

FNA 0443 - Robi le robot - 02 - Les etres de lumieres

Bera, Paul

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICOMIXION



PAUL BERA

LES ETRES DE LUMIERE



F L E U V E N O I R

Paul BÉRA

LES ÊTRES DE LUMIÈRE

COLLECTION « ANTICIPATION »

EDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII

Table des matières

LES ÊTRES DE LUMIÈRE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE PREMIER

Quand Robi surgit du néant, il crut tout d'abord qu'il avait émergé dans le vide interstellaire. C'était une des questions qu'il n'avait jamais osé poser à Allan, son créateur : le dispositif ultra-sensible dont son organisme de robot était muni lui permettait de passer d'un monde dans l'autre, et peut-être d'un univers dans l'autre, mais rien ne prouvait qu'il dût se retrouver sur une planète (*Même collection : Planète maudite*). Les mondes habités ne sont que des poussières dans l'infini du cosmos. Nuit et silence. Ce furent ses premières sensations. Puis, après une dizaine de secondes, il nota devant lui, plus haut que sa tête, une faible lueur. L'angoisse l'étreignit. Était-ce une vague étoile à des centaines de siècles de lumière ? Pis encore : était-ce la luminescence d'une très lointaine galaxie et s'était-il réintégré à d'inimaginables distances de toute planète ?

Tout à coup, il sut qu'il se trompait, et son soulagement fut tel qu'il se mit à rire à mi-voix.

Ses pieds reposaient sur une surface solide ! Il se baissa, posa la main à plat sur le sol. C'était du bois. Un parquet. Et, donc, il se trouvait non seulement sur une planète, mais sur une planète habitée.

Lentement, il avança vers la faible lueur, et, lorsqu'il fut au-dessous d'elle, se heurta à un mur. Son rire se prolongeait. Ce qu'il avait pris pour une étoile lointaine n'était qu'une fissure dans la muraille. Pourtant, dehors, il faisait probablement nuit, à en juger par la lueur à peine perceptible. Les deux mains en avant, il commença à palper la paroi. Elle était crépie, probablement avec un mortier très rudimentaire. Donc, civilisation peu technique.

Il avança vers la droite, à la recherche de quelque orifice, porte ou fenêtre. Il regrettait un peu qu'Allan, en le fabriquant, ne l'ait pas doté du pouvoir des Nyctalopes. Il eût aimé voir la nuit. Mais Allan avait sans doute de bonnes raisons et, en fait, Allan le créateur avait décidé que Robi serait *humain*.

Brusquement, il se figea. *Il entendait*. Tout de suite, il comprit que son passage d'un univers à l'autre avait eu quelques répercussions sur ses sens. Quelques secondes de surdité, et peut-être une baisse sensible de la vue. Mais cela s'effacerait très vite. N'importe : il eût dû entendre cela plus tôt.

C'était un chant. Lent, lourd et menaçant à la fois. Lointain certes, ou alors amorti par l'épaisseur des murs. Cela ne provenait pas d'un homme ou d'une femme, mais d'une foule. Des centaines de gens psalmodiaient il ne savait quoi. C'était trop faible pour qu'il pût, grâce à son troisième cerveau, reconstituer les pensées et donc le sens des paroles. Parce qu'il avait été créé sur la planète Mater, et que toute

religion était interdite sur Mater depuis des siècles, il ne pouvait savoir ce qu'était un *cantique*. Il se demanda donc pourquoi tant d'humains chantaient ensemble un hymne si lent et si monotone.

La porte ! Il l'avait trouvée ! Une énorme serrure..., et pas de clé ! Il devait être dans une cave, décida-t-il. Il ne se trompait d'ailleurs pas.

Il continua à palper le bois, appuya doucement au milieu du panneau. Une grimace... C'était épais : deux doigts au moins. Et cela s'ouvrait vers l'intérieur.

Robi se demanda s'il en viendrait à bout. En principe, ses « muscles » valaient ceux de dix ou vingt humains, mais après un saut dans le néant...

Il cala ses pieds sur le parquet de bois appuya son épaule gauche, poussa. Il faillit choir. A la première tentative, la porte s'était fendue en deux. Avec un sourire satisfait, il se dit qu'il n'avait rien perdu de ses possibilités physiques. C'était rassurant pour l'avenir.

Mains en avant, il avança dans l'obscurité. Il se trouvait dans un étroit couloir et, après une dizaine de pas, il heurta la première marche d'un escalier qu'il monta à tâtons.

En haut, encore une porte. Mais celle-ci n'était pas fermée à clé. Il l'ouvrit, déboucha dans une salle très faiblement éclairée par une vague clarté qui provenait de deux fenêtres sans volets. Il ne s'était pas abusé, il faisait nuit.

Il s'approcha d'une fenêtre. Il y avait des rideaux qu'il palpa afin d'en apprendre davantage sur cette civilisation inconnue où le hasard l'avait projeté. C'était un tissu grossier, probablement fabriqué à la main. Tout confirmait qu'il se trouvait sur une planète relativement peu évoluée.

Il allait se mettre à la recherche de la porte quand, soudain, à l'extérieur, le chant de foule s'amplifia. Il regarda... Ce qu'il vit lui fit froid au cœur, sans qu'il sût exactement pourquoi... Devant lui, une rue étroite. A une centaine de pas, au bout de cette rue, deux humains blottis l'un contre l'autre. Au-delà, une masse d'hommes et de femmes qui chantaient, debout, éclairés par des torches fumeuses. Dans la nuit, les reflets de ces torches étaient hallucinants.

Robi allait ouvrir la fenêtre afin de mieux entendre quand, tout à coup, il s'avisa de ce qu'il était nu. Même son créateur n'avait pas pensé à cela. Le système incorporé à son organisme robotique le projetait dans le temps et dans l'espace, lui, mais non ses vêtements. Or, d'après ce qu'il avait pu voir à la lueur des torches, on n'avait pas coutume de se promener nu dans les rues de cette cité.

Près de lui, il y avait une haute armoire. Il l'ouvrit et sourit de plus belle. Elle renfermait plusieurs costumes semblables à ceux qu'il avait entrevus là-bas. Il en choisit un, sans pouvoir deviner sa couleur, se vêtit en hâte et, cette fois, ouvrit la fenêtre.

Les voix devinrent aisément perceptibles. La foule continuait à égrener une sorte de litanie, et le troisième cerveau de Robi, bien que peu sensible, interceptait certaines pensées. Robi était conçu de façon que, en entendant des paroles et en percevant les pensées de celui qui parlait, sa mémoire robotique lui permettait d'assimiler très vite ce langage qu'il ignorait. Il était même doué d'un système d'effacement provisoire – probablement unique au monde – qui lui permettait de caser l'ensemble des connaissances correspondant à tout ce que sait un homme dans une infime partie de son cerveau troisième, où ces connaissances restaient en sommeil tant qu'il n'en avait pas besoin. Il avait eu l'équivalent d'un cerveau humain sur Mater, sa planète d'origine, mais tout ce qu'il avait su là-bas, mœurs, langage, s'était entassé dans quelques cellules du cerveau troisième, et le laissait entièrement libre d'amasser de nouvelles connaissances dans des circonvolutions rigoureusement vierges.

Il écouta, formant son esprit peu à peu au langage de la cité inconnue. Robi ne lisait pas dans les pensées, sinon pour y pêcher l'image correspondant aux paroles qu'il entendait. Il n'obtenait donc que des renseignements très fragmentaires sur le monde où il avait émergé. Mais ces précisions-là lui donnaient froid à l'âme...

... Il n'y avait que haine et menaces. Ce chant, cette complainte que psalmodiaient les centaines de porteurs de torches, c'était un terrible réquisitoire.

Robi ne pouvait comprendre ce que l'on reprochait à cet homme et à cette femme jeunes qui se tenaient enlacés, écrasés de désespoir, mais il devinait sans peine qu'on les avait condamnés à un sort horrible, pour il ne savait quel « péché ».

Brusquement, à la lueur de quelques paroles prononcées plus distinctement, il sut que l'on reprochait aux deux jeunes d'avoir transgressé la loi. Quelle loi ? Il l'ignorait. Mais, tout de suite, les pourchassés lui devinrent sympathiques. En construisant Robi, on l'avait doté d'une sensibilité humaine, mais on avait négligé le côté social. Comment d'ailleurs agir différemment ? Ou bien un homme est un pion dans la société, ou bien il est « individualiste ». Robi était, par construction, individualiste. Peut-être n'avait-il pas encore assez couru l'univers, mais le fait est que toutes les sociétés qu'il avait rencontrées jusqu'alors avaient avili l'homme.

Ils avaient transgressé la loi, ils devaient mourir. Voilà ce qui ressortait du cantique. Et la foule, très, très lentement, avançait vers sa proie.

Brusquement, le jeune homme se jeta à genoux. La jeune femme ne l'imita pas : elle resta debout, très droite, et il parut à Robi qu'une ombre de dédain se jouait sur ses lèvres.

La foule s'immobilisa. Le plus atroce dans cette scène, c'était qu'on

avait l'impression d'un jeu. On aurait pu croire que tout cela faisait partie d'un plan établi à l'avance, que l'on interprétait une pièce de théâtre avec chœurs. Mais Robi savait, à n'en pas douter, qu'il assistait non pas à une répétition générale, mais à une mise à mort.

— Consens-tu à m'écouter, Grand-Thorem ? demandait le jeune homme.

Robi le voyait mal, à la clarté fuligineuse des torches. Il était grand, solide, et pouvait avoir vingt-cinq ans.

La foule s'était tue. Une voix grondante répondit :

— Voilà six fois que je t'écoute, et six fois que tu énonces les mêmes propositions, alors que tu sais que nous ne pouvons les accepter. Vous avez transgressé la loi. Seul pourrait vous sauver de la mort un retour à la situation primitive. Or, c'est impossible, tu le sais bien. Je me montre très conciliant en daignant discuter avec toi, traître à la loi.

— Tu ne discutes pas, cria le jeune. Tu ne réponds même pas à mes paroles ! Avoue-le, tu as décidé de nous faire disparaître, elle et moi, car elle constitue un danger pour ton pouvoir absolu !

La foule cria en chœur :

— Blasphème !

Robi, une fois de plus, eut l'impression d'une scène bien réglée, avec des figurants entraînés par de longues répétitions. Mais les faibles pensées qu'il captait lui prouvaient le contraire. Ce n'était pas du théâtre : ce jeune homme et cette jeune femme étaient condamnés.

— Une fois de plus, reprit la voix solennelle dans la masse des porteurs de torches, je t'indique la seule solution. Vous vous séparez. Et votre union sacrilège sera annulée par le moyen que tu sais.

Le jeune pourchassé se releva lentement. Robi ne voyait pas son visage, mais comme sous l'emprise de l'indignation et de la colère, les pensées du fugitif bouillonnaient, il n'eut aucune peine à comprendre le fond de l'affaire. Le cerveau troisième de Robi, peu sensible, captait tout de même les pensées humaines lorsque celles-ci atteignaient un certain niveau de violence.

L'homme et la femme s'aimaient, d'un amour fou – un amour de vingt ans. Ils avaient violé quelque impératif de leur civilisation (impératif imposé évidemment par une coutume ancestrale ou par la volonté d'un chef) et l'on prétendait les séparer...

Robi n'entendait plus les paroles que prononçait le jeune homme. Les yeux mi-clos, *il lisait dans l'esprit de l'autre*. C'est si facile quand un humain est en proie à une furieuse colère !

Et il lisait ceci : « *Tu es un être hideux, Grand-Thorem !... Tu aimes ma compagne. Par de subtiles ruses, tu as dix fois cherché à en faire l'une des épouses de la Divinité... C'est-à-dire ta femme avec tant d'autres. J'ai tenté de la sauver. J'ai perdu, soit. Mais dis-toi bien que jamais elle ne sera ta femme.* »

Là, Robi perdit le contact avec l'esprit de l'autre, parce que celui-ci avait d'un seul coup repris tout son sang-froid. Plus de colère en lui. Du dédain, et une certaine résignation.

Robi se contenta d'écouter. Il en savait assez désormais pour comprendre sans fouiller les pensées, et pour parler lui-même, de façon simpliste mais compréhensible, ce langage dont il ignorait tout deux minutes plus tôt.

Debout près de celle qu'il aimait, le jeune inconnu grondait :

— La loi est la loi, Grand-Thorem, et tu es dans la cité pour la faire respecter.

Celui qu'il appelait « Grand-Thorem » avait fait quelques pas au-devant de la foule. C'était un homme sec, presque squelettique, revêtu d'une longue robe dont les broderies brillaient à la clarté des torches. Il avait croisé les bras.

Le silence était absolu, sur un fond de chuchotements qui ressemblaient au bruissement du vent dans les feuillages.

— Tu viens de le dire, fit le Grand-Thorem, je suis ici pour que l'on respecte la loi. Or, qui la connaît mieux que moi ?

— Tu la modifies à ton usage personnel ! cria le jeune.

— C'est faux, et tu le sais. Dans votre situation de sacrilèges, il n'y a qu'une seule solution : vous séparer et purifier ta compagne par un long stage parmi les prêtresses de la Divinité.

— Il y a deux autres solutions, gronda l'autre, farouche. Voilà dix fois que je te les jette au visage. D'abord, la mort, pour elle et pour moi. Sinon, en admettant qu'il subsiste en toi la moindre pitié pour sa jeunesse et pour sa beauté, l'exclusion de la cité.

— Un murmure monta de la foule. Le Grand-Thorem lui-même avait tressailli.

— Que dis-tu ?

— Donnez-nous la possibilité de fuir dans une *bulle*. C'est la solution adoptée pour beaucoup de coupables.

— L'autre secouait la tête.

— Pour toi, la solution est valable. L'acceptes-tu ?

— Mais elle ?

Il désignait la jeune femme. Le Grand-Thorem dit aussitôt :

— Impossible. Tu le sais. Il nous est interdit de livrer aux êtres une descendante de l'Empire.

— Mais tu ne répugnes pas à la coucher dans ton lit, n'est-ce pas ? cria l'autre, furieux.

— L'insulte, toujours l'insulte, fit le Grand-Thorem avec dédain. Il faut désormais que tu voies les choses comme elles sont. Cette rue est sans issue. La chasse a pris fin. Tu es dans le piège. Ni une porte ni une fenêtre ne s'ouvriront : j'ai pris la précaution de faire évacuer tous les logis. Que tu le veuilles ou non, ta compagne appartiendra à la

Divinité. Quant à toi, et suivant ton désir, tu seras, sans armes, tel que tu es actuellement, enfermé dans une bulle et expulsé de la cité.

Il se tourna vers la foule.

— Allons, que l'on en finisse. Saisissez ces deux rebelles.

La foule, lentement, commença à avancer. Sans menaces, avec une sorte d'indifférence, et en psalmodiant des cantiques. Le jeune homme et la jeune femme reculaient. Ils passèrent devant la fenêtre fermée, et Robi, robot aux réactions humaines, put lire dans leurs yeux tant d'amour et tant de désespoir qu'il en eut le cœur chaviré.

D'un élan, il ouvrit la fenêtre, sauta, tomba dans la rue entre les fugitifs et la foule aux torches fumeuses.

— Moment... cria-t-il, essayant de rassembler les quelques mots qu'il venait d'apprendre. Moi, choses à dire... Beaucoup !

CHAPITRE II

— Un moment, répéta Robi.

Après quelques secondes d'indécision, les phrases commençaient à se former dans son esprit, utilisant ce langage dont il ignorait tout cinq minutes plus tôt.

— J'ai beaucoup de choses à dire. Ecoutez-moi !

La foule, surprise, s'était figée, mais le Grand-Thorem fit de nouveau quelques pas en avant, sec, dédaigneux, menaçant.

— Ordre a été donné de quitter ces logis. Qui que tu sois, tu as désobéi et tu seras sévèrement châtié. Qui es-tu ?

— Et toi ? demanda Robi en souriant, il n'y avait pas d'être plus pacifique que lui au monde. Les circuits électroniques qui commandaient ses réactions avaient une capacité de patience presque infinie. Presque..., c'est-à-dire que, en certaines circonstances, Robi se mettait en colère comme n'importe quel humain. Mais les colères de Robi valaient celles de vingt hommes. Cela, évidemment, le Grand-Thorem l'ignorait.

— Je suis le Grand-Thorem, le maître de tout ce qui pense dans cette cité.

— Ça ne m'étonne pas que les pensées de cette foule soient stupides, répondit Robi tranquillement.

Il n'avait pas l'intention d'insulter l'autre : il émettait une constatation. En sondant l'esprit des porteurs de torches, il en arrivait à cette conclusion qu'il avait affaire à une civilisation barbare, arriérée..., non..., *une civilisation rétrograde*. Les ancêtres de ces gens-là avaient dû être techniquement beaucoup plus évolués, mais, pour une raison inconnue, ce monde avait sombré dans l'ignorance et la superstition. Robi lisait cela dans la foule, parce que celle-ci, comme une meute lancée derrière un cerf, ne se préoccupait nullement de cacher ses pensées.

— Tu m'insultes, toi, humain ! gronda le vieillard squelettique. Tu connais pourtant le châtiment réservé aux blasphémateurs ?

— Et comment le connaîtrais-je ? fit Robi, paisible. Je ne suis pas de ce monde.

— Que veux-tu dire ?

— Je viens d'ailleurs, dit Robi.

L'autre recula, comme pour se réfugier dans les rangs de la foule, puis, après réflexion, revint.

— Tu n'es pas un Être, fit-il à voix basse. Non, tu n'es pas un Être puisque tu as forme humaine. Tu es un humain, il n'y a pas de doute.

Tranquillement, Robi dit :

— Pas du tout. Je suis un robot.

— Un... quoi ?

Parce qu'il lisait dans l'esprit du Grand-Thorem, Robi comprit que sa déclaration avait été inintelligible. De toute évidence, ces gens-là ignoraient ce qu'est un robot. Cela l'amusa. Certes, il n'oubliait pas les deux jeunes gens qui, immobiles derrière lui, attendaient les résultats de cette intervention quasi miraculeuse, mais, peut-être parce qu'il se savait à peu près indestructible, il avait l'âme facétieuse.

— N'avez-vous point de machines, ici ? demanda-t-il. Pour scier le bois, pour fabriquer le mortier ?

— Si fait. Eh bien ?

— Je suis une machine du même genre, dit Robi.

Un silence plana, puis la foule gronda. Le Grand-Thorem se tourna vers elle et, railleur :

— Vous le voyez, il se moque de nous. Non seulement il s'interpose entre la justice et les coupables, mais encore il nous insulte par ses moqueries. Que dois-je faire ?

La foule répondit en chœur quelque chose que Robi ne comprit pas. Par contre, il comprit fort bien ce que le jeune homme, revenu derrière lui, lui soufflait à l'oreille :

— La fenêtre est encore ouverte... Fuyez... Ils ne vous poursuivront pas : c'est nous qu'ils veulent... Et merci tout de même.

Robi remua à peine les lèvres pour répondre :

— Que prétendent-ils me faire ?

— Vous devez le comprendre : voyez ce que tient le Grand-Thorem !

Robi avait parfois, à Zladumir où il avait été construit, entendu répondre des enfants dans une classe d'école. La foule parlait exactement comme ces enfants : cent voix disaient en même temps :

Le tordeur le guérira... Le tordeur le guérira...

— C'est ce qu'il tient, le tordeur ? demanda Robi.

— Oui..., souffla le jeune homme. Fuyez vite ! A peine avez-vous le temps de sauter dans la maison avant qu'il ne lève l'engin sur vous !

Le Grand-Thorem tenait à la main droite une sorte de canne épaisse, que Robi n'avait pas remarquée jusqu'alors. De nouveau, il se tourna vers les fanatiques qui l'accompagnaient. Robi comprit que, comme tous les grands du monde, il brûlait d'envie d'étaler sa puissance.

— Vous le voulez ? demanda-t-il. Vous n'ignorez pas que la loi ne me permet d'utiliser le tordeur que s'il y a unanimité. Quelqu'un y voit-il une objection ?

— Personne ! Personne ! hurlèrent cent voix. Grand-Thorem, utilise le tordeur...

Plusieurs ajoutèrent avec cynisme :

— Ce n'est pas tous les jours que l'on voit un tel spectacle !

Pendant ce temps, Robi questionnait le jeune homme :

— Qu'est-ce que c'est, leur tordeur ?

— Vous le savez bien ! Tout le monde le sait ! Un engin effroyable.

— Ouais ! Mais encore ?

— C'était avec de tels engins que nos ancêtres repoussaient les Êtres quand ils ont commencé à envahir la planète. Malheureusement, il ne reste plus que celui-là..., entre les mains du Grand-Thorem.

Robi enregistrait, nota qu'il était question depuis plusieurs minutes de certains *Êtres* dont il n'avait pas la moindre idée. Mais, parce qu'il avait un premier cerveau totalement humain, subsistait en lui quelque inquiétude.

— Ça produit quoi, ce tordeur ?

— C'est effroyable, dit très vite le jeune homme. Cela émet des..., des radiations..., dont nous avons perdu le secret..., mais qui réagissent sur toutes les substances protoplasmiques. D'après ce que disent ceux qui l'ont subi, il vous semble que vous brûlez vif. Vous vous tétanisez, vous roulez à terre, absolument fou de douleur. Vous...

— Mais ça ne tue pas, puisque les suppliciés ont parlé, fit Robi en souriant.

Il pensait au « protoplasme ». Bien entendu, de par sa constitution même, il n'y avait pas en lui un atome de matière protoplasmique. Il l'avait dit, il n'était qu'une machine. Mais quelle machine !

Le Grand-Thorem, solennel, pivotait vers lui, commençait à lever le tordeur... Le jeune homme et la jeune femme sautèrent dans la maison par la fenêtre encore ouverte. Les humains sont ainsi faits qu'ils n'y prêtèrent pas attention. Jusqu'alors, ils avaient pensé uniquement à leur « chasse » : la curée derrière un jeune homme et une jeune femme. Désormais, ils avaient beaucoup mieux. Le spectacle d'un homme qui, à n'en pas douter, allait se tordre de douleur en hurlant sous l'effet du tordeur. Sur cette planète, ils ignoraient que, ailleurs, il advenait que l'on coupât le cou à quelque coupable, ou qu'on le pendît, et que cela attirait toujours des centaines de badauds. Ils l'ignoraient, mais ils agissaient de même. Le Grand-Thorem était à dix pas de Robi. Sa canne, épaisse et lourde, était braquée sur ce dernier.

— Puisque tu l'as voulu, dit le Grand-Thorem, tu vas souffrir d'inimaginables souffrances !

Il eut un petit mouvement du bout du pouce et attendit, canne braquée.

Bien entendu, il ne se passa rigoureusement rien. Robi le savait déjà. Une arme qui agit sur les substances vivantes est sans effet sur les robots, il l'avait déjà vérifié sur la planète Mater (Même collection : *Planète maudite*.).

Dix, vingt secondes... Trente... Hébété, le Grand-Thorem releva un peu l'extrémité de son tordeur, comme pour savoir s'il fonctionnait encore. Robi, fort amusé par la scène (un humain eût dit qu'il sé croyait au théâtre !) fit quelques pas, arriva sur lui, lui arracha des

mains le tordeur et, gentiment, le tourna vers lui.

Il put voir alors les effets de l'engin. Le Grand-Thorem, frappé de plein fouet par les radiations qui s'échappaient de la canne, se mit à hurler comme une sirène électrique. Il tomba à terre, gigota, et, bien qu'affalé sur le dos, fit de tels bonds que Robi, apitoyé, releva l'extrémité de l'arme vers le ciel. Le Grand-Thorem continua à gesticuler, couché sur le dos comme un gros hanneton.

Cela n'était pas du goût de la foule qui, après quelques instants de stupeur, se mit à hurler au sacrilège. Robi attendait, sourire aux lèvres, tenant toujours le tordeur braqué vers le ciel. Il était d'humeur folâtre comme chaque fois qu'il se heurtait à des humains trop sûrs d'eux-mêmes.

Le premier rang fonça en criant et en gesticulant. Robi abaissa le tordeur et, d'un mouvement rapide, balaya ses assaillants. Ils s'écroulèrent tous, et même au-delà de ceux qui s'étaient élancés ! Hurllements, clameurs de souffrance, dizaines de corps qui se roulaient sur le sol... Scène horrible, mais qui, d'après ce qu'avait compris Robi, ne devait ni tuer ni diminuer physiquement ceux qu'atteignaient les radiations.

Une dizaine de torches étaient tombées à terre et continuaient à brûler, enflammant de-ci de-là quelques vêtements. Robi redouta que les flammes n'atteignissent les maisons qui bordaient la rue étroite. Il avait voulu donner une leçon à ces ignorants prétentieux, mais non incendier la ville.

Avec dédain, il jeta le tordeur près du Grand-Thorem qui, agenouillé, encore secoué par des ondes de souffrance, haletait.

— Reprends ton arme inefficace, dit-il. Elle est bonne pour des enfants, non pour moi. Et souviens-t'en : chaque fois que tu essaieras de me nuire, je t'arracherai le tordeur et je le braquerai sur toi.

Tranquillement, il revint vers la fenêtre ouverte, entra dans le logis, et referma derrière lui.

CHAPITRE III

— Vite, vite ! Venez vite ! fit près de lui une voix affolée.

On n'y voyait pas grand-chose dans la pièce dont il venait de refermer la fenêtre. Robi reconnut pourtant le jeune homme que pourchassaient les adeptes du Grand-Thorem.

— Bah ! fit-il avec insouciance. Nous n'avons rien à craindre : apparemment, ils sont tous sans armes.

— Vous n'auriez pas dû leur rendre le tordeur ! murmura l'autre avec reproche. Quelle occasion perdue ! La seule possibilité pour nous de neutraliser les Êtres...

— Pourquoi n'aurais-je pas abandonné une arme qui est sur moi sans effet ? demanda Robi, paisible.

— Elle est sans effet sur vous, certes ! répondit l'autre avec une nuance d'admiration... Mais sur nous, il en va tout autrement ! Venez donc... Voyez ! Le Grand-Thorem se relève..., et il a ramassé le tordeur ! S'il s'approche de nous, je suis perdu.

— Quelle est la portée maximum des radiations ?

— Dix ou quinze pas... Mais elles passent au travers des murs... Venez donc !

Il avait saisi Robi par le bras et l'entraînait. Robi se laissa guider docilement. Ils passèrent dans le couloir, et là, loin de descendre vers la cave dans laquelle Robi avait surgi du néant, ils s'engagèrent dans un escalier qui les mena jusqu'à l'étage.

— Vite, vite ! ne cessait de répéter le jeune homme. Karel nous attend là-haut...

— Karel, c'est votre compagne ?

— Oui. Je suis, moi, Helge.

— Et où allons-nous ainsi ?

L'autre s'immobilisait, surpris.

— Plaisantez-vous ? Nous avons la chance inouïe, grâce à vous, de disposer de quelques minutes..., alors que nous sommes dans le logis du *Stadather*..., et vous ne devinez pas que nous allons utiliser sa bulle ?

Certes, Robi continuait à lire vaguement dans l'esprit du jeune Helge pendant que celui-ci parlait, mais ce qu'il y voyait était tout à fait étrange. Helge pensait au *Stadather* sous la forme d'un gros homme d'aspect féroce, qui appartenait au groupe qui dirigeait la cité. Tout le quartier avait été évacué, le Grand-Thorem l'avait dit, et donc la maison était vide.

Mais la *bulle* ! Dans l'esprit d'Helge, elle se présentait sous la forme d'un véhicule ovoïde, rigoureusement étanche (pourquoi étanche à ce point, Robi ne parvenait pas à le comprendre), et surtout *sans roues* et

sans ailes apparentes. Comment diable cela pouvait-il se déplacer ? Robi recommençait à grimper l'escalier derrière le jeune homme et demanda encore, avant qu'ils débouchent sur la terrasse :

— Si je comprends bien, nous allons nous envoler avec la bulle, et en pleine nuit ?

L'autre semblait avoir pris son parti de cette ignorance totale.

— Les bulles ne volent pas, dit-il... Et nous ne sommes pas en pleine nuit, mais en plein jour.

Pendant une fraction de seconde, Robi se demanda si son passage d'un univers dans l'autre n'avait pas modifié ses centres visuels. Puis il cessa de se demander quoi que ce soit, d'abord parce qu'il constatait qu'Helge avait retrouvé Karel près de la bulle (l'engin était tel qu'il l'avait vu dans les pensées du jeune homme : une masse ovoïde parfaitement lisse à l'exception d'une porte ouverte sur le côté) ; ensuite parce qu'il entendait les clameurs des gens du Grand-Thorem dans l'escalier, juste au-dessous de lui. Ils étaient déjà à mi-hauteur ! Contrarié, il fronça les sourcils. N'avait peut-être été une erreur de frapper une dizaine d'entre eux avec les radiations du tordeur. Ils avaient horriblement souffert, mais la preuve en était faite : nulle séquelle ne subsistait. Dès que l'onde de souffrance avait été dissipée, ils avaient repris la poursuite avec un acharnement décuplé.

— Hé ! cria Robi vers Karel et Helge.

Ils n'entendirent pas. Ou peut-être supposèrent-ils que leurs poursuivants étaient déjà sur la terrasse de la maison. Karel montait dans la bulle et Helge s'apprêtait à l'imiter ! Allaient-ils abandonner celui qui les avait tirés d'affaire ?

Robi eut à peine le temps de sauter de côté : deux hommes, débouchant de l'étroit escalier, tentaient de le saisir par les chevilles. Il les aperçut juste à temps dans la pénombre qui baignait la cité.

D'un coup de pied pas trop méchant, il renvoya l'un d'eux dans le gouffre de l'escalier et, en même temps, y projeta l'autre qu'il avait happé par le collet entre le pouce et l'index, comme un insecte.

Il y eut des bousculades, des piailllements, des cris aigus... Étranges humains ! Apparemment, ils ne disposaient d'aucune arme.

Robi n'épilogua pas davantage : en deux bonds, il fut à la bulle. Karel refermait la porte ! Il la bloqua avec deux doigts, l'ouvrit. Parfait ! C'était assez vaste pour qu'il pût y prendre place. Il sauta. Helge était aux commandes. Robi se cramponna, attendant un décollage en chandelle.

Ce fut tout le contraire ! Le sol de la terrasse parut s'ouvrir sous l'engin qui tomba en chute libre dans l'obscurité la plus épaisse.

— Hé ! s'exclama Robi, inquiet. Que se passe-t-il ?

Un très léger chuintement retentit et la vitesse se ralentit. Puis il y eut une secousse moelleuse (il n'y a pas d'autre expression), exactement

comme si la bulle avait heurté la terre mais que des amortisseurs idéaux eussent transformé le choc en une brève succession de légers balancements.

Le chuintement s'amplifia et Robi comprit que la bulle glissait, il ne savait comment, de façon à peu près horizontale.

— Vous n'êtes jamais monté dans une bulle, n'est-ce pas ? demanda Karel.

Jamais.

Il ne la voyait pas, la nuit étant absolue, mais au ton de la voix, il devinait qu'elle s'amusait de son désarroi et, sans l'irriter, cela ne lui plut guère.

— C'est la première fois que je mets les pieds sur cette planète, affirma-t-il. Et tout s'y déroule de façon ahurissante.

— Par exemple ?

— Eh bien ! nous nous enfonçons au lieu de nous envoler... Ne me dites pas que, ici, on ne circule que dans des souterrains !

— Pour quitter la cité, c'est obligatoire, répondit Karel. Le Dôme n'a aucune ouverture. Il ne peut en avoir : les Êtres nous auraient détruits jusqu'au dernier.

Encore une fois, une allusion aux « Êtres »... Robi ne la releva pas, remettant à plus tard tous les éclaircissements nécessaires. Dans la pensée de Karel, alors que celle-ci parlait, il lisait beaucoup de choses, mais il avait déjà noté que l'image mentale des Êtres était floue, sans précisions. Tout se passait comme si Karel et Helge ignoraient ce qu'étaient ces Êtres dont ils avaient peur.

Il se contenta de dire tranquillement :

— Je vois. Votre cité est blottie sous un dôme translucide sans aucune ouverture. Pour en sortir, un seul moyen : emprunter des souterrains qui débouchent loin de la cité dans des carrières abandonnées. Est-ce cela ?

— Tout à fait, fit-elle avec surprise. Comment avez-vous pu deviner ?...

— Il lit dans tes pensées, Karel, dit Helge avec colère. Et je n'aime pas ça du tout. Nous ignorons tout de lui, et peut-être est-il dangereux. Cesse de penser, comme je le fais...

Robi se mit à rire.

— Tu le crois, ami Helge, affirma-t-il. En réalité, je lis en toi comme en un livre ouvert, parce que tu es bouleversé par un sentiment que tu ne parviens pas à dominer. Tu es effroyablement jaloux, ami Helge. Et, comme tu le dis, « tu n'aimes pas du tout » que je parle à celle qui est tout pour toi. Pourtant, il faut bien que je sache où je suis et ce que je dois faire...

Helge, invisible dans la nuit, ne répondit rien. Robi cessa de capter ses pensées. Il allait interroger de nouveau Karel quand celle-ci lui souffla

à l'oreille :

— C'est donc vrai ? Vous lisez dans les pensées ?

— Vaguement, reconnu-il. Un peu tout de même.

La voix de Karel n'était plus qu'un murmure.

— Et vous êtes sûr qu'Helge m'aime ?

— Je suis sûr qu'il est follement jaloux, répondit Robi sur le même ton.

Avec une certaine tristesse, elle conclut :

— Ce qui ne veut pas dire qu'il m'aime...

— Ah bah ? fit Robi.

Il trichait. Ses trois cerveaux électroniques le rendaient capables d'autant de subtilité qu'un humain. Il comprenait fort bien ce que Karel voulait dire : certaines gens sont jaloux de ceux qui caressent leur chien. Cela ne signifie pas qu'ils « aiment » leur chien, dans le sens où Karel l'entendait. D'autant moins que certains de ces gens-là, « jaloux », abandonnent volontiers l'animal qu'ils prétendent aimer. Mais que dire ? Expliquer à cette jeune Karel que les circuits électroniques microscopiques avaient déjà une idée du caractère du jeune Helge ? D'abord, Robi n'avait pas le courage de le faire. Ensuite, les renseignements étaient trop fragmentaires, il y avait un risque d'erreur. Peut-être Helge adorait-il Karel, peut-être aussi était-ce un humain d'une intelligence supérieure.

Robi fit donc simplement :

— Ah bah ?

Dans la nuit, la main de Karel chercha sa main et la serra, puis la relâcha aussitôt.

— Je ne vous ai pas encore remercié pour l'aide que vous nous avez apportée, dit Karel à voix haute. Sans vous, nous étions pris irrémédiablement.

Helge bougonna :

— C'est probable, mais pas certain ! J'étais prêt à tout, tu le sais, Karel. Même à subir les souffrances du tordeur et à servir de spectacle à la foule pendant que tu tenterais de grimper sur une terrasse et de dénicher une bulle afin de t'enfuir.

C'était exact. Pendant qu'il parlait, Robi sondait ses pensées. Il l'eût fait. Mais il l'eût fait parce qu'il savait que le tordeur ne laissait pas de traces, que le tordeur ne tuait pas, ne modifiait aucunement le comportement ultérieur des victimes. Il nota autre chose, Robi. (C'est gênant, ce que l'on peut noter quand on lit dans les pensées, même partiellement !) C'est que Helge était, en quelque sorte, fasciné par le fait que le tordeur ne provoquait aucune modification physique. Il se savait beau – tant et tant de femmes le lui avaient dit – et il tenait à sa beauté plus qu'à tout autre chose. Encore une notation qui s'inscrivait dans les petites cellules électroniques des trois cerveaux de Robi,

jusqu'au moment où, les renseignements étant suffisants, on saurait exactement ce qu'était Helge.

— Crois-tu que j'aurais fui sans toi ? dit Karel doucement.

— Tu aurais dû le faire ! C'était convenu entre nous.

— L'aurais-tu fait, toi ?

Pas l'ombre d'une hésitation.

— Non ! Tu sais bien que non !

Impossible de savoir s'il mentait. Au même moment, il y eut un à-coup dans le fonctionnement de la bulle, qui avançait, pas très vite, sur un « coussin d'air » projeté au-dessous d'elle par des tuyères. Helge cessa tout à coup de penser à sa bien-aimée pour se concentrer dans la conduite de l'engin, et Robi n'avait pas eu le temps de lire dans ses pensées.

La bulle s'immobilisa, obliqua, tourna à droite, à gauche... On avait l'impression qu'Helge ne savait que faire. Brusquement, elle se mit à monter doucement. Helge demanda avec une certaine nervosité :

— Ce n'est pas une évasion ordinaire, Karel !... Crois-tu que le Grand-Thorem n'a pas envoyé des bulles armées ?

— Contre moi ? fit-elle avec mépris. Il n'oserait pas.

— Ah bah ? fit Robi.

Dans l'un de ses trois cerveaux, il y avait un dispositif – si minuscule qu'on ne l'eût pas aperçu à l'œil nu – chargé de l'alerter quand il répétait trop souvent la même expression. Il rectifia aussitôt :

— Pourquoi n'oserait-il pas ?

Helge eut un tel sursaut que la bulle fit un écart. Il modifia la direction et grogna :

— Prétendez-vous que vous l'ignorez encore, vous qui lisez dans son esprit ? Karel est l'unique descendante des empereurs qui ont régné sur cette planète... Et qui peut-être y régneront encore.

En sous-entendu, Robi lut dans l'esprit :

« Et je serai son époux. »

Mais aucune pensée ne pouvait permettre d'affirmer qu'Helge eût abandonné Karel si celle-ci n'avait pas été descendante des empereurs. Robi soupira. C'était vraiment difficile de « lire dans les têtes ».

Il allait répliquer il ne savait trop quoi, mais la jeune Karel se penchait vers lui et, doucement, murmurait :

— J'aime Helge. Il a beaucoup de défauts, mais je l'aime. Le malheur, c'est que nous avons besoin de quelqu'un... qui nous guide. Nous ne savons que faire. Continuerez-vous à nous aider ?

— Oui, répondit Robi.

Il avait lu en Karel une sincérité totale, un élan de sympathie qu'il éprouvait lui-même. Son créateur, Allan Premier, quand il lui avait inculqué les connaissances nécessaires, avait précisé : « Quand tu changeras d'univers ou de monde, souviens-t'en, tu dois t'attacher à

un humain... Un humain selon ton cœur. Laisse parler ton cœur, et fais tout pour lui. »

Allan avait commis une légère erreur. Ce n'était pas pour « lui » que Robi-robot* + allait lutter désormais. C'était pour elle. Pour Karel. Parce que tout ce qu'il avait lu en elle était bon et juste. Et Robi était construit ainsi : la bonté et la justice étaient les deux critères de l'humanité. On voit bien qu'il n'était qu'un robot.

CHAPITRE IV

Avec une inimaginable soudaineté, la bulle surgit au soleil. Ou plutôt « aux soleils ». Car deux astres éclairaient la planète, l'un jaune et très lumineux, l'autre blanc grisâtre. Robi, fasciné par ce spectacle nouveau, se demanda si ce second « soleil » n'était pas plutôt un gigantesque satellite illuminé par le soleil jaune.

Les parois de la bulle étaient transparentes. L'engin venait de surgir d'une grotte obscure creusée au fond d'une profonde carrière qui formait un puits immense dont les parois, verticales par endroits, en pente douce ailleurs, s'élevaient à une cinquantaine de mètres.

Robi tendit le bras afin d'ouvrir la porte, mais Helge grogna :

— Qu'allez-vous faire ?

— Eh bien, sortir ! Je ne vois pas comment, avec votre bulle, vous vous tirerez de cette carrière.

— Nous nous en sortirons très bien, dit Helge. Ne vous inquiétez pas pour ça et laissez – moi faire. De toute façon, ne quittez pas l'abri de la bulle : les Êtres rôdent toujours autour des carrières. Et même au fond. Dans la bulle, vous êtes en sécurité.

Encore une notion qu'enregistrait Robi (il la lisait dans l'esprit du jeune homme). Les Êtres mystérieux étaient totalement désemparés dans l'obscurité, incapables d'agir, d'où le fait que la cité était blottie sous un dôme à peine translucide. Les deux soleils n'en venaient pas à bout, et, même aux jours les plus clairs, on s'éclairait avec des torches !

— J'aimerais rencontrer un de ces Êtres, dit Robi.

Cependant, il avait renoncé à ouvrir la porte, parce qu'il avait senti sursauter Karel près de lui.

— Etes-vous fou ? murmura-t-elle. Les Êtres tuent sans qu'on puisse seulement se défendre et...

Elle hésita et reprit :

— Il est vrai que vous... Le tordeur a été sans effet...

— Karel, fit-il gentiment, ne crois-tu pas que nous pouvons nous tutoyer ?

— Volontiers, répondit-elle. Mais vous êtes... impressionnant.

Elle voulait dire par là, il le lut dans son esprit, qu'il était infiniment supérieur aux humains de la planète puisqu'il avait résisté au tordeur... Il n'eut pas le temps de répliquer. Helge grognait déjà, mécontent et plus jaloux que jamais :

— Eh bien, nous nous trompons ! Descendante d'empereur ou non, c'est tout comme pour le Grand-Thorem. Regardez ! Ils ont alerté les bulles de surveillance ! A travers l'œuf de plastique transparent, Robi vit en effet que trois bulles surgissaient de grottes obscures et

avançaient vers eux. Elles allaient lentement, à peine plus vite qu'un homme au pas. Robi crut d'abord que les conducteurs agissaient ainsi par prudence. Plus tard, il apprit que ces engins, vestiges d'une civilisation technique disparue depuis des centaines d'années, étaient rudimentaires. L'invasion des Êtres avait commencé juste au moment où on les mettait au point et, par la suite, les humains de la planète avaient continué à les utiliser sans les modifier. Ils en étaient incapables : l'élite de leur civilisation avait péri.

— Que peuvent-ils nous faire ? demanda Robi, soucieux.

— Ils sont armés pour perforer notre bulle, répondit Helge.

Il y avait dans son esprit la vision de bras articulés terminés par de longs poinçons qui frapperaient la coque de leur propre bulle. Etrange civilisation ! Robi imaginait un combat de crabes...

— Comme autres armes, qu'ont-ils ?

— Il n'y a qu'un homme dans chaque bulle de surveillance. Il est muni d'un pistolet, c'est tout.

« Pistolet » n'était pas le mot exact, mais l'image correspondait bien à cela. Une vulgaire arme à feu, incapable de perforer l'épiderme de Robi.

Trente mètres encore...

— S'ils trouent la paroi de notre bulle, que risquons-nous ? L'atmosphère est-elle respirable ?

Nuance de surprise chez Karel qui dit :

— Bien entendu ! Mais... Les Êtres peuvent passer par la moindre fissure !... Et alors...

— Parfait, fit Robi.

D'un élan, il ouvrit la porte et sauta sur le sol, sans prendre garde aux exclamations d'Helge qui gesticulait. Dehors, il cligna des yeux, ébloui par l'aveuglante clarté du soleil jaune. Il allait de surprise en surprise ! Dix minutes plus tôt, il croyait qu'il avait émergé en pleine nuit... Et la bulle, bien que presque transparente, arrêta cependant la lumière. Il ne faisait pas trop chaud. Mais cette éblouissante clarté !...

L'un de ses cerveaux lui avait dicté la conduite à suivre. Il ne savait pas tout des bulles, mais si ce qu'il en avait lu dans les têtes d'Helge et de Karel était l'essentiel, il se chargeait de neutraliser les assaillants. C'était très simple. Il suffisait d'être Robi et de disposer de sa force prodigieuse.

Les trois bulles assaillantes n'avançaient pas sur la même ligne. Elles étaient sorties de grottes différentes, et l'une d'elles avait une dizaine de mètres d'avance sur les autres.

Robi se mit à courir et se campa juste devant elle. Il se demandait ce qu'allait faire le « pilote » mais, quoi que fit ce dernier, le résultat serait le même. Ou bien il foncerait sur l'intrus..., et Robi sauterait de côté. Ou bien il obliquerait, et Robi l'aurait tout naturellement sur son

flanc. De toute façon, *cela devait marcher*.

L'homme opta pour l'attaque directe. Il continua à avancer droit sur le gêneur. Robi le voyait dans l'habitacle, front soucieux, un peu inquiet. Certes, une bulle ne pouvait écraser personne, mais passer sous les tuyères qui projetaient l'air surcomprimé ne devait pas être de tout repos. Et peut-être ce pilote-là avait-il des scrupules.

Robi pensa à la tête qu'il allait faire dans quelques secondes et se mit à rire, totalement décontracté. Jusqu'à présent, cette planète était pour lui une sorte de jouet.

Quand l'engin fut presque sur lui et qu'une énorme pince, au bout d'un tentacule articulé, se leva pour le happer, il sauta de côté. On aurait pu croire qu'il voulait simplement éviter la bulle.

Mais, aussitôt, il fonça. Les pieds calés sur le sol rocheux, les deux mains bien à plat sur le revêtement transparent de la bulle, aussi haut que possible, il poussa de toute sa force. Et sa force était considérable. Il avait cependant une certaine inquiétude. Combien pouvait peser un tel engin ? A en juger par ce qu'il en avait vu, quelques centaines de kilos, pas davantage.

Il fut aussitôt rassuré : à sa poussée titanesque, la bulle se retourna sur le côté.

Pris dans le jet des tuyères, Robi, quelle que fût sa force, fut projeté à plusieurs mètres, heurta un rocher... Cela ne lui fit ni chaud ni froid : il était construit pour en voir bien d'autres. Relevé aussitôt, il courut sur la bulle la plus proche.

Le pilote, tout stupéfait qu'il fut, essaya de l'éviter. Mal lui en prit : il se plaçait de flanc. Robi recommença sa manœuvre... Deuxième bulle couchée, nouvelle projection à distance de Robi qui...

... Qui se relevait afin de foncer sur la troisième. Il n'en eut pas le temps. La bulle rebroussait chemin et, beaucoup plus vite, s'enfuyait vers les grottes !

Debout, indifférent désormais au soleil brûlant auquel ses yeux s'étaient accoutumés, il se mit à rire. Il avait devant lui ses victimes : deux sortes de gros hannetons qui, certes, n'agitaient pas leurs pattes, mais dont les tuyères vrombissaient, puis se calmaient, puis reprenaient leur musique, au rythme des pilotes affolés qui se demandaient comment se tirer de ce mauvais pas. Jamais, sur la planète, pareille chose ne s'était produite. Même lorsqu'ils gravissaient des pentes abruptes, les conducteurs avaient la possibilité de doser le jet des tuyères, si bien qu'une bulle pouvait rester horizontale sur une route à quarante-cinq degrés.

Cette fois, c'était nouveau. Imaginez un véhicule à roues motrices dans la même situation... Les tuyères avaient beau cracher et souffler, il n'y avait plus aucun point d'appui. Robi l'ignorait, mais un certain Archimède avait dit : « Donnez-moi un point d'appui, je soulèverai le

monde. » Sans appui sous le jet des tuyères, les bulles étaient incapables de se redresser.

Les deux pilotes finirent par le comprendre. Robi, qui s'y attendait, vit s'ouvrir presque en même temps les deux portes, désormais tournées vers le ciel. Ils sautèrent. Dès qu'ils furent à terre, ils mirent pistolet au poing. Non sans curiosité, Robi se demanda si ces armes projetaient des « balles » sous l'effet d'une charge de poudre. Allan, son créateur et son ami, lui avait affirmé qu'il n'avait rien à craindre de ces engins-là.

— Si on discutait ? demanda-t-il simplement.

Les deux hommes venaient vers lui, pistolet au poing, visage contracté par la colère. Il comprit aussitôt que l'on ne pouvait raisonner avec de tels êtres. Il avait commis une sorte de crime de lèse-majesté, il s'était attaqué à *l'engin*. Que l'on blesse un adversaire, il l'admet. Que l'on détériore son matériel, jamais. Robi l'ignorait, mais c'est valable pour toutes les polices du monde.

— Salaud ! gronda l'un d'eux. Tout ce que tu mérites, c'est une balle dans la peau !

L'autre y mit plus de formes. Arme braquée, il cria :

— Rends-toi ! Dernière sommation !

Robi rigolait. Il n'y a pas d'autre mot. Ces minus l'amusaient. Il croisa les bras. Il se demandait si, alors qu'il restait immobile, les deux autres auraient le cynisme de tirer sur lui. Il le sut très vite, et d'une façon assez étonnante : le second tira bon premier. L'autre ne l'imita que lorsqu'il constata que le « criminel » ne tombait pas.

La première balle avait fait mouche sur l'épaule de Robi. Elle avait ricoché, naturellement, et était allée se perdre on ne savait où. Les autres glissèrent de la même façon. Deux, trois, cinq...

— Arrêtez le massacre, fit Robi très à l'aise.

Tout plein de bonnes intentions, il avança vers les deux pilotes, mais ceux-ci, incrédules, éperdus, ne l'attendirent pas. Un homme sur lequel ricochent les balles ne peut être qu'extrêmement redoutable ! Ils s'élancèrent vers l'ouverture d'une grotte. Ils couraient follement.

Robi, haussant les épaules, revint vers la bulle dans laquelle Helge et Karel étaient blottis. Il n'en était qu'à vingt pas quand les détonations crépitèrent de nouveau. Il entendit le sifflement des projectiles, mais cela ne l'inquiéta nullement, il continuait à rire. C'est merveilleux, de se savoir invulnérable !

Puis, tout à coup, il se figea. Quelle erreur avait été la sienne ! Ce n'était pas sur lui que tiraient les deux pilotes : c'était sur la bulle de Karel et d'Helge !...

Il se souvenait de ce qu'avait dit ce dernier (à moins que ce ne fût Karel...) : « Les bulles sont parfaitement étanches, car les Êtres peuvent se faufiler par la moindre fissure. » Or, les balles avaient

percé de part en part l'enveloppe transparente, et si la mitraille continuait, l'engin ne serait bientôt plus qu'une écumoire ! Sans compter que, par maladresse, les pilotes pouvaient toucher Karel, toute descendante d'empereur qu'elle fût cette dernière pensée mit Robi en colère. Cela lui advenait très rarement. Il se pencha, saisit dans chaque main une pierre aussi grosse que la tête d'un homme, se retourna, et lança les projectiles.

Les pilotes étaient à une trentaine de mètres, mais la force de Robi était telle que les pierres arrivèrent sur eux avant qu'ils aient eu le temps de réaliser les dangers de ce bombardement inattendu.

Robi entendit un double cri et, dans sa colère, eut une clameur de joie. Un bruit de galopade dans la grotte... Sa fureur déjà un peu tombée, il se dit qu'il n'avait pas grièvement blessé les deux hommes et, sans leur accorder désormais la moindre attention, reprit sa marche vers la bulle. Quand il ouvrit la porte, Helge grogna avec hargne :

— Ça devait arriver ! Pourquoi n'avez-vous pas lancé les pierres sur eux pendant qu'ils tiraient sur vous ? Quand je pense que, avec la force que vous avez, vous auriez pu les écraser tous deux comme des punaises, et que vous les avez laissés s'enfuir... Dans cinq minutes, nous allons avoir toutes les bulles de surveillance sur le dos ! Et avec d'autres armes que des pistolets !

— Dans cinq minutes, nous ne serons plus ici, dit Robi.

Helge, furieux, montra les orifices dans la matière transparente.

— Si vous croyez que je vais m'éloigner des grottes avec cet engin ! N'avez-vous pas compris que les Êtres peuvent entrer par la moindre fissure, et que, s'ils entrent, nous sommes perdus ?

— Je le sais, répondit Robi avec patience.

Il le savait d'autant mieux qu'il venait enfin de lire dans l'esprit d'Helge la raison de la terreur des humains envers les Êtres. Dès que l'un de ceux-ci touchait une matière vivante (aussi bien végétale qu'animale) le protoplasme des cellules se coagulait, provoquant la mort immédiate. On assistait alors à cet effroyable spectacle, que Robi entrevoyait dans les pensées du jeune homme, d'un arbre verdoyant dont les feuilles s'agitaient à la brise légère et qui, en une fraction de seconde, se figeait dans une éternelle immobilité. Ou bien la vision de cauchemar d'un homme qui court pour échapper à la mort et qui, soudain, se raidit, une jambe levée, les bras pétrifiés, pour s'écrouler enfin comme une statue déséquilibrée. Robi imagina Karel effleurée par un tel Être, et conclut que ce n'était pas possible, qu'il devait empêcher cela.

— Descendez vite, fit-il. Puisque nous ne disposons que de cinq minutes, autant les utiliser.

— Mais...

Karel, déjà, sautait près de Robi. Elle se tourna vers Helge et dit avec

impatience :

— Ne crois-tu pas que, après tout ce qu'il a fait pour nous, nous pouvons nous en remettre à lui ?

Helge ne répondit rien, ce qui fait que Robi ne put lire dans son esprit. Il abandonna son siège et vint près de ses compagnons.

— Alors ? fit-il avec défi. Si nous fuyons ainsi, nous serons la proie des Êtres Si nous revenons dans les grottes obscures, nous tombons entre les mains des serviteurs du Grand-Thorem.

Karel regarda Robi. Il souriait. Paisible, il montra du doigt les deux bulles qu'il avait renversées sur le côté.

— Et ça ? fit-il. Vous montez dans l'une d'elles, je la remets d'aplomb, et nous filons. Nous gagnons au change : elles sont équipées de bras articulés. Ça pourrait servir.

Karel se mit à rire. Elle n'avait jamais douté de ce que Robi les sauverait une fois de plus. Elle se mit en marche vers la bulle la plus proche et Helge la suivit, maussade. Pas content, Helge. Il ne goûtait guère que Robi prît tant de place dans les pensées de la belle Karel.

CHAPITRE V

La bulle glissait au milieu d'une forêt d'arbres gigantesques, se frayant un chemin parmi les taillis dont les branchages, cassants comme du verre, se brisaient dès qu'elle les effleurait. Une forêt comme Robi n'en avait jamais vu. On eût dit un tableau brossé par un fanatique des tons neutres. Du gris, du brun, sans la moindre touche de vert, de rouge ou de jaune. La forêt était morte : les Êtres étaient passés par-là.

— Est-ce que c'est ainsi sur toute la planète ? demanda Robi à mi-voix.

Karel répondit :

— On le suppose... Depuis des dizaines d'années, les humains ont renoncé à toute exploration. Dans un des cahiers de notes que m'a légués mon grand-père, j'ai lu qu'autrefois, au temps de sa jeunesse, il subsistait encore quelques îlots de verdure dans les vallées profondes et peu ensoleillées. Les Êtres se tiennent à l'écart de toute pénombre.

Robi avait été frappé par l'expression « autrefois, au temps de sa jeunesse ». Il s'étonna :

A l'époque où votre grand-père était jeune, les Êtres avaient envahi la planète ? Il y a donc si longtemps ?

— Beaucoup plus que cela, fit-elle avec un sourire désabusé. Ils rôdaient déjà et pétrifiaient les humains au temps de son grand-père à lui... En fait, on pense que les premiers ont apparu voilà plus de trois cents ans. Nos ancêtres ont tenté de lutter contre eux. D'après les mémoires que j'ai lus, ils disposaient de moyens que nous n'avons plus : des véhicules puissamment armés, des tordeurs en nombre assez important. Toutes les armes se montrèrent inefficaces, sauf les tordeurs. Encore ceux-ci n'avaient-ils que le pouvoir d'éloigner les Êtres sans les détruire. Et comme les Êtres se déplacent, on ne sait comment, mais avec une inimaginable vitesse, ils étaient de nouveau sur vous dès qu'on arrêta le mécanisme du tordeur.

— Je vois, approuva Robi.

Il avait lu en Karel le cauchemar de ces années de lutte inégale et surtout il avait compris les raisons de la décadence de cette civilisation.

En une vingtaine d'années, l'hécatombe d'humains avait été telle que toute résistance devenait impossible. Les chefs avaient alors décidé d'édifier la cité sous dôme, où les survivants trouveraient enfin la paix.

Malheureusement, ils avaient négligé l'essentiel. Les machines, les armes, les véhicules, et toutes les facilités de leur civilisation technique ne pouvaient être fabriqués ou continuer à fonctionner que grâce à des métaux et à des produits chimiques qu'ils avaient

jusqu'alors extraits du sol en des points parfois très éloignés de la cité-dôme. Quelles que fussent les réserves qu'ils avaient entassées, elles s'étaient épuisées en quelques dizaines d'années. Alors, peu à peu, machines et véhicules avaient été mis au rancart. Le métal lui-même manquait cruellement et depuis beau temps on ne fabriquait plus d'armes. La masse s'était abêtie et certain clan en avait profité pour prendre les leviers de commande. Une nouvelle religion était née, et le Grand-Thorem était devenu maître de la cité. On avait assisté à des combats de rues, d'abord tordeur contre tordeur, puis, alors que les réserves d'énergie, pourtant considérables, de ces engins s'épuisaient, avec des matraques et à main nue. Le triomphe du Grand-Thorem avait été complet car, pour une raison inconnue, le tordeur qu'il possédait continuait à fonctionner.

Les trois cerveaux de Robi commençaient à travailler sur ces données. Tout d'abord, il semblait que l'unique solution pour sauver cette civilisation déclinante, c'était de renouveler les réserves de carburant – il en restait encore, très peu, uniquement pour les bulles – celles de métal et de produits de base. Les humains de la cité-dôme connaissaient encore les procédés de fabrication utilisés par leurs ancêtres. Il fallait agir avant que ces secrets ne se perdent.

Oui, mais... Un autre cerveau répondait : « Pour renouveler les réserves, il faut sortir de la cité. Et, si l'on sort de la cité, on se heurte aux Êtres Tant que l'on reste dans la bulle, aucun risque. Mais, si l'on reste dans la bulle, comment extraire du minerai ou se charger de carburant ? »

Le problème semblait insoluble. Pourtant, le troisième cerveau donna aussitôt la solution : « Il faut communiquer avec les Êtres S'ils sont vraiment décidés à anéantir la race humaine, chercher des moyens offensifs contre eux. Si, au contraire, il s'agit d'un effroyable malentendu, ce qui paraît possible, puisque depuis des centaines d'années il n'ont rien tenté contre la cité-dôme, mettre les choses au point et délimiter un territoire sur lequel les Êtres s'interdiront de pénétrer. Si l'on pouvait... »

Robi cessa soudain de raisonner et revint à la conscience des choses, parce que Helge avait brusquement modifié la direction de la bulle. Ils étaient sortis de la forêt et glissaient sur un terrain nu et désertique, parsemé de cailloutis.

Le changement de direction fut si brutal que Robi glissa vers Karel elle-même poussée contre la paroi de la bulle.

— Qu'y a-t-il ?

— Un Être, gronda Helge sans presque desserrer les dents. Ne le voyez-vous pas ?

— Où ça ?

— Autour de la bulle, murmura Karel.

Elle était très pâle. Robi comprit que les deux jeunes gens étaient terrorisés par la peur ancestrale. Quant à lui, il ne ressentait aucune crainte : il n'y avait pas eu dans son passé des générations d'humains qui, des uns aux autres, s'étaient transmis des récits de cauchemar.

Helge continuait à faire zigzaguer la bulle et, bien que la vitesse de celle-ci fût très faible, cela se traduisait par d'incessants déséquilibres à l'intérieur.

Robi, tranquillement, se retourna. L'Être était là, et il comprit aussitôt pourquoi il n'avait pu en lire la description dans l'esprit d'Helge ou dans celui de Karel. L'Être n'avait pas de forme, ni probablement de consistance. Il s'était « posé » à l'arrière de la bulle, comme un nuage vaporeux si impalpable que la clarté des soleils n'en était même pas affaiblie. Cela mesurait environ cinq mètres de diamètre et, pour l'instant, était de forme cylindrique. Il y avait, à l'extrémité la plus éloignée, une colonne verticale, lumineuse, bleuâtre, guère plus grosse que le cou d'un homme et haute de deux mètres environ. Robi devina que c'était le centre vital de l'Être (*L'auteur sait que les « colonnes de lumière » ont souvent été utilisées en Science – Fiction, depuis Rosny et ses Xipéhuz, Jean de la Hire et la Roue Fulgurante, jusqu'à tant d'autres. Mais le fait qu'une « forme de vie » ait déjà été utilisée par des précurseurs n'implique pas que les récits soient identiques. Et, quelqu'un l'a affirmé, « tout a déjà été dit en science – fiction ». Peut-êtres... Mais, pour ma part, je n'en avais jamais vu.*).

— Helge ! fit Robi... Cessez d'avoir la frousse, et surtout de zigzaguer. Est-ce que ça se produit, qu'un Être fixé sur une bulle soit décramponné..., ou laissé en arrière ?

C'est Karel qui répondit :

— Jamais. D'ailleurs, on ignore comment ils se déplacent. Ils sont là et, la seconde d'après, ils sont à des lieues.

« Tout cela ressemble fort à une masse d'énergie pratiquement sans support matériel », souffla l'un des cerveaux de Robi.

Mais le renseignement, peut-être important, était inutilisable dans l'immédiat. Karel ajouta doucement :

— Nous avons peur, Robi. Il faut nous pardonner. Mille et mille fois on nous a parlé des* +

— Et moi pas davantage, grogna Helge.

Une sorte de sifflement modulé s'éleva tout à coup, ou plutôt un bruissement, comme celui du vent dans les feuillages ; souffle dont la force varierait de la brise légère à des prémices d'ouragan.

— L'Être est furieux, fit Karel. Toutes les fois qu'il s'attaque à une bulle, il émet ces bruits-là.

Robi ne répondit rien. La surprise le paralysait. Après un long silence, il demanda à voix basse :

— Helge ?... Arrête la bulle, je t'en prie !

— Mais...

— Que risquons-nous, puisqu'il est dessus et nous accompagne ? Arrête ! Il me semble que...

Dominé, Helge obéit. Le chuintement des tuvèrès se tut, la bulle se posa sur le sol du désert. Robi, les yeux mi-clos, écoutait...

— C'est cela, souffla-t-il enfin. Il parle ! Oh ! il se parle à lui-même..., mais je perçois quelques vagues pensées..., qui accompagnent les syllabes sifflées... Je discerne le sens de quelques mots... Oh ! par Grognolo, une telle chose est-elle possible ?

Robi ne jurait « par Grognolo » que dans de rares occasions, quand il était violemment ému. Son créateur Allan l'avait interrogé avec curiosité, et il avait répondu que, pour lui, Grognolo était le dieu des robots. Les humains avaient des dieux, et juraient leur nom à l'occasion. Parce qu'il avait des réflexes humains, il avait inventé Grognolo.

— Robi ? Qu'y a-t-il ? demanda Karel angoissée.

— N'entendez-vous pas ? L'Être parle. Il est furieux.

— Parce qu'il ne peut nous atteindre dans la bulle ?

— Pas du tout ! Parce que...

Il se tut. Il ne pouvait avouer une telle chose à ses compagnons. Et si vraiment c'était pour ça que des centaines de milliers d'humains avaient péri, et que les survivants avaient dû se réfugier sous une coupole étanche, c'était que l'homme était bien peu de chose dans la création ! Inimaginable ! Robi savait désormais pourquoi les Êtres tuaient les humains.

— Il faut que je sorte, fit-il brusquement.

— Non ! cria Karel.

Et, avec honte, elle ajouta :

— Tous les récits sont formels... Si tu entrouvres seulement la porte, en une fraction de seconde l'Être sera dans la bulle..., et nous, pétrifiés sur nos sièges. Est-ce cela que tu veux, Robi ? J'avais cru comprendre que tu voulais nous aider.

Il avait fermé les poings, impatienté, et frappait à petits coups sur les bras de son siège.

— Il le faut pourtant ! répéta-t-il. Jamais vous et les vôtres ne retrouverez une occasion semblable. J'ai la possibilité de vous sauver... Non seulement vous deux... Mais encore tous les humains de la planète. Croyez-moi, il suffira de bien peu de chose pour que vous abandonniez la cité-dôme, pour que vous recréiez une vie végétale à l'aide de plants que vous trouverez dans ces profondes vallées dont vous m'avez parlé. Ce cauchemar peut finir. Laissez-moi tenter la chance.

— Mais comment, Robi ? demanda Karel stupéfaite.

— Je suis construit de telle façon que j'assimile très vite tous les

langages articulés. Or, quoi qu'il vous paraisse, l'Être parle un langage articulé fait de sifflements et de chuintements. J'ignore si la conformation de mes cordes vocales me permettra de me faire comprendre, mais j'ai l'intention d'essayer..., et j'essaierai.

— D'accord, dit Helge. Mais de l'intérieur de la bulle.

Robi eut un mouvement comme pour ouvrir la porte... Mais Karel lui mit la main sur l'épaule. Il se tourna vers elle, la regarda droit dans les yeux. Il lut une épouvante et une détresse infinies. Aussitôt, il se reprocha son égoïsme. Il n'avait probablement rien à redouter des Êtres, puisque ceux-ci semblaient ne s'attaquer qu'aux substances protoplasmiques..., encore que l'on ignorait s'ils ne disposaient pas d'autres moyens d'action.

Et d'ailleurs, pourquoi ne pas essayer ? L'échine bien appliquée sur le dossier du siège, les yeux clos, il se mit à siffloter, à chuintier, essayant d'imiter les bruits qu'il entendait, et de traduire certaines expressions qu'il avait glanées dans l'« esprit » de l'Être..., si tant est qu'un tel Être possédait un esprit !

Cinq, six secondes coulèrent... Puis tout à coup, l'Être cessa d'émettre ses sifflements. Karel se souleva sur son siège, incrédule.

— Est-ce possible ? souffla-t-elle.

— Tais-toi..., murmura Robi. J'y arrive à peine... Et ce que je dis doit être à peine compréhensible...

Il recommença à chuintier. C'était très difficile d'imiter ces bruits-là, ou plutôt ç'aurait été impossible pour un humain. Mais les « muscles » de Robi, y compris ses cordes vocales, suivaient absolument les ordres que leur communiquaient les cerveaux. Il eût pu chanter « Guillaume Tell » les pieds accrochés à un trapèze, et même l'air de Rosine en jouant à l'homme-serpent.

— Tch..., tch..., tch..., répondit l'Être.

Du moins, c'est ce qu'entendirent Helge et Karel. Robi avait traduit :

— Tu es donc une créature pensante ?

— Et comment ! répondit-il. Être, quel que tu sois, depuis des siècles vous anéantissez sur cette planète une civilisation intelligente. Que vous ont fait les humains ?

L'autre répondit avec surprise :

— Qu'appelles-tu « humains » ? Ces sortes d'insectes *qui puent* et se réfugient sous des coquilles afin de nous échapper quand nous tentons de les détruire ?

Le malentendu. Le « manque de communication » entre deux formes de vie différentes. Et voilà où on en était ! Robi n'avait pas voulu le dire à Karel et à Helge, mais en vérité, les Êtres n'avaient jamais soupçonné que les humains étaient intelligents, qu'ils pensaient. Il y avait pis. Ils les eussent laissés en paix si, pour eux, ces mêmes humains n'avaient été des animaux puants. Pour un Être, l'homme

répandait une infecte odeur de charogne. Or, les Êtres étaient surtout guidés par leur odorat. Le réflexe meurtrier était celui qui pousse un homme à écraser une punaise des bois « parce qu'elle pue ». L'extermination des humains de la planète n'avait pas d'autre cause que ceci : ils sentaient horriblement mauvais ! Comme quoi l'homme est peu de chose, et sa civilisation pas davantage.

Après deux minutes de dialogue, l'Être dit :

— Je t'entends très mal. Ne peux-tu sortir de cette coquille ?

— Je le puis, fit Robi. Si tu es décidé à ne faire aucun mal à mes compagnons.

La réponse le stupéfia.

— Pourquoi leur ferais-je du mal, disait l'Être, puisque grâce à toi je sais qu'ils sont évolués et doués d'intelligence ? Mais...

Il y eut une hésitation, puis l'Être reprit :

— As-tu la même odeur qu'eux ?

— Je ne sais, répondit Robi. Je ne suis pas constitué avec des cellules protoplasmiques, si c'est cela qui fournit cette odeur, je...

— Oui, c'est cela ! Mais, si tu y consens, je vais m'éloigner de votre coquille. Tu me rejoindras. Je ne puis discuter sérieusement en reniflant cette puanteur de charogne.

— D'accord, fit Robi.

L'Être abandonna la bulle et, soudain, Robi le vit à deux ou trois cents pas, sur le désert de cailloutis. Il eut un sourire. L'affaire débutait de façon merveilleuse pour les humains.

— Il est parti ! balbutia Karel.

— Oui, dit Robi. Il m'attend là-bas. Il..., il n'aime pas rester près de vous. Cela lui déplait.

Helge grogna :

— Monsieur l'Être est un sensible, et notre vue lui donne la chair de poule !

— Pas du tout, fit Robi. J'ai même l'impression, d'après ce que j'ai compris, qu'il ne vous voit pas.

— Comment, il ne nous voit pas ?

— Non. Notre conversation a été très rapide, mais j'ai cru deviner que les Êtres n'ont pas d'yeux..., ne voient pas, quoi ! Ils discernent les choses grâce à d'autres sens..., en particulier l'odorat. Or, j'en suis navré, mais pour eux, les humains émettent une odeur infecte. Comme ils ignorent totalement que vous êtes intelligents, ils vous détruisent avec répugnance, comme vous le feriez pour une punaise. Avez-vous compris ?

— Je..., je...

Helge s'étouffait de colère. Robi regarda Karel, qui, très pâle encore, hochait la tête.

— Allez-y, dit-elle. Il le faut. Ce que vous faites est... admirable.

— Je n’y ai aucun mérite, répondit Robi.

Il ouvrit la porte, sauta sur le sol et se mit en marche vers l’Être dont il discernait vaguement la colonne de lumière à deux cents pas environ. Il marchait tranquillement, sans crainte aucune. Dans l’esprit de l’Être, il n’avait noté aucun signe de menace, bien au contraire, beaucoup d’étonnement et une certaine bienveillance.

Par contre, il avait eu tort de ne pas sonder l’esprit d’Helge. Lorsqu’il fut à cent pas de la bulle, il entendit un léger chuintement. Il se retourna et serra les poings, saisi de colère.

La bulle s’en allait ! Helge avait remis en marche, et l’abandonnait devant l’Être, dans le désert semé de cailloutis !

CHAPITRE VI

Ils étaient seuls, face à face, dans la campagne désolée, l'Être et le robot. Aussi différents que possible l'un de l'autre. Le premier n'était qu'énergie, le second n'était que matière. Pourtant, il le sentaient tous deux, leur conversation allait décider du sort de la planète.

Robi remarqua d'abord que, depuis que l'Être avait abandonné la bulle, il s'était réduit à une colonne de lumière. Toute la partie du « corps » d'apparence gazeuse avait disparu. Fort probablement, elle n'avait été qu'une infime ionisation de l'air autour de la bulle pendant que l'énergie de l'Être baignait celle-ci.

— Je t'en prie..., commença Robi... Parle longuement... J'apprends ton langage pendant que tu parles..., et nous avons tant et tant de choses à nous dire !

— Je comprends mal, fit l'Être. Comment peux-tu apprendre mon langage sans rien en connaître ?

— Je lis dans ton esprit le sens de ce que tu prononces.

— Tu es donc extrêmement évolué, répondit l'Être avec une satisfaction que perçut Robi. Mais comment est-il possible qu'aucun de nous ne t'ait jamais rencontré..., alors que nous avons depuis si longtemps tellement besoin de toi !

— Besoin de moi ?

— Toi seul peux nous sauver. Tu es constitué de matière, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Donc, je te le répète, tu peux mettre fin à notre interminable agonie.

Robi s'assit à même le sol, abasourdi par ce qu'il entendait, et l'autre s'inquiéta.

— Pourquoi raccourcis-tu ta taille ? N'oublie pas que, si je ne te « vois » pas dans le sens où tu utilises ce mot, je te « perçois » par certains de mes sens.

Robi se mit à rire.

— Ma taille est restée normale. Mais, comme la plupart des êtres matériels, je suis pourvu d'articulations et je dispose de membres mobiles. Comprends-tu cela ?

— Bien sûr, je le comprends. C'est grâce à cette propriété, que nous ne possédons pas, que tu nous seras si utile. Nous connaissons beaucoup d'êtres pensants tels que toi, conçus parfois fort différemment. Aux débuts, nous avons cru que les animaux puants, que tu prétends intelligents, pourraient devenir nos alliés malgré leur odeur infecte... Mais jamais nous n'avons pu entrer en communication avec eux. Nous avons alors pris la décision de les détruire afin de ne plus être incommodés par eux.

— Si tu me contais votre histoire ? demanda Robi. Et surtout, si tu m'expliquais en quoi je puis vous être utile...

— Tu consentirais à nous aider ?

— Avec grand plaisir.

— Alors, écoute-moi.

Et l'Être parla longuement, pendant que Robi assimilait de mieux en mieux son étrange langage.

... Les Êtres de Lumière (leur nom est intraduisible, aussi Robi décida-t-il de leur conserver le nom d'Êtres, tout simplement) étaient originaires d'une planète appartenant à un lointain système solaire. Là, ils vivaient en bonne intelligence avec d'autres créatures faites de matière. Leur cohabitation millénaire avait permis que s'établisse entre eux une certaine compréhension.

Robi tenta vainement de « voir » dans l'esprit de l'Être l'apparence physique de ces créatures matérielles : il ne put y parvenir. L'Être ne voyait pas dans le sens où l'entendent les humains. Le fait certain, c'est que ces êtres matériels possédaient des membres et des « mains » qui les rendaient habiles à certains travaux. Et ils avaient un incomparable avantage sur les humains : ils ne dégageaient aucune mauvaise odeur..., du moins pour les Êtres-lumière.

Pendant des siècles et des siècles, les deux formes de vie, si différentes, cohabitèrent sans encombre. Les Êtres ne demandaient rien : ils étaient faits d'énergie pure. Ils subsistaient grâce à la clarté de leur soleil et, sur leur planète d'origine, ils étaient pratiquement immortels.

Quant à leurs amis matériels, ils étaient si bien accoutumés à leur présence qu'ils ne prenaient même plus garde à eux.

Vint le jour où l'un des Êtres fut pris d'une douce manie. Il faut dire que, lorsqu'on est immortel, et que depuis des milliers d'années on passe le plus clair de son temps à la réflexion, l'esprit, fût-il d'énergie pure, crée des idées bizarres. Les Êtres-lumière vivaient sur une planète à laquelle ils étaient merveilleusement adaptés, sans soucis, sans tracasseries..., et voilà que l'un d'eux se mit à ressasser sans trêve : « Si nous allions visiter l'univers ? On s'ennuie ici. Dans cette Galaxie ou dans d'autres, il y a assurément des quantités de choses merveilleuses à admirer... Y a-t-il des volontaires pour partir avec moi ? » On commença par se moquer de lui. Les Êtres-lumière, à force de méditations, connaissaient toutes leurs possibilités, jusqu'à la plus infime. Or, s'ils pouvaient se déplacer de façon quasi instantanée en n'importe quel point de la planète grâce à l'utilisation d'une partie de leur énergie vitale – qu'ils reconstituaient ensuite à la bienfaisante chaleur solaire – le total de toutes leurs énergies assemblées ne leur eût pas permis d'atteindre le système solaire le plus proche. Comme leur planète était la seule dans leur propre système, tout voyage dans

le cosmos leur était donc interdit. C.Q.F.D.

— Pas d'accord ! fit le contestataire.

— Ah ! bah ? Explique-nous ça.

— Facile. Il suffit d'utiliser une autre énergie que la nôtre pour nous propulser dans l'espace. Et par exemple la dissociation de l'atome, dont nous avons avec prudence enseigné la théorie aux êtres-matière qui vivent près de nous.

Les Êtres-lumière ne pouvaient rire dans le sens où nous l'entendons, mais ils pouvaient ironiser. L'un d'eux demanda au maniaque de l'espace s'il consentirait à ce qu'un des êtres-matière fixât à l'extrémité de sa colonne lumineuse une tonne de matière fissile et le dispositif nécessaire pour en provoquer la désintégration. Vu sous cet angle, c'était en effet impensable. On a beau être fait d'énergie pure, une explosion atomique risque de vous causer de gros ennuis.

L'autre ne haussa pas les épaules, parce qu'il n'en avait pas, mais il répliqua simplement :

— Vous êtes stupides. Depuis des millénaires, nous vivons dans une sorte de splendide et hautain isolement, et nous n'avons en nous, avouez-le, que dédain pour les êtres-matière. Or, je me fais fort de vous prouver que, grâce à eux, nous pouvons naviguer dans l'espace. Il suffit que nous leur suggérions les plans d'un navire interstellaire...

— Un navire matériel ?

— Évidemment. Équipé de propulseurs nucléaires. Lorsque l'engin sera terminé – et vous savez qu'ils sont adroits et ingénieux quand il s'agit de matière – quelques-uns d'entre nous s'y embarqueront et quitteront cette planète.

— Mais les commandes ? Tu sais que nous ne pouvons manœuvrer aucun objet matériel.

— Les appareils de bord ainsi que les moteurs seront commandés par des champs de force. Nous pouvons en créer à notre gré.

... L'idée fut longuement débattue, pendant si longtemps qu'une génération d'êtres-matière disparut. Les Êtres pesaient mûrement toute chose avant d'agir.

Puis l'accord se fit. On avait craint pendant quelque temps que les constructeurs du navire ne l'utilisent à leur propre compte, mais l'objection ne tint pas : pour atteindre le système stellaire le plus proche, il fallait une dizaine d'années de lumière, c'est-à-dire, à la vitesse prévue, des centaines d'années d'existence-matière. Une goutte d'eau dans l'existence d'un Être... et plusieurs générations pour les êtres-matière, ce qui excluait pour eux toute possibilité de quitter la planète.

Une fois la décision prise, on se mit d'accord avec eux. Les êtres-lumière avaient toujours la solution à tous les problèmes techniques qui se posaient, si bien que, en une seule génération, leurs « ouvriers »

fabriquèrent l'engin suivant leurs directives.

Une dizaine d'Êtres embarquèrent, et l'on se dit « au revoir » et « à dans trois ou quatre cents ans »...

IK* +

... Robi, comme fasciné, avait écouté sans l'interrompre ce récit fait avec un certain humour. L'Être se tut, et Robi demanda alors :

— Vous avez donc atteint cette planète, mais ce que je ne comprends pas, c'est le genre d'avarie qui vous a interdit d'en repartir.

— Je suis fautif, dit l'autre avec une nuance de tristesse que Robi perçut fort bien. J'étais chargé de calculer tous les éléments afin de réaliser un « atterrissage » parfait. Mais vois-tu, je suis tout jeune...

(Robi pensa : « Après un voyage de deux ou trois cents ans... Quelle étrange expression !... »)

... Et, comme tous les jeunes, très présomptueux. Sur notre planète d'origine, je m'étais longuement exercé à calculer très vite l'angle suivant lequel nous devons pénétrer dans l'atmosphère, si du moins il y en avait une, et l'importance de la poussée que devaient exercer nos moteurs pour un « atterrissage » en douceur. Mais j'avais si souvent calculé en tenant compte de la masse et du champ d'attraction de notre planète que je continuai machinalement à utiliser ces mêmes éléments. Si bien que l'atterrissage fut... un peu brutal.

— Les dégâts sont-ils importants ?

— Insignifiants. Les tuyères ioniques sont légèrement tordues, mais nous en avons d'autres de rechange.

— Eh bien ? Pourquoi ne pas les avoir remplacées ?

— Et comment ? demanda l'Être d'une voix un peu plaintive. Je te l'ai dit, nous avons un certain dédain pour les êtres-matière. Mais depuis bien longtemps nous regrettons amèrement de ne pouvoir saisir nul objet matériel, quel qu'il soit...

*+ Robi avait parfaitement compris ! Il lui était difficile d'imaginer, parce que ses raient humains, un Être capable de voyager d'un système planétaire à l'autre, de détruire instantanément les créatures vivantes..., et rigoureusement incapable de saisir un tournevis ou une plaque de métal. Cet Être là, il l'avait devant lui.

— Une chose encore, demanda-t-il avec curiosité. Tu m'as dit que vous êtes pratiquement immortels, et pourtant tu as parlé de votre « lente agonie ». Je ne comprends pas.

— L'étoile qui éclaire cette planète (je ne parle que de la plus brillante, l'autre est négligeable) est loin de posséder les mêmes caractéristiques que celle à laquelle nous sommes accoutumés. Là-bas, nous récupérons sans difficultés notre potentiel d'énergie. Ici, nous ne pouvons récupérer que partiellement. Peu à peu, nous perdons de notre force vitale et déjà quatre d'entre nous ont disparu.

— Tu veux dire qu'ils sont morts ?

— Je ne sais ce que vous appelez « mort ». Ils ont cessé d'être.

Robi faillit demander : « Comment cela se produit-il ? » Mais il s'en abstint, parce qu'il avait des réactions humaines. L'Être manifestait un certain chagrin.

— Bien, reprit-il après un court silence. Je suis d'accord pour réparer votre astronef.

— Ta force physique est-elle suffisante ? Nous n'avons aucune conscience du poids des plaques que nous utilisons.

— Ma force vaut celle de plus de dix humains, répondit Robi avec quelque orgueil.

— Alors, ce sera parfait, dit l'Être. Nous avons calculé que deux ou trois de ceux que tu nommes « humains » auraient pu réparer notre appareil.

Il y eut de nouveau un bref silence, puis l'Être :

— Le problème, c'est pour que tu arrives jusqu'à notre astronef.

— Ah ! bah ? Est-il loin d'ici ?

L'Être émit un tentacule d'énergie en direction d'une colline distante d'environ un kilomètre.

— Vois-tu ce monticule de terrain ?

— Oui. Combien de fois cette distance ?

— Mille fois au moins, dit l'Être.

Robi se leva, pensif, calcula rapidement, secoua la tête.

— Ce problème est le plus grave, affirma-t-il. Certes, je puis parcourir mille kilomètres, et sans fatigue puisque j'ignore ce qu'est la fatigue...

— Toi aussi ? fit l'Être, surpris. Les êtres-matière nous parlaient toujours de leur « fatigue », et cette notion nous est étrangère.

— Cela ne me surprend pas, dit Robi, amical. Il s'agit d'une notion propre aux êtres-matière *vivants*.

— Eh bien ! mais, toi-même ?

— Je ne suis pas *vivant*, dit Robi. Je croyais te l'avoir dit, je suis une machine. Pratiquement inusable. J'ignore la fatigue. Tout de même, je ne puis me déplacer guère plus vite qu'un humain, et donc il me faudrait probablement plusieurs jours pour arriver jusqu'à votre appareil. D'autre part, il me répugne d'abandonner mes deux amis qui se trouvent dans la bulle que nous venons d'abandonner.

— Je comprends cela. Nous avons, nous aussi, un sens aigu de l'amitié. Que pouvons – nous faire ?

Robi réfléchit. Il avait dissimulé à l'Être une part de la vérité, ce en quoi il était de nouveau parfaitement humain. Il pensait surtout au sort des hommes enfermés dans la cité. Puisqu'il allait réparer l'engin des Êtres, pourquoi ne rien demander en échange, au profit de cette civilisation déclinante ?

— Écoute, fit-il. Nous reprendrons cette conversation plus tard, et de façon plus précise. Pour l'instant, je suis inquiet. Les deux humains qui

sont dans la bulle ont été chassés par leurs frères de race, et je crains qu'ils ne périssent. Je voudrais d'abord les sauver, après quoi, je m'occuperai de votre appareil. Peux-tu m'emporter avec toi quand tu te déplaces ?

— Non. Tu es matériel.

— Mais, si tu le veux, tu peux les retrouver ?

— A l'instant même. C'est enfantin.

— Eh bien ! retrouve-les, dis-moi où ils sont. Pas loin à coup sûr, car leur engin ne va pas très vite. Je les rejoindrai, je les tirerai d'affaire, et après, mais seulement après, nous verrons comment je pourrais atteindre votre astronef en panne. Es-tu d'accord ?

L'Être siffla quelque chose que Robi ne comprit pas, puis répondit :

— Je suis d'accord. J'y vais. Et veux-tu que je te dise, mon ami ? Tu es un être-matière selon mon cœur. Le premier que je rencontre. Préoccupé par ses amis et non par son intérêt. J'aimerais avoir une « main » pour serrer la tienne.

— Moi aussi, fit Robi en riant, j'aimerais que tu aies une main. Tu aurais réparé depuis longtemps la panne de ton astronef.

— Tu me plais. Attends-moi, je reviens.

Une fraction de seconde... L'Être avait disparu. Robi s'assit. Pas mécontent du tout. Il l'avait senti, il y avait des affinités entre l'Être et lui..., et ce ne pouvait être que bénéfique pour l'avenir de la planète.

CHAPITRE VII

L'Être revint si vite que Robi prit à peine conscience de sa brève absence. Une seconde ou deux, pas davantage !

— Ils vont vers la vallée noire, dit-il. Ils y seront bien avant que le soleil jaune soit couché.

Il ajouta avec une certaine tristesse :

— A ce moment-là, je ne pourrai guère t'aider. Notre énergie s'épuise très vite sous le soleil gris trop froid pour nous.

Robi réfléchit.

— Qu'est-ce que la vallée noire ? Qu'y a-t-il dans cette vallée ?

— Quelques-unes de ces créatures puantes que tu nommes « humains ».

— Des arbres ? De la végétation ?

— Je ne sais. Nous ne pouvons nous y aventurer : elle est disposée de telle façon que le soleil jaune ne l'éclairé jamais.

C'était probablement pour cette raison que des rescapés humains s'y étaient réfugiés. Ils devaient y vivre misérablement, mais à tout prendre, Robi eût préféré une telle existence à celle que connaissaient les habitants de la ville-dôme. Ainsi, Karel et Helge allaient retrouver leurs frères de race et ne seraient pas seuls. Robi se demanda si, dans ces conditions, il n'avait pas intérêt à les délaissier pour un temps et à suivre l'Être vers l'astronef en panne... Mais, bien qu'il ne connût pas la fatigue, l'idée de marcher pendant des jours et des jours lui répugnait. Sans doute le souvenir de Karel n'y était-il pas étranger.

— Explique-moi exactement où se trouve votre astronef, demanda-t-il. Peux-tu m'en donner l'emplacement en longitude et latitude ?

— Facilement.

Non sans curiosité, l'Être ajouta :

— Crois-tu que tu pourras t'orienter ? Tu n'émet pas le moindre champ de force et tu ne disposes d'aucun instrument.

— Ne t'inquiète pas pour ça ! dit Robi en riant. Mes instruments sont là.

Il montrait son front. L'Être manifesta sa surprise par un bref sifflement, mais donna aussitôt le renseignement demandé, que Robi inséra dans un de ses circuits-mémoire.

— Parfait. Voilà comment nous allons procéder. Je vais retrouver mes deux amis afin de savoir si on les admet dans la vallée noire. Dans l'affirmative, j'essaierai de me procurer un moyen de locomotion plus rapide que mes jambes, et, dès demain matin, je partirai vers votre astronef. Je pense que tu me retrouveras sans peine.

— Oui, dit l'Être. Oui.

Il y avait quelque chose de changé dans sa voix, comme si quelque

préoccupation secrète l'avait tourmenté.

— Qu'y a-t-il ? demanda Robi.

— L'écran..., siffla l'Être. Ne remarques-tu rien ?

— Non.

— Le soleil jaune est moins chaud. Certaines radiations sont arrêtées. J'espère que, comme les autres fois, cela ne durera pas... Ah ! C'est fini. *Ils sont passés.*

Intrigué, Robi demanda :

— Quel est cet « écran » ? Et à qui fais-tu allusion ?

— Je ne sais pas. Depuis un certain temps, et de façon fugitive, une sorte de voile masque le soleil jaune. Nous n'en souffrons pas parce que c'est très rapide, mais si cela se prolongeait, nous serions dans l'impossibilité de recréer notre potentiel énergétique et nous sombrerions dans le néant.

— Mais tu as dit : « Ils sont passés. »

L'Être hésita puis répondit tout bas :

— Je ne devrais pas te le dire, ami, mais les deux chefs supposent qu'ils s'agit de créatures pensantes, que cette planète intéresse, et qui tentent de l'adapter à leurs propres conditions de vie. Comprends-tu ? Si certaines radiations les gênent, le fait d'établir un écran autour de ce globe leur permettrait d'y vivre. Et nous pensons que ces créatures procèdent à des essais en ce sens.

Il ajouta avec une sorte de honte :

— C'est un peu pour cela que nous avons hâte de réparer notre astronef.

— Je comprends, affirma Robi.

Il n'ajouta pas : « Ainsi, vous quitteriez cette planète en laissant les survivants des humains se débattre seuls contre les inconnus qui les menacent... » Il n'avait rien à reprocher à l'Être : pour ce dernier, les humains n'étaient pas autre chose que des insectes puants. Certes, désormais on les ménagerait. Mais pourquoi se préoccuper de leur sort ?

— Bien, conclut-il. Indique-moi la direction à suivre pour atteindre la vallée noire.

Un tentacule gazeux surgit de la colonne de lumière, s'orienta.

— Là...

— Est-ce loin ?

— Déplace-toi, je te dirai si tu y parviendras avant la nuit.

Robi se mit à courir. L'Être glissait à quelques pas de lui, sans même effleurer le sol.

Après une dizaine de secondes, l'Être siffla :

— Oh ! oui ! Oh ! oui !

— Que veux-tu dire ?

— Tu seras dans la vallée noire bien avant la nuit ! Tu te déplaces

beaucoup plus vite que les créatures qui puent.

— Ils peuvent se déplacer aussi vite que moi, fit Robi, mais moins longtemps. C'est encore une affaire de fatigue...

— C'est possible, mais...

Ils allaient tous deux côte à côte, Robi par grandes foulées, l'Être on ne savait comment. Il flottait.

— Même à cette allure-là, reprit Robi, il me faudrait plusieurs jours pour arriver jusqu'à votre astronef. Dans la vallée noire, ne disposent-ils pas d'engins plus rapides que les bulles ?

— Qu'appelles-tu une bulle ?

— L'appareil dans lequel j'étais quand tu m'as rencontré.

— Je vois... Dans la vallée, ils ont en effet un engin beaucoup plus rapide. Mais je crois qu'ils ont renoncé à l'utiliser car nous sommes incomparablement plus rapides que lui.

— Est-il encore en état de marche ?

— Comment veux-tu que je le sache, ami ?

Évidemment. Robi calculait tout en courant.

— Vois-tu, reprit-il, il faut que je protège mes deux amis, et je crois que ce ne sera pas difficile car les humains de la vallée noire ont tout intérêt à les accueillir, puis ensuite, mais seulement ensuite, que je vienne réparer votre astronef. Le plus vite possible. Pour cela, je vais essayer de me faire prêter l'engin rapide dont tu m'as parlé. A ton idée, si je l'obtiens, en combien de temps puis-je arriver à votre astronef ?

— Une journée, fit l'Être très vite. Et si tu y parviens, je crois que nous serons sauvés. Plus je te connais, plus je t'apprécie.

— Moi aussi, si ça peut te faire plaisir, fit Robi avec une imperceptible raillerie.

... Pendant qu'il courait vers la vallée noire, de sa longue foulée qu'aucun humain n'aurait pu imiter, à trois reprises, l'Être fit avec inquiétude :

— L'écran ! Encore l'écran !

— Je ne remarque rien, répondait Robi.

Il y avait un certain désespoir dans la voix sifflée de l'Être quand celui-ci conclut :

— Nous serons les victimes de cette invasion, et non vous ! Il semble que vous, humains, êtes insensibles aux radiations auxquelles nous devons notre énergie.

— Je ne suis pas humain, fit Robi avec patience. Je te l'ai dit plusieurs fois. Je suis une machine.

— Tout ce qui est matière est machine, affirma l'Être. Du fait que vous assemblez des pièces, qu'elles soient protoplasmiques ou pas, vous fabriquez des machines.

Robi n'avait pas envie de discuter.

— D'accord ! fit-il. Cette vallée noire n'est – elle pas là-bas, parmi les collines que j'aperçois ?

— Oui. Cours droit vers la colline de droite, ensuite oblique un peu à gauche. Mais je suis surpris que la bulle humaine ait disparu. A la vitesse où elle allait, elle n'a pu atteindre la vallée avant toi.

— Elle est là, dit Robi. Devant nous, à mi – chemin de la vallée. Je la vois.

Il nota un soupir de l'Être qui murmura :

— Sur certains points, vous êtes plus évolués que nous. Je ne le croyais pas.

— Ah bah ? Pourquoi ? Tu manifestes beaucoup de dédain envers les humains de cette planète.

L'Être hésita de nouveau, puis répondit :

— Tu as dit toi-même que tu venais d'ailleurs, et donc je ne puis t'irriter en parlant de ces choses-là. Mais en vérité, depuis si longtemps que nous étudions le comportement de ceux que tu nommes les « humains », nous avons conclu que ce n'étaient que des animaux non évolués.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Eh bien !... Écoute... Tout ce que nous avons « vu » d'eux – j'emploie le mot « vu » pour que tu me comprennes mieux – nous a laissés sur cette impression-là. Par exemple, il est évident pour nous qu'ils n'ont pu surmonter la..., la question sexuelle.

— Explique-toi.

— Même lorsqu'ils entreprennent des expéditions dans ce que tu nommes des « bulles », ils emmènent généralement une de leurs femelles. Et ils agissent avec elle exactement comme le feraient des animaux non évolués.

Robi se mit à rire.

— C'est leur façon de se reproduire, affirma-t-il. Et ils y prennent un plaisir extrême.

— Nous le savons. Les animaux aussi y prennent un extrême plaisir. Mais ils observent les cycles de reproduction. Ces... humains puants pratiquent le plaisir pour le plaisir, ce en quoi ils nous paraissent inférieurs aux bêtes. Car enfin, si vraiment ils sont intelligents comme tu le prétends, comment ne comprennent-ils pas qu'ils ne progresseront qu'en s'éloignant le plus possible de l'animalité ? Je ne nie pas que l'instinct sexuel crée en eux un besoin, comme toute fonction naturelle. Mais nous avons noté, ce qui nous surprend, que pour d'autres besoins naturels, ils observent certaines limites...

— Parce qu'ils ne leur procurent aucun plaisir ! fit Robi en riant.

— Soit ! Mais du moins, ils les satisfont avec une certaine... pudeur. Alors que le besoin sexuel..., oh ! là, là !...

Robi continuait à rire. Cette discussion l'amusait, pour la bonne raison

que, être artificiel mais pourvu de raisonnement, il s'était souvent posé les mêmes questions. Ses trois cerveaux, analysant les faits, avaient conclu depuis longtemps que, de ce point de vue-là, l'humain s'était replongé dans ses origines bestiales, et au-delà.

— On pourrait supposer, fit-il...

Puis il se tut, tendit le bras.

— La bulle ! La vois-tu ?

— Non, je te l'ai déjà dit, je ne la vois pas. Mais je puis la rejoindre dans l'immédiat. Qu'y a-t-il ?

— Je ne sais, fit Robi. Il semblerait..., qu'elle tangué..., qu'elle oscille..., et qu'elle cesse d'avancer ! Pourtant, elle est au pied de la colline la plus proche. Et, d'après tes indications, la vallée noire s'ouvre là.

Brusquement, il changea de ton. Il avait la sensation que l'Être l'avait pris en amitié.

— Elle s'aplatit sur le sol... Elle ne peut aller plus loin ! Je crains..., oh ! je ne sais quoi ! Les deux humains qui l'occupent m'intéressent..., et je ne puis arriver près d'elle avant de longues minutes... Je t'en prie, ne pourrais-tu...

— J'y vais, fit l'Être. Tu es mon ami.

Il disparut. Robi continuait à courir, mais n'attendit pas pendant longtemps : une dizaine de secondes à peine. L'Être revint, se plaça beaucoup plus près de Robi, probablement en signe d'amitié.

— Ils sont en effet immobilisés, siffla-t-il. J'aurais d'ailleurs dû le prévoir.

— Pourquoi ?

— Les créatures puantes de la vallée noire ont creusé un fossé profond à l'entrée de leur vallée, précisément afin d'arrêter ce que tu nommes des bulles. Les parois en sont verticales. Comme les bulles se déplacent sur un « coussin d'air », lorsqu'elles sont au-dessus du fossé, la poussée n'est plus suffisante pour les maintenir et elles descendent au fond. Là, les créatures de la vallée noire peuvent facilement s'en emparer.

Incrédule, Robi s'exclama :

— S'ils ont fait cela..., s'ils ont creusé ces pièges pour les bulles, c'est donc qu'ils sont en guerre contre les humains de la cité-dôme ?

— Je ne sais exactement, répondit l'Être. Il advenait autrefois qu'une bulle de la cité s'engage dans la vallée noire... Là, nous ne pouvions la suivre. Elle en ressortait quelque temps après, et nous pouvions remarquer qu'elle emportait un ou deux prisonniers réduits à l'immobilité par des liens...

— Je comprends, murmura Robi.

Pour quelle raison les habitants de la cité-dôme venaient-ils kidnapper leurs frères de la vallée noire ? Sans doute ne s'agissait-il que d'initiatives privées, d'humains désireux de se procurer des esclaves...,

ou des femmes..., à bon compte. Cela compliquait la situation, car on allait accueillir plutôt fraîchement Karel et Helge dans la vallée.

— Pourtant, cette bulle n'est pas tombée au fond, objecta-t-il.

— Non, fit l'Être. Elle est suspendue au-dessus du fossé, l'avant et l'arrière reposant sur le terrain ferme. Mais les créatures puantes..., pardon !... tes amis ne peuvent en sortir, car la porte s'ouvre juste au-dessus de la fosse.

Il ajouta avec humilité :

— Je n'ai pas osé m'en approcher beaucoup... Nous sommes paralysés par une peur instinctive dès que nous nous sommes à proximité d'un lieu que n'éclairent pas les soleils.

Bizarre. Pourquoi la bulle d'Helge était-elle restée suspendue alors que les autres tombaient au fond du fossé ?

Robi reprit sa course. Il était encore à deux cents mètres de la bulle quand l'Être murmura avec honte :

— Pardonne-moi... Je ne puis aller plus loin. Vois-tu l'entrée de la vallée ? Ces ténèbres m'épouvantent... Au-delà de la bulle s'ouvrirait en effet une profonde vallée fermée des deux côtés par des parois presque à pic. On eût dit que Durandal avait fendu la montagne. Mais parler de « ténèbres » était exagéré. C'était la pénombre, voilà tout. Il semblait même qu'il y fût plus clair que dans la cité-dôme.

Robi continua à s'approcher de la bulle. Lorsqu'il fut au bord du fossé, profond d'une dizaine de mètres, il se mit à rire. Il comprenait pourquoi l'engin n'était pas descendu au fond de la fosse. Helge, sentant que le sol se dérobaît sous lui, avait tendu les pinces articulées dont l'appareil était muni. C'étaient les pinces qui, posées sur les bords de la fosse, le maintenaient.

CHAPITRE VIII

Robi mit les mains en porte-voix.

— Ohé, Helge ! cria-t-il. Ouvre la porte, qu'on s'entende !

Au travers des parois transparentes de la bulle, il vit qu'Helge secouait farouchement la tête.

— Vous n'avez rien à craindre désormais des Êtres, reprit-il. En outre, tu peux le remarquer, ils n'osent s'approcher de la vallée noire. Ouvre donc ! Il faut aviser à vous tirer de là.

Helge ne bougea pas. Mais Karel se tournait vers la porte placée de son côté. Son compagnon gesticula, essaya de paralyser ses mouvements. Il y eut une lutte très brève et, tout à coup, la porte s'ouvrit.

— Eh bien ! fit Robi à voix normale... Comme je vous l'avais dit, aucun Être ne vous menace. Bravo, Helge, pour avoir pensé à manœuvrer les pinces.

— Simple réflexe, fit Helge, maussade. Et ça ne nous sert pas à grand-chose. Impossible de sortir d'ici.

— Y a-t-il une corde dans la bulle ?

— Sans doute, dans le coffre arrière. Mais même si nous descendons au fond de ce fossé, nous ne pourrions en remonter !

— Il n'est pas question de ça, dit Robi souriant. Lancez-moi la corde, voilà tout. Mais d'abord, attendez. Mieux vaut que je passe de l'autre côté...

Avec une inimaginable agilité, il sautait sur le toit de la bulle et, de là, sur la terre ferme, à l'entrée de la vallée noire.

— Maintenant, la corde.

— J'aimerais savoir ce que tu vas faire, grogna Helge, bourru.

— Tu le verras.

Karel avait ouvert un coffre, au fond de la bulle, et fouillait parmi divers objets.

— Tu ne disposes d'aucun point d'attache, reprit Helge défiant. Et d'ailleurs, si nous infligeons trop de secousses à la bulle, elle risque de tomber au fond.

— Envoie la corde !

— Pas avant de savoir ce que tu...

Helge jura, furieux. Profitant de son inattention, Karel venait de lancer un rouleau de corde en direction de Robi. Celui-ci se pencha, commença à dérouler la corde.

— Maintenant, reprit-il, remets le moteur en marche, rentre les pinces articulées, et laisse l'engin descendre au fond du fossé.

— Tu es fou !

— Si tu préfères rester là pendant une semaine, dit Robi impatienté,

libre à toi. Mais pense un peu à Karel. Ne comprends-tu pas que je vais dérouler la corde jusqu'au fond, et vous hisser tous deux jusqu'à moi ?

— Je te répète que tu n'as aucun point d'appui !

— Inutile, répondit Robi avec orgueil. Je suis capable de vous sortir de là tous les deux avec un seul bras s'il le faut. Allons, descendez...

Dompté, Helge mit en marche les moteurs à pleine puissance, rentra les pinces. La bulle tomba brusquement mais, à mi-hauteur, le coussin d'air joua son rôle d'amortisseur et elle se posa doucement au fond du fossé.

— Attachez-vous sous les aisselles, Karel et toi, dit Robi.

En quelques instants, il les tira de leur fâcheuse situation. Tous trois regardèrent alors la bulle abandonnée au fond du fossé, et Helge fit avec hargne :

— Du beau travail ! Nous voilà privés de cet engin qui pouvait nous rendre de grands services !

— Tu l'auras, ton engin, Helge, affirma Robi, souriant. Ce fossé est un piège tendu par les gens de la vallée noire, et ce n'est certainement pas la première bulle qu'ils y prennent. Ils savent comment l'en sortir. Si d'ailleurs ils ne le font pas, je te promets, moi, de le faire.

Helge sursautait.

— Toi ? Mais le poids de l'appareil...

— N'as-tu pas vu comment je renversais les bulles ? fit Robi sans cesser de rire.

Il devinait la fureur d'Helge, réduit à l'état de petit garçon sans force devant celle qu'il prétendait aimer.

— Ma parole, gronda Helge... Tu te prends pour un demi-dieu !

— Hé, hé ! répondit Robi. L'idée ne l'en avait pas encore effleuré, mais après les paroles d'Helge il y pensait tout à coup. Sur la planète dont il était originaire, de très vieilles légendes relataient les exploits de « demi-dieux » doués de qualités physiques surhumaines. Tout à coup, il se demandait si certains de ces demi-dieux n'étaient pas des robots comme lui... Et pourquoi pas lui ? La singulière faculté qu'il possédait de voyager, non seulement dans l'espace mais dans le temps, faisait que, à son prochain saut dans l'inconnu, il pouvait fort bien se retrouver dans le lointain passé de quelque planète ! Et y jouer le rôle d'un demi-dieu de légende... Quoi d'impossible ? L'être herculéen qui avait étouffé un lion, tué une hydre, pris vivant un sanglier, atteint à la course une biche, dompté un taureau (*nda : Hercule, bien entendu*). C'était lui, Robi-robot !

Brusquement, il s'éveilla de son rêve. Chose extraordinaire, il venait de revivre ces exploits alors qu'il ne les avait pas encore accomplis ! Mais désormais, il savait que, au cours de son existence pratiquement sans fin, cela serait ainsi, il ignorait sur quelle planète. Parce que le temps n'est qu'illusion (le quotient de l'espace par la vitesse, la

meilleure preuve en est que pour un être rigoureusement immobile, intérieurement aussi bien qu'extérieurement, le temps n'existe pas).

D'ailleurs, peut-être, dans quelques milliers d'années, quand la légende aurait suffisamment déformé la vérité, les descendants d'Helge et de Karel se montreraient-ils le fossé dans lequel était tombé la bulle, pour affirmer que, certain jour, un demi-dieu (ou un dieu entier, pourquoi pas ?) était descendu là afin de sauver Adam et Ève.

Il fallait peu de chose à Robi pour attiser sa gaieté, aussi se reprit-il à rire en pensant qu'il ferait figure de divinité. Lui, une machine !...

— Ne ris pas ainsi ! gronda Helge. Ou tu es stupide, ou tu es inconscient.

— Non, répondit Robi. Je m'amuse. Voyons, que crains-tu ?

Helge tendait le bras, montrant l'Être immobile à quelques centaines de mètres :

— Lui, d'abord ! S'il s'approche...

— Il ne s'approchera pas. Il y a eu..., heu !... un malentendu. Désormais les Êtres ne seront plus un danger pour les humains, et vous pouvez abandonner vos bulles. N'est-ce pas déjà un résultat appréciable ?

— C'est merveilleux, souffla Karel.

— Oui, murmura Helge... Si c'est vrai.

Robi allait répliquer vertement (parce qu'il avait des réactions humaines, l'attitude d'Helge l'irritait depuis le départ de la cité-dôme), mais il n'en eut pas le temps.

Une voix au timbre de bronze, magnifique mais menaçante, disait derrière eux :

— Ainsi donc, voleurs de femmes, vous avez osé revenir ! Si vous avez des armes, pas un geste vers elles. Et laissez-vous capturer sans résistance, je vous le conseille. Nous n'hésiterons pas à tirer s'il le faut.

Robi, lentement, se retourna.

— Ne bougez pas, dit-il à Helge et à Karel.

A l'entrée de la vallée noire, à vingt pas d'eux à peine, trois humains étaient debout, arc à la main, flèche braquée droit sur eux. Le sourire de Robi se figea. Certes, il ne redoutait rien pour lui-même... Mais Helge, et surtout Karel, n'étaient pas invulnérables. Or, les flèches provoquent des blessures beaucoup plus dangereuses que les balles car, d'après ce qu'il avait pu en juger depuis son arrivée sur la planète, la science médicale devait en être revenue à ses premiers balbutiements.

— Doucement, fit Robi. Nous n'avons aucune arme.

— Vous prétendez toujours cela, voleurs de femmes ? gronda l'autre, farouche.

Robi eut alors une inspiration qui, probablement, sauva Helge et Karel. S'approchant de cette dernière, il la décoiffa, orienta son visage

vers les rayons obliques du soleil jaune.

— Regardez ! Si nous étions des voleurs de femmes, en aurions-nous emmené une avec nous, et surtout belle comme celle-ci ?

Il y eut un silence. Puis, tout à coup, le porte – parole de la vallée noire, avec sa voix de bronze :

— Cette femme est en effet très belle. Mais cela ne prouve rien.

— Comment cela ?

— Vous nous avez tendu tant de pièges, vous de la cité-dôme ! Qui prouve que vous ne l'avez pas emmenée pour nous donner confiance ?

Robi hésita un peu puis se remit à rire.

— Voyons, ami, quel est ton nom ?

— Mauri.

— Eh bien, Mauri, as-tu assisté à ce qui vient de se passer ? La bulle bloquée en haut de votre fossé, mon intervention...

— Certes, nous avons vu tout cela. Nous surveillons l'entrée de la vallée.

— Dans ce cas, vous avez certainement remarqué que, après que la bulle a été prise au piège, j'ai hissé ses deux occupants non pas du côté d'où nous venions, mais bien du côté de la vallée noire ? Si nous avions de mauvaises intentions, aurais-je agi ainsi ?

Il y eut un silence. L'autre pesait l'argument. Il dit enfin, toujours soupçonneux :

— Vous ne pouviez plus revenir en arrière.

— Ah bah ? Pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a là-bas un Etre-lumière. Il n'ose s'approcher de notre vallée, mais si vous revenez vers lui, vous êtes perdus. Vous avez préféré nous jeter de la poudre aux yeux.

Ce n'était pas mal raisonné, et Robi se demandait comment convaincre Mauri quand celui-ci hurla :

— L'Être s'approche ! Vous deux, reculez !

Il s'adressait à ses compagnons qui, sans qu'il eut besoin de répéter, allèrent se dissimuler dans la pénombre, une cinquantaine de pas plus loin.

— Et toi, fit Robi intrigué, tu ne recules pas ?

— Je suis Mauri, répondit l'autre avec fierté, le responsable de cette entrée de la vallée.

Robi nota mentalement qu'il y avait donc une ou plusieurs autres issues. C'était bon à savoir.

L'Être n'était plus qu'à une vingtaine de mètres du fossé. Là, il s'immobilisa et interpella Robi :

— Ces créatures puantes te menacent, ami... Veux-tu que j'intervienne ?

— Je croyais que tu n'osais pas t'approcher de la vallée noire ? répondit Robi.

L'Être hésitait quand il répliqua :

— Je... Eh bien ! c'est-à-dire que... Je suis obligé de vaincre ma répugnance instinctive mais s'il le faut, je pourrai avancer jusqu'à toi.

— Inutile, ami. Si je le voulais, je me débarrasserais facilement de ces trois humains.

— Malgré leurs armes ?

Robi se reprit à rire :

— Tu veux parler de leurs arcs et de leurs flèches ? Est-ce que ces armes ont de l'effet sur toi ?

— Non, bien entendu.

— Sur moi, pas davantage, affirma Robi.

Il se dit tout à coup qu'il avait là un excellent moyen d'accroître encore l'estime que lui vouait l'Être, et, sourire aux lèvres, il se tourna vers Mauri :

— Tire sur moi, fit-il. Je te le demande.

Il répéta avec impatience :

— Tire sur moi ! Je veux te prouver que tes flèches ne sauraient m'atteindre.

Helge dit très vite :

— Ne jouez pas avec le feu ! Vous ne seriez pas le premier que leurs flèches auraient abattu.

Mais Karel fit tranquillement :

— Souviens-toi des balles de pistolet, Helge.

En effet, dans la carrière, les balles avaient ricoché sur Robi. Helge secoua la tête et ne répondit rien.

— Allons, répéta Robi... Tire, te dis-je !

Mauri, farouche, avait glissé son arc sur son épaule.

— Je ne tire jamais sur un ennemi sans armes, fit-il. A plus fortes raisons quand je ne suis pas sûr que ce soit un ennemi. Tu as réussi à glisser le doute dans mon esprit.

Ce n'était pas l'avis de ses deux compagnons qui, renonçant à l'abri des rochers, surgirent et crièrent avec fureur :

Il a parlé à l'Être !... Tu l'as entendu comme nous, Mauri !... Il parle le langage des Êtres, et donc il est une de leurs créatures. Le laisser pénétrer dans la vallée serait plus qu'une imprudence : un crime.

— Tiens, dit Robi... Puisque Mauri ne veut pas tirer, faites-le. J'attends vos flèches.

Mauri ouvrit la bouche, hésita, mais se tut. Les autres l'avaient dit, il y avait quelque apparence que le nouveau venu, qui les défiait, fut un allié des Êtres. Sourcils froncés, il regarda sans intervenir, les deux autres qui bandaient leur arc...

Les deux flèches sifflèrent, frappèrent Robi au niveau du cœur..., et se brisèrent. Robi éclata de rire. Il avait croisé les bras.

— Vous êtes des gamins, affirma-t-il. Oui, j'ai parlé à l'Être. Et je puis

vous dire que cette tuerie qui dure depuis des siècles sur votre planète provient d'un malentendu. Désormais, les Êtres ne vous attaqueront plus, parce que je leur ai expliqué que vous êtes des créatures pensantes. Vous pourrez quitter cette vallée, repeupler votre planète... Il parla rapidement à l'Être, qui répondit quelques mots.

— Cela m'a tout l'air d'un piège, dit Mauri lentement.

— Tu ne crois pas à ce que je viens de dire, n'est-ce pas ?

— J'y croirai si tu me fournis une preuve.

De nouveau, Robi interrogea l'Être qui répondit brièvement.

— Eh bien ! déclara alors Robi, c'est facile. Peux-tu franchir ce fossé ?

— Oui. Nous avons là-bas une très longue échelle prévue dans ce but.

— Franchis-le et approche-toi de l'Être. Il te laissera en paix. Quelle meilleure preuve pourrais-je te fournir ?

Mauri se mit à rire :

— Le piège est grossier, fit-il. Je refuse.

— Je m'en doutais. Alors, va vers mes compagnons. Assure-toi de ce qu'ils sont humains. Va ! Que risques-tu ?

Lentement, Mauri s'approcha d'Helge, lui palpa les mains, le visage. Puis il alla vers Karel, recommença. Mais cette fois, il avait murmuré d'une voix troublée :

— Pardonne-moi, femme...

Il se tourna vers Robi :

— Ils sont humains, je n'en ai pas le moindre doute.

Robi réprima un rire, car il se disait que, si Mauri avait procédé sur lui-même une telle vérification, il en eût conclu que Robi était humain..., ce qui était faux. Puis il pensa au « pardonne-moi, femme... » et se dit que, pour convaincre l'homme de la vallée, il devait réaliser l'expérience avec Karel.

— Viens, Karel, demanda-t-il.

Elle commençait à aller vers lui, mais Helge la retint et gronda :

— Que vas-tu faire ?

— Eh bien, mais..., m'approcher de l'Être en compagnie de Karel. Il vient de me donner l'assurance que, puisqu'il ne tient pas à nous faire du mal, nous pouvons non seulement nous tenir à proximité, mais encore le toucher sans aucun dommage.

— Quelle folie ! cria Helge. Il avait attiré Karel contre lui, la serrait dans ses bras, farouche.

— Je ne permettrai jamais cela !

— Et moi pas davantage, fit Mauri de sa voix aux résonances d'airain.

Il ajouta avec une pointe de raillerie :

— Que n'essaies-tu avec l'homme plutôt qu'avec la femme ? Je serais tout aussi bien convaincu.

— Et quand je serai pétrifié par l'Être, cria Helge furieux, tu garderas la femme ! Jamais !

Le reproche parut toucher au cœur Mauri qui cessa de railler et répondit avec dignité :

— Ce n'était qu'une plaisanterie. Je m'oppose absolument à un tel suicide. D'ailleurs, votre compagnon n'aura jamais l'échelle nécessaire pour franchir le fossé.

— Tu me rends la tâche bien difficile, murmura Robi.

L'air accablé, il alla vers Helge et Karel, qui dénouaient leur étreinte. Brusquement, il happa Helge, le glissa sous son bras gauche. Son prisonnier gesticulait et le frappait avec violence, mais Robi ne prenait même pas garde aux plus violents coups de poing.

Mauri ne bronchait pas.

— Tu n'auras pas l'échelle, dit-il simplement. Et aucun humain n'a jamais pu sauter notre faussé de protection.

Robi éclata de rire, prit quelques pas d'élan, s'élança et, sans lâcher Helge qui, probablement épouvanté, avait cessé de se débattre, parut s'envoler. On eut l'impression qu'il flottait en l'air pendant une fraction de seconde, jambes en ciseaux. Puis il se reçut sur les deux pieds sans rouler à terre, se retourna, salua du bras droit Mauri stupéfait, et marcha vers l'Être.

Il n'en était qu'à dix pas lorsque celui-ci lui demanda à voix basse :

— Devrais-je rester longtemps près de cette créature puante ?

— Quelques secondes à peine, répondit Robi. Après quoi, tu pourras t'éloigner et revenir demain matin, au lever du soleil jaune.

Il y avait du soulagement dans la voix de l'Être quand il affirma :

— C'est bien. Je pourrai supporter l'odeur infecte pendant quelques secondes... Mais c'est bien parce que tu es mon ami !

... « Et plus probablement parce que je vais réparer votre astronef », pensa Robi. Il se trompait d'ailleurs, et devait en avoir la preuve par la suite.

Robi tint Helge debout et le poussa devant lui. Le jeune homme n'essayait pas d'échapper à l'étreinte de la main du robot. Il avait renoncé à toute lutte. Il allait à la mort avec une résignation que Robi eût admiré si..., si Helge n'avait tremblé des pieds à la tête.

Ils furent à deux pas, un pas...

— Aucun danger, n'est-ce pas ? demanda Robi.

— Aucun, fit l'Être. La moindre parcelle d'énergie est rigoureusement neutralisée, et comme vous n'êtes que matière, vous pouvez même vous amuser à passer au travers de mon corps.

C'est ce que fit Robi ! Jetant un regard par dessus son épaule, il avait vu que les trois hommes de la vallée noire s'étaient groupés, et que Karel s'était approchée d'eux. Elle se tenait, remarqua-t-il, près de Mauri... Très près. Ils ne bougeaient pas, et Robi avait l'impression qu'ils retenaient leur respiration, dans l'attente de la catastrophe.

— Allons, Helge, fit-il très fort... Ce que tu as devant toi n'est qu'une

colonne lumineuse qui ne peut te faire aucun mal dès l'instant où elle a décidé de ne pas t'en faire. Avance, et passe au travers.

C'était trop pour le jeune Helge, qui se mit à hurler et tenta de s'arracher aux doigts de Robi. Sans succès, bien entendu.

Mais Robi s'impatiait. Il souleva son prisonnier, avança..., et ils passèrent tous deux dans l'Être. Karel lui affirma par la suite que, pendant qu'ils traversaient la colonne lumineuse, on voyait encore celle-ci au milieu de leur propre corps !

— Eh bien ! Helge ? Comment te sens-tu ?

Helge soupira, stupéfait d'être encore vivant.

— On recommence, décida Robi.

Ils passèrent de nouveau, sans dommage. Helge, c'était une justice à lui rendre, avait recouvré tout son sang-froid. Il dit entre ses dents :

— Je ne te pardonnerai jamais de m'avoir ainsi ridiculisé... Devant Karel..., et devant ceux de la vallée noire !

— Erreur, rétorqua Robi. Désormais, tu seras pour eux un héros : le premier homme à avoir affronté un Être sans périr.

Une lueur d'intérêt s'alluma dans les yeux du jeune homme. Mais l'Être demandait doucement :

— Est-ce fini, ami ? La sensation que j'éprouve est atroce.

— C'est fini. Merci, ami. N'oublie pas : demain, au lever du soleil jaune, ici même.

— Oh ! je n'oublierai pas ! A demain...

L'Être disparut brusquement. Robi revint vers le fossé. Cette fois, il avait lâché Helge qui marchait à son côté, visage de bois. Au sommet du fossé, Robi se tourna vers lui :

— Tu ne sauteras assurément pas seul... Il y a bien dix mètres. Laisse-moi te porter de nouveau.

Helge, farouche, secoua la tête.

— Non ! Mauri et les siens n'ont qu'à apporter l'échelle et...

Il gronda de fureur. Robi l'avait pris de nouveau sous le bras et, sans plus se soucier de lui que d'un insecte, sautait afin de retrouver les autres.

Près de Mauri, il lâcha de nouveau Helge et damera :

— Êtes-vous convaincus ?

— Il y a certainement quelque chose, admit l'homme de la vallée. Mais est-ce bénéfique pour nous, voilà ce que je ne peux définir seul. Vous allez nous suivre, nous rassemblerons le Conseil.

Il tourna le dos, se mit en marche vers la vallée. Karel le suivait, puis Robi et Helge.

— N'oublie pas, murmura de nouveau ce dernier. Je ne te le pardonnerai jamais.

Robi ne répondit rien. Il n'avait rien à craindre d'Helge..., du moins le supposait-il !...

CHAPITRE IX

Les habitants de la vallée noire étaient peu nombreux : une centaine. Peut-être parce que la clarté du soleil jaune n'y pénétrait jamais, la natalité était extrêmement faible. Rares étaient les couples ayant donné le jour à deux enfants. Plus de la moitié n'en avaient aucun. D'autre part, la nourriture insuffisante (les rares animaux qui la peuplaient à l'origine avaient été exterminés dès les débuts, et l'on rationnait avec sévérité les quelques légumes et racines potagères qui consentaient à végéter, étiolés, sur le pourtour de la vallée) expliquait un taux de mortalité très élevé chez les enfants. Du reste, aucun soin n'était possible puisque tout manquait et tout malade en était réduit à se guérir lui-même..., si sa constitution était suffisamment robuste.

Le Conseil, que l'on réunissait tous les cinq jours afin de distribuer la nourriture ou de parer aux situations inquiétantes (certains mois, une épidémie d'on ne savait quelle maladie avait décimé la population féminine, et l'on n'en était venu à bout qu'en abandonnant les cadavres à la lumière intense du soleil jaune, hors de la vallée), le Conseil comprenait dix membres : six hommes, quatre femmes. Il siégeait dans une grotte, en l'absence de tout luminaire. Depuis des générations, les yeux des réfugiés s'étaient si bien accoutumés à la pénombre que cela ne les gênait pas. Par contre, Helge et Karel discernaient à peine la silhouette de leurs juges, et Robi lui-même, regrettant plus que jamais de ne pas être nyctalope, avait eu toutes les peines du monde à reconnaître Mauri avant que ce dernier ne parlât.

Le Conseil, assis derrière une table de pierre, enregistra en silence le récit que fit Mauri. Robi n'écoutait pas. Dès les premiers mots, il avait compris que le chef-surveillant de l'entrée de la vallée était incapable de mentir. Il racontait ce qu'il avait vu, voilà tout. Robi, lui, pensait aussi à ce qu'il avait vu dans la vallée, pendant qu'on alertait les membres du Conseil. Ces gens-là vivaient comme des primitifs. Ils logeaient dans des grottes, cultivaient quelques champs peu fertiles et ne possédaient pour armes que leurs arcs et des couteaux de fer qui ne taillaient pas et ne piquaient guère. Ils avaient perdu jusqu'aux secrets de la fabrication de l'acier. Pourtant, dans leur isolement, il leur était resté quelque chose de leur ancêtres : ils savaient raisonner beaucoup mieux que ne l'eussent fait de véritables primitifs et ils avaient conscience de leur déclin.

Mauri se tut. L'un des membres du Conseil demanda aux accusés :

— Niez-vous que vous êtes venus pour enlever des femmes ?

— Formellement, fit Helge. La meilleure preuve, c'est qu'il y a une femme parmi nous.

— Pourquoi donc cette expédition ?

— Parce que, répondit Helge avec un toupet qui laissa Robi sans voix, *je savais* que les Êtres avaient enfin compris la vérité, à savoir que nous sommes des créatures pensantes et non des insectes. Je venais vous crier : « Nous n'avons plus rien à craindre d'eux !... Vous pouvez abandonner vos refuges de la vallée, vous établir au grand soleil, ils vous laisseront en paix. » J'en ai fourni la preuve en passant sans dommage au travers de la colonne lumineuse d'un Être, moi, humain ! Je suis le premier homme à avoir obtenu la neutralité des Êtres. Mon nom est Helge, et, si vous le désirez, je vous guiderai sur les chemins de la prospérité.

Mauri intervint et sa voix résonnait dans la caverne avec des sonorités de gong que l'on frappe.

— Un instant ! Ce n'est pas l'expression de la vérité. Celui qui communique avec les Êtres, celui qui a obtenu leur neutralité, ce n'est pas toi, c'est lui.

Il désignait Robi. Helge eut un rire assuré :

— Ce n'est pas un humain, affirma-t-il. C'est une machine. Et à coup sûr, une machine extra humaine. D'où vient-elle, je l'ignore. Elle a surgi soudain dans notre cité-dôme et s'est opposée au Grand-Thorem armé de son tordeur. Vous souvenez-vous de ce qu'est un tordeur ?

Des murmures coururent parmi les membres du Conseil, et l'un de ceux-ci déclara :

— Mon père en possédait un... Malheureusement, il ne fonctionnait plus. Il m'a conté les effets que produisaient cet engin.

— Eh bien ! cette machine a affronté le tordeur sans en ressentir les effets. Mieux : elle arraché le tordeur des mains du Grand-Thorem et l'a braqué sur lui. Nous avons vu notre chef se rouler à terre en hurlant, alors qu'elle, la machine, riait aux éclats. Il faut que...

— Helge, fit Robi tranquillement, je déteste que tu dises « elle » en parlant de moi. C'est désagréable.

— Tu es une machine ! cria le jeune homme avec colère. Mauri a vu les flèches se briser sur toi... Mauri a vu que tu sautais leur fossé sans me lâcher !

— Je te portais sous le bras, comme un petit garçon, dit Robi avec amusement. On aurait dit que j'allais te donner la fessée.

Karel eut un léger sourire. Malheureusement pour elle, Helge la regardait, et nota le fait.

— Elle aussi ! gronda-t-il... Elle, ma compagne, pour laquelle j'ai tout sacrifié en fuyant la cité-dôme ! Voilà qu'elle m'abandonne pour se ranger aux côtés d'une machine !

— Sans Robi, répliqua tranquillement Karel, nous ne serions pas arrivés jusqu'ici.

— Il n'en demeure pas moins, insista Helge, que j'ai tout abandonné pour toi. Est-ce vrai ?

— Oui, reconnu Karel. C'est vrai.

L'insistance d'Helge avait paru étrange à Robi, qui en comprit tout à coup la raison. Car l'un des Dix disait d'une voix chevrotante :

— Tout sacrifier à celle que l'on aime, c'est l'un des principes qui nous régissent, et nous t'en félicitons, Helge. Tu es courageux puisque tu as affronté l'Être, tu as le cœur noble puisque tu as tout sacrifié au salut de ta compagne.

Il semblait qu'Helge fût beaucoup mieux documenté qu'il ne l'avait laissé deviner sur les mœurs de la vallée noire. Robi s'apprêtait à intervenir, mais le Conseil ne lui en laissa pas le temps.

— Est-il vrai que tu n'es qu'une machine ? demanda quelqu'un.

— Oui, fit Robi.

— Qui t'a construit, et où ? Sont-ce les Êtres-lumière ?

— Ils en seraient parfaitement incapables : ils ne peuvent saisir nul objet matériel. J'ai été conçu sur une autre planète, nommée Mater, par un grand savant du nom d'Allan (Même collection : *Planète maudite.*). Je suis la réplique exacte d'un humain..., avec quelques perfectionnements.

Il y eut un silence qu'il sentit hostile. Puis :

— Tu te prétends supérieur aux humains ?

— Sur certains points, oui. Sur d'autres non. Par exemple, ma force physique est considérable, et j'ai trois cerveaux, mais je ne puis créer la vie.

Nouveau silence. Puis quelqu'un :

— C'est fou ! Impensable !

Une autre voix ajouta :

— Monstrueux !

— Oui, renchérit une femme. Si c'est vrai, tu es un monstre.

Robi fit la grimace.

— Ce n'est pas très gentil. Un monstre, d'après ce que je sais, est mal conformé physiquement ou mentalement. Or, vous pouvez vous en assurer, je suis parfaitement normal.

— Tu prétends posséder trois cerveaux !

— Et alors ? dit Robi. L'auriez-vous remarqué d'après mon apparence ou mon comportement ? Non, n'est-ce pas ? J'ai également une autre particularité : pas un atome de matière vivante n'entre dans ma constitution. Si vous allumiez un grand feu, je pourrais sans dommage m'y étendre et y rester pendant une heure. Vos flèches se brisent sur moi. Je saute dix fois plus loin que vous. Je n'en conçois aucun orgueil, mais c'est ainsi. Et je vous dis : tel que je suis, je puis vous être très utile. Vous êtes décidés, je l'ai lu dans vos esprits pendant que vous parliez, à offrir l'hospitalité à mes deux compagnons. Pourquoi ne m'accepteriez-vous pas ?

— Parce que, en plus, tu lis dans les esprits ? s'exclama une des

femmes du Conseil.

— Seulement quand vous parlez à voix haute.

Il regretta aussitôt ces paroles, car les Dix se mirent aussitôt à chuchoter avec animation. Il comprit que l'on statuait sur son sort, mais ne put rien deviner.

— Puis-je dire quelques mots, intervint Mauri.

Et, sur la réponse affirmative du Conseil, il dit très vite :

— Machine ou non, j'ai vu Robi à l'œuvre. Il peut nous être d'une extraordinaire utilité. Et son comportement est parfaitement humain.

Il allait ajouter autre chose, mais le chef du Conseil lui coupa la parole :

— Nous étudierons cela demain, mon cher Mauri. Nous l'examinerons soigneusement et nous prendrons une décision. Pour l'instant, il ne nous paraît pas bon qu'une machine telle que lui loge chez des humains. Il passera donc la nuit dans la grotte aux machines, puisqu'il prétend en être une.

Et, à Robi :

— Feras-tu des difficultés pour obéir ?

— Aucune, dit Robi en riant. Les machines et moi, on est copains. De toute façon, je ne dors jamais.

Il nota un frisson qui parcourait le Conseil. Avec incrédulité, quelqu'un demanda :

— Veux-tu dire que tu ne prends jamais de repos ?

— C'est cela, fit Robi gentiment. Pourquoi me reposer puisque j'ignore la fatigue ?

— C'est monstrueux, murmura une femme. Robi haussa les épaules et, sans répondre, suivit Mauri hors de la grotte.

CHAPITRE X

Au moment d'entrer dans la grotte aux machines, Robi eut une hésitation. Il pensait au rendez-vous qu'il avait fixé à l'Être, « au lever du soleil jaune ». Comment s'y trouver si on l'enfermait ? D'un simple regard, il avait jugé la porte de la grotte. D'une incroyable épaisseur, faite d'énormes planches maintenues par d'indestructibles traverses, il ne pourrait en venir à bout à coups d'épaupe.

— Mauri... Vers quelle heure me libérera-t-on ?

— Au lever du soleil jaune. C'est le moment où tout le monde se met au travail.

— Je croyais pourtant qu'il n'éclaire jamais la vallée noire ?

— En effet. Mais sa réverbération sur les parois suffit pour nous tirer de la nuit. Comme tu le constates, le soleil gris ne parvient pas à percer les ténèbres.

Robi réfléchissait, très vite. Puisqu'on le libérerait au moment où l'Être se présenterait à l'entrée de la vallée, il n'aurait que quelques minutes de retard au rendez-vous. L'Être attendrait certainement un peu. « Et si l'on tente de me retenir, pensa-t-il, je m'enfuirai sans peine. Avec leurs arcs, leurs flèches et leurs couteaux, ils ne peuvent rien contre moi. »

— Bien, dit-il. J'ai ta parole que cette porte sera ouverte dès le lever du soleil jaune ?

— Tu l'as, répondit la voix de bronze. Et je n'y ai jamais manqué.

Robi passa sans ajouter un mot. Derrière lui, la porte se referma. Il entendit cliqueter des chaînes, des cadenas... Il fit la moue. Déjà, son troisième cerveau lançait un appel d'alarme : « Tu n'aurais pas dû ! Tu n'aurais pas dû !... » Évidemment, il venait de commettre une sottise. C'était un des points qui différenciait Robi des robots ordinaires. Il ne se trompait jamais (quand il était en possession des éléments suffisants) pour découvrir la véritable solution à un problème, mais rien ne prouvait qu'il suivît les directives élaborées par le cerveau troisième, parce que les deux autres cerveaux avaient des réactions purement humaines. Son créateur l'avait voulu ainsi. Un humain ne réagit pas toujours comme la logique lui ordonnerait de le faire. Robi était plus humain qu'un humain.

« Tu n'aurais pas dû te laisser enfermer ! Rien ne prouve qu'ils ouvriront cette porte... »

Certes ! Mais il disposait de toute la nuit pour se tirer d'affaire. Cependant, le cerveau trois lançait un nouveau cri d'alarme : « Quelle est la durée de la nuit sur cette planète ? Tu l'ignores. Tu ne l'as même pas demandé... Suppose qu'elle soit très brève, que... »

Non. Cerveau troisième s'interrompait de lui-même et rectifiait :

« Erreur. Mes circuits me dictent une information relativement précise. La durée du jour étant approximativement celle de la nuit puisque, d'après la position des soleils, nous sommes à peu près sur l'équateur de la planète, la nuit sera longue..., parce que le jour a été long. Il avait déjà commencé quand tu t'es réintégré dans la cité-dôme, et voilà des heures et des heures qui ont passé. Tu disposes donc d'un temps aussi long. »

Tout en écoutant son cerveau, Robi se mettait en marche dans la nuit, à tâtons, bras en avant. Presque tout de suite, il buta contre un appareil volumineux, qu'il palpa du bout des doigts et dans lequel il reconnut une « bulle ». Était-ce l'engin rapide dont on lui avait parlé ? Dans l'affirmative, cet appareil lui serait très utile pour joindre l'astronef en panne. Malheureusement, il n'avait aucune certitude et, plus que jamais, il regrettait qu'Allan, son créateur, ne lui eût pas permis de voir dans l'obscurité. Pour Allan, c'eût été facile..., mais il s'était obstiné à donner naissance à un robot humain.

« Fais de la lumière ! ordonnait le troisième cerveau. Qu'attends-tu ? » Le cerveau deuxième répondit aussitôt : « Facile à dire ! Mais avec quoi ? » Et le cerveau premier décréta : « Peut-être y a-t-il ce qu'il faut, briquet ou allumettes, dans cette bulle ou dans une autre. Les humains ont la manie de placer leurs allume-feu dans une petite case du tableau de bord. Regardes-y... »

Robi chercha. Dans cette bulle, rien. Mais, à tâtons toujours, il en trouva une autre et, là, un briquet. * + Enoraie, muni d'une longue mèche d'étope ou d'amadou... Était-il en état de fonctionner ? L'étincelle jaillit à la première tentative, mais il ne put rien voir à la clarté leucémique du point rougeoyant qui s'était allumé sur la mèche. Il ramassa à terre une poignée de débris – probablement des feuilles sèches – et, avec le plus grand soin, il en alluma une poignée en soufflant sur la mèche incandescente. A coups de pied, il dut balayer le tapis de feuilles qui jonchaient la grotte afin que tout ne flambât pas. Nul n'avait pensé à ce danger. Il n'était qu'une machine, et on n'a jamais vu une machine allumer du feu avec un briquet.

En quelques secondes, il eut repéré un étrange appareil, semblable à une gigantesque araignée, destiné peut-être à ratisser les champs. L'engin était construit en bois résineux. Il le démantela, fabriqua plusieurs torches, alluma l'une d'elles.

Dès lors, il put explorer sa prison. Deux choses le frappèrent aussitôt : l'incroyable entassement de machines, et les dimensions de la caverne. Fort probablement, les survivants des humains avaient choisi cette vallée non seulement parce que la clarté du soleil jaune n'y pénétrait jamais, mais encore parce que la montagne était truffée de grottes et de souterrains naturels. L'anxiété de Robi se dissipa. Dans de telles conditions, il serait étrange qu'il ne découvrit pas quelque issue par

laquelle il pourrait se faufiler.

Les machines... Il y en avait des centaines ! Une poussière fine les couvrait, preuve de ce qu'elles étaient au repos depuis des années. Il passait près d'elles avec curiosité. Beaucoup de bulles. On les avait abandonnées. Les humains de la vallée noire vivaient en vase clos. Depuis très, très longtemps, ils n'avaient pas quitté leur refuge. La preuve en était qu'ils avaient creusé le fossé qui les protégeait des incursions de ceux de la cité-dôme.

Robi, soucieux, fronça les sourcils. Il n'avait pas pensé à ça. Même s'il découvrirait la « bulle rapide » dont lui avait parlé l'Être, comment quitterait-il la vallée avec cet engin ? Le fossé constituait un obstacle infranchissable. Robi avait beau être d'une force herculéenne, il connaissait ses limites. Il pouvait renverser une bulle, la soulever peut-être, mais certainement pas l'emporter sous le bras comme il avait emporté Helge !

D'une bulle à l'autre, il découvrit d'autres appareils. Certains ne posaient aucun problème : à les voir, on devinait leur destination. Il y avait beaucoup d'engins agricoles..., abandonnés. Robi le savait, la population de la vallée n'avait cessé de décroître, d'où sans doute l'abandon de certaines surfaces difficilement cultivables.

Sa torche s'éteignait. Il en alluma une autre. Le bois, très résineux, dégageait une abondante fumée. Il mit près d'une heure à faire le tour de la grotte, en examinant les machines et les parois de roc. Lorsqu'il eut terminé son inspection, il était très soucieux : il n'avait pas découvert la moindre fissure. Quant au « plafond », il était si haut qu'il ne l'apercevait même pas.

Il revint vers la porte, l'étudia avec soin et haussa les épaules. Impossible de la défoncer. Bien sûr, il y avait un moyen, mais il ne l'utiliserait que lorsqu'il aurait la certitude qu'on ne lui rendrait pas sa liberté au lever du jour. Il ne tenait pas à entrer en conflit avec les humains de la vallée noire.

La torche s'éteignait. Il ne la ralluma pas. Comme il ne savait que faire, il s'allongea à même le sol et se mit en sommeil. Il ne dormait pas dans le sens où l'entendent les humains. Tous ses sens étaient encore en éveil. Il ne se reposait pas davantage : il n'avait nul besoin de repos. Il attendait, voilà tout.

Et les heures s'écoulèrent ainsi, dans l'attente du lever du soleil jaune.

... Lorsque Mauri avait eu enfermé le robot dans la grotte aux machines, il était revenu vers la salle du Conseil. Il avait parfaitement compris que la décision des chefs n'était que provisoire, qu'ils s'étaient ainsi accordé un temps de réflexion. Et, parce qu'il pensait sans cesse à Karel, la belle femme de la cité-dôme, l'inquiétude naissait en son âme. Les humains de la vallée noire n'étaient pas tendres pour ceux de la cité qui, de temps à autre, tentaient un raid éclair afin de ravir des

femmes. Cette fois, ce ne serait certes pas la mort, puisqu'on n'avait aucune certitude, mais peut-être une condamnation au travail forcé aux Trois Sources. Ce qui revenait à peu près au même. Les sources étaient situées sur le flanc de la montagne, à un quart d'heure de marche de la vallée et le terrain, parsemé de rochers énormes, était impraticable aux bulles. Elles fournissaient l'eau, pour les usages domestiques et pour l'arrosage, et s'écoulaient jusqu'à la vallée noire par des canalisations à ciel ouvert creusées à même le roc. On avait oublié combien d'humains avaient péri sous les coups des Êtres alors qu'ils creusaient ces canalisations. Des centaines et des centaines. A l'origine, on avait prévu de recouvrir ces ruisseaux à l'aide de dalles de pierre, mais la vallée avait si bien été bloquée par les Êtres, et la population s'était tellement amenuisée que l'on n'avait jamais pu le faire. Or, parce que ces arrivées d'eau étaient à ciel ouvert, une terrible menace pesait constamment sur les humains de la vallée : au cours des orages et des tempêtes de vent, le flanc de la montagne, fait de roche friable, envahissait les canalisations et les bouchait. L'eau était alors détournée et n'arrivait plus jusqu'à la vallée. Depuis qu'il avait l'âge d'homme, Mauri s'en souvenait, on avait manqué d'eau cinq fois, pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que des volontaires courageux aient fait le sacrifice de leur existence pour déboucher les canalisations. Ils travaillaient en toute hâte, de nuit, à la faible clarté du soleil gris, mais il se trouvait toujours qu'un Être passât par là et, fonçant sur eux, les pétrifiât. A moins qu'ils n'eussent le temps, ce qui était rare, de se réfugier à la source même, au fond de la caverne obscure d'où surgissait l'eau. Des centaines avaient péri. D'où la décision habituelle du Conseil : les voleurs de femmes déboucheraient désormais les canalisations, sous la surveillance d'un humain de la vallée qui, lui, resterait dans la caverne-source.

Allait-on condamner Karel à affronter les Êtres ? Certes, ce non-humain qu'il venait d'enfermer dans la grotte aux machines prétendait, avec quelque apparence de raison, que les Êtres n'attaqueraient plus les humains. Mais si c'était un piège ? Cette femme était très belle..., mieux que belle : émouvante. Il est impossible que...

Mauri s'essuya le front. Il arrivait devant la grotte du Conseil. A l'entrée, personne. Depuis beau temps, les habitants de la vallée faisaient confiance à leurs chefs élus. On les choisissait pour leur bon sens présumé et non parce qu'ils parlaient haut et fort en lançant d'impossibles promesses.

Il s'approcha lentement. Le Conseil s'était réuni de nouveau à la lueur fumeuse de deux torches. Une femme parlait, sur le ton de la conversation. Tout de suite, Mauri fut rassuré. Elle se déclarait de l'avis des autres, elle, dernière à exprimer son opinion. Les deux

humains de la cité-dôme n'étaient pas venus afin d'enlever des femmes, puisqu'ils formaient un couple aimant.

Sans trop comprendre encore pourquoi, Mauri grinça des dents. Il continua à écouter. Quelques heures plus tôt, il ne l'eût jamais fait. Il avait toujours tenu en horreur la curiosité. Mais cette nuit-là, il s'agissait de Karel...

— Comme vous tous, ajoutait la femme, je suis d'avis d'accepter parmi nous les deux fugitifs, avec mise à l'épreuve. Nous saurons très vite s'ils ne nous ont pas menti, et si les Êtres ont vraiment décidé de nous ménager. Ce qui, en toute franchise, me semble impensable.

Il y eut un silence, puis le vieux Garec demanda à mi-voix :

— Voilà qui est réglé pour les deux humains. Mais pour l'autre ?

Encore un silence. Puis quelqu'un :

— Croyez-vous qu'il ne soit qu'une machine comme il le prétend ?

— C'est impensable ! répondit la même femme.

Décidément, elle tenait à ce mot. Mauri ne réussissait pas à la reconnaître. Peut-être était-ce Ann, l'aînée de ceux du Mi-Flanc.

— Les flèches se sont brisées sur lui ! Il a sauté le fossé en portant son compagnon sous le bras !

— Un surhomme peut-être, répliqua-t-elle sur un ton pincé. Mais une machine, non ! Son apparence est parfaitement humaine. Il parle, il raisonne... Aucune civilisation ne pourrait fabriquer ça !

La voix cassée du vieux Garec murmura :

— J'en suis moins sûr que toi, Ann... Sans l'invasion des Êtres, qui sait jusqu'où se serait élevée notre civilisation technique ? Nous déclinons sans arrêt... Et c'est pourquoi je pense que ce serait merveilleux si les Êtres nous laissaient désormais en paix.

— Cela n'a rien à voir avec notre prisonnier, fit Ann, glaciale.

— Je ne sais. D'après ce que nous avons appris, c'est lui qui est entré en contact avec les Êtres. Il connaît leur langage...

— Il est extrêmement dangereux, fit-elle très vite. Vous rendez-vous compte de ce que nous n'avons aucun moyen d'action contre lui ? S'il est humain, nous pouvons espérer qu'il prendra véritablement notre parti. Mais si ce n'est qu'une machine, ce que je ne crois pas, pourquoi se préoccuperait-il de notre sort ? Avant tout, il faut savoir ce qu'il est réellement. Je suppose que personne n'a changé d'idée et que la proposition que j'ai faite, et qui a été acceptée, est toujours valable ? Ils se consultèrent à voix basse, et le vieux Garec affirma :

— Oui, Ann... Aussi bien, nous ne disposons pas d'un autre moyen. Enfermé où il est, il est réduit à l'impuissance. Attendons. S'il est vraiment une machine, il ne souffrira pas d'un long emprisonnement. Si, par contre, c'est un humain, il devra boire et manger... Et nous serons alors fixés. Je vais ordonner que l'on poste deux veilleurs devant la grotte où il est enfermé. Dans quelques jours, si la soif le

torture, nous saurons s'il nous a menti.

Mauri ne réfléchit même pas : incrédule, il avança vers le Conseil.

— Mais vous avez donné votre parole de le libérer au lever du soleil jaune ! s'écria-t-il.

Il y eut un silence, puis Ann dit avec ironie :

— Tu nous épiais, toi, Mauri, toi, la droiture même ?

— J'entendais, répliqua Mauri. Les séances du Conseil ne sont pas secrètes, vous le savez mieux que moi.

— En effet. Mais l'usage veut que ceux qui y assistent se montrent au Conseil et ne l'espionnent pas dans l'ombre.

Mauri sursauta, fit effort pour ne pas répondre. Il continuait à avancer, et se campa devant le vieux Garec.

— C'est toi, Garec, qui m'as appris qu'une parole donnée est sacrée. Vous avez donné votre parole.

— Rien de tel, fit quelqu'un avec ennui. Nous avons dit à cette créature, homme ou machine, que nous lui donnions l'hospitalité cette nuit dans la grotte.

— Et que vous le libérieriez au lever du jour !

— Ah ! bah ? fit Ann, ironique. Je ne m'en souviens pas. Et toi, Garec, t'en souviens-tu ?

Il y avait une certaine émotion dans la voix de Garec quand celui-ci s'adressa à Mauri :

— Tu as été mon élève préféré, fit-il tout bas. Mais à l'âge que tu as, tu as dû comprendre depuis longtemps que, lorsqu'on dirige les destinées d'un peuple, on ne peut pas toujours dire la vérité. Quand la sécurité est en jeu, certains mensonges s'imposent.

— C'est un raisonnement de vieillard ou d'ambitieux, dit Mauri sèchement.

Il reprit aussitôt avec chaleur :

— Pardonnez-moi, je vous en prie... Nous avons cette nuit une occasion inespérée d'en finir avec la triste vie de reclus que nous menons. Dès demain, la planète tout entière peut redevenir le champ d'action qu'elle a été pour nos ancêtres. Pour cela, il suffit que nous ayons une certitude : les Êtres sont-ils vraiment décidés à nous laisser en paix ? Or, cela, notre prisonnier seul peut nous le dire, puisqu'il est seul à comprendre le langage des Êtres, et qu'il a rendez-vous avec l'un de ceux-ci au lever du soleil. S'il ne se trouve pas au rendez-vous, que se passera-t-il ? Ne craignez-vous pas que l'Être ne suppose que nous avons rompu cette sorte de pacte que nous communiquait notre prisonnier ? Et que risquez-vous à laisser celui-ci sortir de la vallée avant le lever du jour ?

Il se tut, parce qu'Ann riait très fort.

— Tu parles bien, Mauri, fit-elle... Presque aussi bien que le jour où les jeunes t'ont désigné comme le chef des défenseurs du fossé.

Il essaya de voir le visage de la femme à la clarté fumeuse des torches, n'y parvint pas, hocha la tête. Cette fois, il avait compris. C'était une chose qu'il avait oubliée parce qu'il était incapable de rancune. Deux ans plus tôt, quand il avait fallu élire un chef pour les jeunes qui surveillaient les entrées de la vallée, il s'était heurté au fils aîné d'Ann, qui avait posé sa candidature. Les jeunes avaient voté en masse pour Mauri – et Ann considérait cela comme un affront personnel. Voilà qui expliquait son attitude haineuse envers les nouveaux venus présentés par Mauri.

— Je demande au Conseil d'examiner de nouveau la situation du prisonnier, dit-il lentement.

— Et de quel droit le demandes-tu ? fit Ann, dédaigneuse.

Mauri attendit un peu, espérant que le vieux Garec apaiserait cette femme hargneuse, mais Garec ne dit rien. Un brave homme, Garec..., mais membre du Conseil depuis des dizaines d'années, et qui entendait bien y rester. Pour cela, comme il n'avait pas l'appui des jeunes, il ne pouvait compter que sur les femmes. Ann l'avait dompté. D'ailleurs, il se ramollissait un peu depuis quelque temps.

— Tout habitant de la vallée a le droit de demander des comptes au Conseil, dit Mauri avec fierté.

— Certes, mais pas en troublant une séance. Plus tard, dans huit jours par exemple, répliqua la femme avec ironie.

Mauri baissa la tête. Depuis longtemps, il doutait de l'efficacité de ce « gouvernement ». Il n'y avait pas de « partis politiques » dans la vallée, mais c'était pire : il y avait des *clans*. Et les faveurs se marchandaient au Conseil d'un clan à l'autre, sans que l'on tînt compte de l'intérêt général. Les jeunes le savaient aussi bien que leurs aînés, mais alors que ceux-ci, peu ou prou favorisés, ne demandaient nul changement, les jeunes commençaient à contester. Et Mauri, sans rien avoir fait pour cela, était leur chef de file, ils l'avaient adopté.

— Ann, reprit-il doucement, je ne suis pas assis à vos côtés, et pourtant j'aurais pu y être, en doutes-tu ?

— Je n'en doute pas, répondit-elle. Tu as su fanatiser tous les jeunes. Quand tu parles, ils t'écoutent bouche bée. J'ai même mis le Conseil en garde contre la possibilité de certains actes rendus possibles par la force, mais qui n'auraient aucune légalité.

— Explique-toi ! cria Mauri, furieux.

Elle ne répondit pas. Il se calma par un effort sur lui-même et reprit :

— Une fois de plus, je demande au Conseil d'examiner de nouveau la situation du prisonnier, et j'insiste pour qu'on lui accorde sa liberté, au moins provisoirement, quand le soleil jaune se lèvera.

— Et, une fois de plus, nous te répondons que cela n'est pas possible, fit Ann du bout des lèvres. La décision a été prise. Afin de sauvegarder l'existence de ceux dont nous avons la charge, nous désirons savoir si

cette créature est un humain ou une machine.

— Mais l'Être l'attendra demain matin ! S'il ne se présente pas au rendez-vous, tout va continuer comme avant !

Il avait trop parlé. Même le vieux Garec fut choqué, il se pencha en avant et demanda :

Tu estimes donc que nous vivons une existence misérable ?

— Oui, cria Mauri, furieux. Une existence lamentable, alors que nous pourrions avoir la clarté du soleil jaune, les grands espaces de la planète, et tant et tant de champs que nous ne serons jamais assez nombreux pour les labourer et les ensemençer ! Voilà ce que votre obstination nous fait perdre. Mais, soyez-en certains, même si je dois bafouer votre autorité, je ferai tout pour qu'une telle occasion ne soit pas perdue.

Il remarqua qu'Ann hochait la tête.

— Voilà que tu nous menaces, Mauri, fit-elle. Il faut croire que cette Karel, cette jeune femme de la cité-dôme, t'a totalement tourné la tête...

CHAPITRE XI

Robi n'avait aucun moyen de « savoir l'heure ». Son créateur ne l'avait pas prévu, ou plutôt n'avait pas voulu lui en donner la possibilité, puisqu'il avait résolu de fabriquer *un robot humain*. Un homme sans montre est parfaitement incapable, dans la nuit, de décréter qu'il est une heure, ou trois, ou quatre. La tâche, d'ailleurs, eût été à peu près impossible, puisque Robi, de par sa constitution, était destiné à se manifester sur des planètes très différentes les unes des autres. Et, partout, ce qui conditionne « l'heure qu'il est », c'est le temps de rotation de la planète autour de son soleil, ou d'un satellite autour d'elle-même, toutes choses variables suivant le monde sur lequel on se trouve.

Il avait essayé de juger la longueur de la nuit d'après celle du jour. Mais là, grave lacune : lorsqu'il s'était réintégré dans une cave de la cité-dôme, il ignorait depuis combien de temps le jour avait commencé.

Après une très, très longue attente, allongé sur le sol, il décréta que fort probablement le soleil jaune allait bientôt se lever. Donc, il devait sortir de sa prison.

Il disposait pour cela de deux moyens, impraticables tous deux aux humains. Le premier : soulever l'une des machines agricoles, d'un poids de trois ou quatre cents kilos, et l'utiliser en guise de bélier pour défoncer la porte.

C'était la première solution à laquelle il avait songé. Malheureusement, même avec ce bélier il n'était pas certain de disloquer le battant renforcé par d'épaisses poutrelles. En outre, cela ferait beaucoup de bruit et attirerait les gens de la vallée. Ceux-ci tenteraient de s'opposer à sa fuite... D'où bagarre, dont il sortirait vainqueur, bien entendu, mais qui n'irait pas sans bras et jambes brisés. D'où impossibilité pour lui, par la suite, de revenir dans la vallée.

Et il tenait à revoir Karel. Non seulement Karel, mais ce Mauri pour lequel il ressentait une sympathie certaine.

Donc, la seconde solution... Un humain l'eût écartée avec épouvante. Robi, lui, se mit à siffloter tout en entassant une vraie montagne de feuilles sèches contre la porte.

Le bois, cela brûle. Certes, pris dans les flammes, Robi eût fini par être non pas « endommagé » mais désintégré par le dispositif interne qu'avait prévu son créateur, et projeté « ailleurs ». Il n'y tenait pas avant d'avoir remis de l'ordre sur cette planète.

La chaleur ? Tant qu'elle n'atteignait pas le point de fusion des matériaux de synthèse qui composaient ses circuits, il s'en moquait. La

fumée ? Robi semblait respirer comme tous les humains, mais pouvait s'en dispenser pendant des heures, des jours et des années. Le dispositif nucléaire qui lui fournissait l'énergie n'avait nul besoin d'oxygène. Il s'était même demandé souvent pourquoi les humains étaient stupides au point de croire qu'il fallait de l'oxygène pour vivre. Parce que, toute machine qu'il fût, il vivait, non ?

Son plan était prêt. Une véritable montagne de feuilles sèches contre la porte, un cliquetis de briquet... Puis se retirer au fond de la grotte et attendre patiemment que le feu ait rongé le bois. Ensuite, revenir et disloquer à coups de pied les planches carbonisées.

Aucun bruit et, dans la nuit, la légère fumée qui filtrerait par les interstices ne donnerait pas l'alerte.

En sifflotant, il battit le briquet, se pencha.* + Il allait mettre le feu à l'énorme tas de feuilles...

Une voix connue l'appela, de l'extérieur :

— Robi ? M'entends-tu ?

Elle ne pouvait le voir, et pourtant il sourit largement.

— Je t'entends, Karel... Peux-tu ouvrir cette porte ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Mauri est avec moi et va essayer. Mais il n'a pas les clés de tous les cadenas...

* *

*

... Lorsqu'Ann lui avait lancé : « Voilà que tu nous menaces !... », alors que Garec et les autres demeuraient silencieux, Mauri avait enfin compris qu'il n'arriverait à rien en s'adressant au Conseil.

Ann reprit avec sévérité :

Sais-tu que, à diverses reprises, tu nous as préoccupés, nous du Conseil ? Tu prends une place beaucoup trop importante à notre gré, et nous nous sommes demandé si nous n'allions pas être obligés de t'écarter. Il n'y a dans la vallée d'autre autorité que la nôtre, tu as souvent paru l'oublier, et tu l'oublies encore.

Mauri croisa les bras.

— Qu'entends-tu par « m'écarter » ?

— Nous manquons toujours de volontaires pour les Trois Sources, fit-elle sèchement.

Il avança vers elle, secouant ses longs cheveux comme une crinière.

— Et qui donc se chargerait de m'emmener de force aux Trois Sources, femme ? demanda-t-il. Pour un homme solide qui vous obéirait, il y en aurait trois pour me soutenir. Est-ce la guerre civile que vous désirez ?

Ann et plusieurs autres s'étaient levés, stupéfaits.

— Prétends-tu, balbutia-t-elle, que tu refuserais d'obéir à un ordre du Conseil ?

— Évidemment. Puisque l'ordre est stupide et qu'il met en jeu l'avenir de notre race.

Mauri posait les mains bien à plat sur la table placée devant les membres du Conseil.

— Ce n'est pas la première fois, dit-il posément, que je dénonce en public les erreurs du Conseil, et je suis heureux que l'occasion me soit donnée de le faire devant vous. Vous vivez encore..., que dis-je ! Vous croupissez dans vos rêves d'antan et vous ne voyez pas le présent, et surtout vous n'imaginez pas l'avenir. Dix fois, cent fois, j'ai offert de m'engager dans la montagne avec quelques volontaires, malgré les Êtres, afin de rechercher d'autres vallées habitables pour nous. Dix fois, cent fois, vous avez refusé en prétendant que nous vivions fort bien ici. Qu'en savez-vous ? Vous êtes tous chefs de clans, on vous apporte des cadeaux et des offrandes. Vous ne souffrez pas. Mais essayez de vous mêler à l'existence de ceux qui cultivent nos champs à la limite de la clarté du soleil jaune... Ceux qui vous livrent honnêtement la totalité de leur récolte, et auxquels vous accordez ensuite des portions de famine. Ils vivent sous la menace constante des Êtres alors que vous êtes bien à l'abri dans vos cavernes. Aujourd'hui encore, je vous offre la possibilité de vivre enfin, après une entente déjà presque établie avec les Êtres. Et vous répondez en enfermant celui qui a permis cette sorte de miracle, et vous ne vous préoccupez que d'une chose : savoir s'il est humain ou machine !... Voulez-vous que je vous dise ? Vous avez la peur au ventre. La crainte de perdre vos privilèges dès que nous quitterons cette vallée.

— Tu es un révolté, Mauri ! gronda quelqu'un.

— Oui, je suis un révolté..., par toutes vos « combines » et par votre égoïsme forcené. Mais, cette fois, je refuse de m'incliner. L'avenir de tous nos jeunes est en jeu. Une entente est désormais possible avec les Êtres.

Il reculait un peu, croisait les bras de nouveau, reprenait :

— Quand le soleil jaune se lèvera, je serai à l'entrée de la vallée, fidèle au rendez-vous fixé par l'Être. Il n'est pas possible de laisser passer une telle occasion d'en finir avec notre pauvre existence de reclus. Il tourna le dos, alla vers l'issue de la grotte. A mi-chemin, il se retourna et lança avec fierté :

— Essayez donc de m'en empêcher !

Comme il sortait et s'engageait dans les ténèbres de la vallée, il entendit Ann qui riait et qui disait aux autres, méprisante :

— Il est physiquement très fort, mais stupide. Même s'il rencontre l'Être – et pourquoi l'en empêcher ? Peut-être serons-nous ainsi débarrassés de lui ! – il sera bien en peine pour « communiquer ». Il ignore tout du langage des Êtres.

Elle ne put voir le sourire qui se jouait sur les lèvres de Mauri, sans quoi elle n'eût probablement pas hésité à déchaîner la guerre civile dans la vallée noire.

... Non, Mauri n'était pas stupide. Il n'ignorait pas qu'il n'avait aucune chance de « parler » à l'Être. Mais, parce qu'il avait assisté à certaines scènes près du fossé, il savait aussi que Robi pouvait le faire. Quand il avait déclaré : « Je serai à l'entrée de la vallée », il sous-entendait « avec Robi »... Ann et les autres ne l'avaient pas compris, ma foi tant pis pour eux.

Mauri fit une dizaine de pas, puis, soucieux, s'immobilisa dans la nuit. Il se demandait soudain s'il avait suffisamment réfléchi, si ce Robi consentirait non à le suivre, mais à rester près de lui quand la conversation s'amorcerait avec l'Être. Mauri était solide, mais ne conservait aucune illusion : si Robi désirait se débarrasser de lui, ce serait l'affaire de quelques secondes. Or, Mauri voulait assister à l'entrevue. Bien qu'il s'en défendît, il y avait en lui une nuance d'ambition. Déjà, il avait pu noter qu'Helge, homme de la cité-dôme, avait bénéficié d'un traitement de faveur et était considéré comme un héros parce qu'il avait touché l'Être. Mauri désirait qu'on le regardât comme le premier homme de la vallée noire à avoir conversé avec un Être.

Mais Robi l'admettrait-il ? Preuve que Mauri n'était pas aussi stupide qu'Ann l'avait décrété, il se souvint de certaines choses qu'il avait remarquées, d'abord près du fossé, ensuite devant le Conseil.

Robi, humain ou machine (et Mauri inclinait vers humain précisément à cause de ce qu'il avait noté), s'intéressait beaucoup à Karel, la femme de la cité-dôme. Cette constatation pinçait un peu le cœur de Mauri qui n'avait jamais vu femme plus belle, mais il y allait de l'avenir des humains de la vallée noire et pour Mauri, qui n'appartenait pas au Conseil, les questions d'intérêt personnel s'effaçaient devant l'intérêt général. C'était d'ailleurs à cause de cela qu'il n'avait jamais sollicité une place au Conseil. Qu'y aurait-il fait, seul à protester contre les décisions de tous les autres ?

« Facile, pensa-t-il. Avant de délivrer Robi, je m'assure l'appui de Karel. Ils l'ont certainement accueillie à la grotte des jeunes « femmes ». »

Il y avait dans la vallée, par suite des incessantes attaques des Êtres sur les Trois Sources, bon nombre de jeunes orphelines que l'on hébergeait dans une grotte dès lors qu'elles étaient sans famille. Elles étaient une quinzaine, et Mauri les connaissait toutes. La surveillance était assurée par deux femmes plus âgées, et Mauri avait travaillé avec ces deux femmes avant d'obtenir les fonctions qu'il occupait. Surveillance des plus tolérantes, d'ailleurs, comme dans tous les ensembles humains où l'on constate une baisse catastrophique de la natalité.

Quand il donna son nom, on ouvrit aussitôt la porte. On ne l'eût pas fait pour d'autres, mais il était Mauri, l'idole des jeunes. Il s'expliqua

en quelques mots : il désirait parler à la jeune femme de la cité-dôme. Facile ! On alla réveiller Karel, à laquelle il expliqua la situation. Surveillantes et orphelines écoutaient, bouche bée. * + Mauri brûla alors ses vaisseaux, car le plus dur était d'obtenir que l'on laissât sortir Karel. Il expliqua pourquoi il était essentiel, pour l'avenir de ceux de la vallée noire, que l'on retrouvât l'Être au lever du jour. Et son cœur se réchauffa quand il vit la réaction de toutes : pas la moindre objection, pas une seule protestation. Un enthousiasme sincère et unanime. Certes, même si cela devait échouer, il fallait essayer ! Il entendait des exclamations qui se croisaient d'une tête blonde à une tête brune... « Sortir enfin de cette prison !... Vivre au soleil !... Ne plus redouter les Êtres... ». Faites donc espérer à des prisonniers que vous allez les libérer, vous entendrez à peu près ce qu'entendait Mauri.

— Oui, mais, avoua-t-il, pour discuter avec l'Être, j'ai besoin de ce Robi que l'on a enfermé dans la grotte aux machines. Et si je suis seul, il ne me suivra pas. Il faudrait que Karel vienne avec moi.

Une des surveillantes se renfroigna, l'autre lui murmura quelques mots à l'oreille. Elle se mit à rire.

— Angel ? Martha ? demanda Mauri, anxieux... Vous n'allez pas refuser ! Ce n'est pas pour...

— Tais-toi !

C'était Angel qui lui avait répondu, et elle lui souriait dans l'ombre. Il se souvint des deux mois qu'ils avaient passés dans le même groupe sur le flanc de la montagne, quelques années plus tôt. Elle n'avait pas oublié.

— Nous avons des ordres très stricts du Conseil, reprit-elle. Ne m'interromps pas. Cependant, la Loi est la Loi.

— Oui, fit Mauri, sans savoir où elle voulait en venir. La loi est au-dessus des ordres du Conseil.

— Or, que dit la loi ?... Lorsqu'une de nos pensionnaires est en âge d'être épousée, et qu'un homme se présente ici, et qu'elle est consentante, la loi déclare que nous devons lui rendre sa liberté, en la prévenant de ce que nous ne l'accepterons plus jamais puisque nous n'hébergeons que des filles sans foyer. Telle est la loi.

Toutes les jeunes filles avaient compris où voulait en venir Angel, la surveillante, aussi répondirent-elles en riant :

— Telle est la loi !

Angel, qu'éclairait une torche, fit un clin d'œil à Mauri.

— Tu demandes que cette femme te suive ?

— Je le demande.

La surveillante se tourna vers Karel.

— Tu es évidemment en âge d'être épousée. Consens-tu, de ton plein gré, à suivre Mauri ?

— Oui, répondit Karel.

Une fille murmura, tout au fond :

Tu parles ! Moi aussi, je le suivrais volontiers...

— Silence !

Angel reprit (et Mauri devinait, à la faible clarté de la torche, qu'elle faisait son possible pour ne pas éclater de rire) :

— La loi étant la loi, devant toi, Martha, et devant toutes nos filles, je décrète que la nommée Karel peut suivre Mauri, puisqu'elle le désire. J'ajoute qu'elle ne remettra jamais plus les pieds ici car ce serait..., heu !... immoral.

Elle bâilla, poussa Mauri et Karel hors de la grotte et, avant de refermer la porte, elle ajouta :

— Bonne nuit.

* *

*

... Karel parlait avec tristesse, et cette tristesse résonnait au fond du cœur de Mauri.

— Ainsi, disait-elle pendant qu'ils s'éloignaient de la grotte aux filles, le Conseil ne veut pas que Robi rencontre l'Être de nouveau ? Mais que sont donc ces chefs qui vous gouvernent ? Ont-ils conscience du mal que leur attitude va faire à leur descendance ?

— Pour la plupart, répondit Mauri, ils sont âgés..., et satisfaits de leur sort parce qu'ils se sentent incapables de repartir sur de nouvelles bases. N'en était-il pas ainsi dans la cité-dôme ?

— Oui, reconnut-elle. Certes, oui. Et je crois qu'il en est ainsi partout. Les gens en place se cramponnent à leurs privilèges.

Mauri n'avait pas l'intention de discuter de ces choses-là. Une idée le préoccupait.

— Il va sans dire, fit-il, que la loi invoquée par Angel n'est qu'un prétexte. Je sais que tu es liée à Helge, homme de la cité-dôme..., et donc (il hésitait)..., nous allons lui demander de nous accompagner.

— Laisse Helge où il est, répondit Karel avec lassitude. J'avais beaucoup d'illusions à son sujet. Je le croyais franc, courageux..., et aimant. Il n'est pas franc. Peut-être est-il courageux... Je ne sais. C'est si difficile de savoir si quelqu'un est courageux quand on est en compagnie de Robi !...

Elle baissa la tête, et ajouta dans un souffle :

— Et il ne m'aime pas...

— Karel ! fit Mauri, attendri.

— Il ne m'aime pas, répéta-t-elle. Sais-tu ce qu'il m'a dit quand on nous a séparés tout à l'heure ? Qu'il s'en excusait, mais que, désormais, nos existences seraient beaucoup moins liées qu'auparavant. Et sais-tu, oh ! sais-tu la raison qu'il en a donnée ?...

— Karel, répéta Mauri, gêné, ces choses-là...

— Je tiens à ce que tu le saches. Il a dit qu'il était désormais, lui, une sorte de héros pour ceux de la vallée noire, parce qu'il avait touché un Être sans en mourir, et qu'il allait certainement accéder aux plus hautes destinées. Alors que moi, descendante des empereurs, je n'étais plus rien parce que, dans la vallée (oh ! il s'est renseigné !), on n'admettait pas l'autorité des anciens empereurs.

Elle se tut. Mauri, troublé, sentait son épaule qui le frôlait. Doucement, il dit :

— Pauvre type !... Mais je suis là, Karel.

CHAPITRE XII

Robi entendit cliqueter des cadenas, puis, aux grognements de colère, il comprit que Mauri s'acharnait sur quelque rebelle qui refusait de s'ouvrir.

— Comment se fait-il que tu aies quelques clés, mais pas toutes ? demanda-t-il avec curiosité.

C'est Karel qui répondit :

— Il y a six cadenas. Par mesure de sécurité, trois clés sont confiées au Vénérable, les trois autres au chef du Conseil. Le Vénérable est un ami de Mauri... Mais le chef du Conseil aurait certainement refusé de lui livrer les autres.

Avec anxiété, elle interrogea son compagnon :

— Crois-tu y parvenir, Mauri ?

— Non ! gronda l'autre. Je n'avais qu'un faible espoir, mais vois..., les clés n'entrent même pas dans la gorge. Et, pour briser ces chaînes, c'est au-dessus de nos possibilités.

Robi, à grands coups de pied, dégageait la porte, envoyant au hasard les feuilles sèches. Dis-moi, Mauri ? explique-moi comment sont placées ces chaînes.

— Oh ! c'est facile. Elles maintiennent les six énormes poutrelles horizontales qui barricadent la porte.

— Elles sont donc au-dessous les unes des autres ?

— C'est cela.

— Quels cadenas as-tu ouverts ?

— Que veux-tu dire ? Ceux où mes trois clés pouvaient pénétrer, bien entendu !

Robi s'impatiait :

— Mais lesquels ? Dans un ordre épars, ou bien les uns au-dessous des autres ?

— Les trois du haut, répondit Mauri.

Robi sourit dans l'ombre.

— Peux-tu ôter les trois poutres qu'ils maintenaient ?

— Oui.

— Bien. Fais-le.

Il entendait le halètement de Mauri qui, seul, soulevait les trois poutrelles et les couchait sur le sol. D'habitude, il fallait deux hommes solides pour cela. Robi, gentiment, expliqua :

— Le haut de la porte n'est plus maintenu désormais, comprends-tu ? Si je frappe sur la partie supérieure, j'ai une chance de la disloquer. Ou, du moins, de l'écarter suffisamment de la paroi pour que je puisse passer. As-tu terminé ?

— Oui. Mais quelle que soit ta force, tu auras beau pousser ou frapper,

tu n'y parviendras pas.

— Ne t'inquiète pas, fit Robi. Ecartez-vous le plus possible, Karel et toi. Si possible, mettez-vous à l'abri derrière un rocher. Avez-vous compris ?

— Bien sûr. Mais...

— Ecartez-vous...

Robi ralluma le briquet, puis un morceau de bois résineux, et revint dans la grotte. Il retrouva facilement ce qu'il cherchait : un engin dont il ignorait la destination car, depuis qu'il avait été créé, il n'avait jamais assisté au travail d'ouvriers agricoles. C'était cylindrique, long de deux mètres, plus gros que le corps d'un homme. En fait, c'était un rouleau pour tasser la terre – un rouleau en bois – mais il l'ignorait. Cela pouvait peser trois cents kilos.

Il tenta de le saisir par les deux extrémités, mais ne put y parvenir : les deux bras étendus, il manquait encore une trentaine de centimètres. Alors, à deux mains, il souleva l'un des bouts du cylindre, duquel émergeait une barre métallique longue d'un demi-mètre. (Cette barre et celle placée de l'autre côté étaient destinées à prendre place dans des encoches pratiquées dans un châssis en bois, que plusieurs hommes tiraient afin de niveler le sol.)

Il posa l'extrémité du rouleau sur son épaule, et, lentement, se glissa sous la masse. Lorsqu'il se releva, elle tenait en équilibre. Il avança vers la porte. Il avait posé sa torche improvisée sur une machine ; aussi, lorsqu'il ne fut qu'à dix pas du but, il n'y voyait guère. Peu importait. Il prit son élan, fonça, visant le haut de la porte...

Le choc fut si rude que le rouleau de bois sec lui échappa et qu'il se retrouva à quatre pattes. Pendant un bref instant, il se demanda si le rouleau n'allait pas retomber sur lui... Mais il y avait un fracas de bois brisé... et il entendit un choc sourd au-delà de la porte.

Il leva la tête... Toute la partie supérieure du battant était disloquée ! Il pouvait passer sans difficultés. Il le fit.

Dehors, il trébucha sur le rouleau et, alors qu'il reprenait son équilibre, il discerna une vague lueur derrière un rocher tout proche.

— Karel ? Mauri ? Je suis sorti.

Ils s'approchèrent de lui. Mauri, effaré, une torche à la main, regardait le rouleau.

— Tu as pu soulever ça ? murmura-t-il, incrédule.

— La preuve ! dit Robi en riant.

Il reprit, sérieux tout à coup :

— Dans combien de temps le jour se lèvera-t-il ?

— Je ne sais, fit Mauri. Nous n'avons plus rien pour mesurer le temps. De toute façon, avant que le soleil jaune n'éclaire cette face de la planète, tu verras, au-dessus de nos falaises, le sommet des montagnes s'illuminer.

Robi leva la tête : il n'y avait point le moindre reflet de lumière sur les monts. Il eut un sourire satisfait.

— Donc, nous avons un peu de temps. A moins que tes frères de race, attirés par le fracas du bois brisé, ne surviennent et ne nous attaquent...

— Ne crains rien, affirma Mauri. Dans les grottes, on est pratiquement coupé du monde extérieur. Nul n'aura rien entendu. D'ailleurs, j'ai de nombreux partisans, las comme moi de voir les membres du Conseil engraisser ceux de leur clan.

— Bien. Donc, je pourrai rencontrer l'Être. Mais ce n'est pas tout. Pour qu'ils quittent définitivement cette planète et vous laissent en paix, il faut que je répare leur astronef endommagée. Pour ne pas perdre trop de temps, j'avais l'intention d'utiliser votre bulle rapide, si, du moins, elle est encore en état de marche.

— Elle l'est, affirma Mauri. Elle renferme même encore du carburant comme toutes les autres. Vois-tu, nos aïeux n'ont pas voulu se séparer de ces engins, mais nous ne pouvons les utiliser dans la vallée. Errer dans la plaine à la clarté du soleil jaune ? Certains l'ont fait, et sont même allés jusqu'à la cité-dôme. On a refusé de les y accueillir. Alors nous avons rangé les bulles dans la grotte aux machines depuis si longtemps que mon grand-père ne s'en souvenait plus...

Il reprit, après une brève réflexion :

— De toute façon, il est impossible d'utiliser la bulle rapide, puisque seul le haut de la porte est disloqué. Jamais nous ne pourrons la sortir de la grotte.

Robi ne répondit rien, eut un sourire, alla vers le lourd rouleau de bois et renouvela la manœuvre qui lui avait déjà si bien réussi. Il chargea l'engin sur son épaule, avança vers la porte mais, cette fois, il ne lança pas l'engin.

La partie supérieure du battant avait été arrachée par le projectile. Restait la base de la porte, sur une hauteur de plus d'un mètre, solidement soutenue à droite par des gonds énormes, à gauche par trois chaînes qui maintenaient trois poutrelles horizontales. L'extrémité opposée aux chaînes était encastrée dans le rocher.

Tout en maintenant le rouleau sur son épaule, Robi se mit à frapper sur la partie supérieure encore intacte. Au premier coup, une planche se brisa. Au second, la première poutrelle gémit. Il eut une exclamation satisfaite et cogna de plus belle.

Karel et Mauri, quelques pas derrière lui, regardaient, les yeux écarquillés, ce titan qui semblait s'amuser.

En une minute, la première poutrelle, brisée, tomba sur le sol. Il ne fallut pas plus de temps pour disloquer les deux autres. Robi, alors, lança le rouleau au hasard dans la nuit, et, à pleines mains, saisit les débris de planches que maintenaient encore les chaînes. On entendit

craquier le bois. L'un après l'autre, il rabattit les fragments sur la paroi rocheuse, puis, un large sourire aux lèvres, il se tourna vers ses compagnons.

— Et, maintenant, demanda-t-il, crois-tu que nous pourrons sortir la bulle rapide ?

— Certes ! s'exclama Mauri, stupéfait. Mais...

— Mais quoi ?

— Je suis incapable de piloter une bulle, murmura l'homme de la vallée noire. En fait, tous ceux qui les ont utilisées sont morts depuis longtemps.

Robi se renfrogna. Certes, il avait noté tous les gestes d'Helge lorsque celui-ci tenait les commandes de l'appareil de la patrouille de surveillance, mais il redoutait de commettre quelque erreur.

C'est alors que Karel affirma doucement :

— Mais je sais, moi.

— Toi, femme ? s'étonna Mauri. Nos prisonniers venus de la cité-dôme nous ont pourtant affirmé que, là-bas, les femmes ne sont pas autorisées à piloter ces engins !

— J'en avais le droit, moi, expliqua-t-elle, parce-que je suis la descendante des empereurs.

Elle avait dit cela avec une certaine fierté. Mauri la regarda longuement, secoua la tête. Mais il n'ajouta rien.

— Montre-nous la bulle rapide, demanda Robi. Karel prendra les commandes et nous partirons vers l'entrée de la vallée... A moins que ce ne soit impossible dans la nuit ? Les bulles sont-elles munies de projecteurs ?

— Projecteurs ? répéta Mauri. Je ne comprends pas ce que tu veux dire. Certes, avec une bulle ordinaire, nous heurterions sans cesse des rochers. Mais avec celle-là, si du moins les récits que j'ai entendus sont exacts, sa puissance est telle que nous pourrions nous élever au-dessus de tels obstacles. Il suffira donc de foncer vers l'entrée de la vallée.

Il ragea à voix basse et ajouta :

— Nous avons oublié le fossé ! Je ne sais si la bulle rapide pourra le franchir.

— Se déplace-t-elle beaucoup plus vite qu'un homme à la course ?

— Oh ! certes oui !

— Eh bien ! nous franchirons le fossé, affirma Robi. A toute vitesse, et aussi haut que possible, nous passerons. Il y aura là quelques secondes désagréables, mais nous réussirons.

... La bulle étant parfaitement silencieuse et tous les habitants de la vallée noire réfugiés dans les grottes et plongés dans le sommeil, ils atteignirent le fossé sans éveiller l'attention.

Là, comme l'avait prévu Robi, il y eut un mauvais moment à passer ! Sur sa demande, Karel, qui pilotait, lança l'appareil à toute vitesse et à

l'altitude maximale qu'il pouvait atteindre, c'est-à-dire six à sept mètres.

— J'espère que nous passerons, fit Robi. Sinon..., eh bien ! nous nous retrouverons au fond de la fosse...

Il n'ajouta pas « en quel état ? »... Mais Karel et Mauri avaient compris. Si la tentative échouait, la bulle allait se fracasser sur la paroi du fossé...

Aussitôt qu'elle s'engagea au-dessus de la faille, moteur tournant à plein régime, ils eurent la sensation qu'elle dégringolait comme une pierre. Il n'y avait plus aucune sustentation possible, le jet des tuyères se perdant dans le gouffre du fossé.

Cela dura une fraction de seconde puis, l'engin parut se poser sur un coussin moelleux et continua à glisser.

— Eh bien ! dit Karel à mi-voix, je crois que nous avons réussi.

— Parfait, répondit Robi. Glisse encore sur deux ou trois cents mètres, puis stoppe. Nous allons attendre que le jour se lève.

Elle obéit. La bulle s'immobilisa sur le sol. A ce moment, Mauri, d'une voix troublée, fit :

— Voyez... Le soleil gris se lève.

L'astre, peu lumineux, comme voilé par des nuages, apparaissait en effet sur l'horizon.

— Précède-t-il de beaucoup le soleil jaune ? s'enquit Robi.

— De très peu. Quelques minutes.

— Je ne comprends pas, murmura Robi.

Mauri dit en secouant la tête :

— Et moi pas davantage.

— Qu'y a-t-il ? demanda Karel.

Mauri la regarda avec une certaine tristesse et, se tournant à demi, montra le sommet des montagnes.

— Depuis que j'ai l'âge de marcher, fit-il, j'ai toujours vu le soleil jaune illuminer les cimes bien avant que le soleil gris ne se lève. Au moins une demi-heure plus tôt. Or, le soleil gris est levé, et les cimes sont obscures. Jamais personne n'a vu cela. Je me demande ce que cela signifie.

— Je crois que je le sais, moi, souffla Robi.

Comme les deux autres le regardaient, surpris, il ajouta :

— Votre planète n'a pas de chance... Tous ces événements, toutes ces catastrophes en si peu de temps...

— Que veux-tu dire ?

Et Robi répondit avec tristesse :

— Le soleil jaune ne se lèvera pas ce matin... Ni demain, ni jamais plus..., à moins que nous ne réussissions à disloquer l'écran que de nouveaux envahisseurs viennent de tendre.

Il pensait à cet écran fugitif qui, pendant quelques secondes, avait

gêné l'Être. La menace inconnue avait triomphé. L'écran était tendu et, cette fois, il ne s'effaçait pas !

CHAPITRE XIII

Comme l'avait prévu Robi, le jour ne se leva pas. Sauf intervention par la force, il ne se lèverait plus jamais sur la planète. Certaine race d'envahisseurs techniquement très évolués gravitait depuis longtemps autour du globe, tentée par cette proie facile, mais apeurée par l'ardeur du soleil jaune. Ils venaient d'une Terre éclairée par un soleil à l'agonie, et leur organisme ne pouvait supporter de telles radiations. D'où leurs tentatives qu'avaient décelées les Etres : pendant que leurs astronefs tournaient autour de la planète, certains d'entre eux essayaient de mettre au point un écran non pas absorbant – nulle matière n'eût pu accumuler sans dommages l'énergie du soleil jaune – mais réfléchissant.

— Et pourtant, le voilà ! gronda Mauri, montrant un point du ciel.

On l'apercevait, en effet, le soleil jaune, réduit à l'état d'une pastille à peine phosphorescente. On l'apercevait..., parce qu'on savait qu'il était là. Mais les montagnes demeuraient obscures, et, dans la campagne, c'était la pénombre.

Mauri réagit tout de suite.

— C'est la fin de toute vie, dit-il sombrement.

C'était également l'avis de Robi, qui protesta pourtant.

— Ce n'est pas certain. Ces envahisseurs inconnus ne peuvent certainement pas supporter la clarté du soleil jaune. Si l'on parvient à neutraliser leur écran...

— Nous ? murmura Mauri tristement. Avec nos arcs et nos flèches ? Nos ancêtres l'auraient peut-être pu... Mais nous avons tout perdu de leur science !

Karel intervint.

— Je suppose que Robi ne pense pas à vous, mais aux Etres, dit-elle.

— En effet, reconnut Robi. Les Etres, qui mènent une existence purement contemplative, ont des connaissances que les humains n'auront probablement jamais. Ils réfléchissent depuis des millénaires..., et ne font que cela ! Tout dépend d'eux. Si nous pouvons obtenir leur aide...

Pourtant, parce qu'il était construit comme un humain, le découragement l'étreignit tout à coup.

— Mais il n'est pas là ! murmura-t-il. Le soleil jaune, ou ce qu'il en subsiste, est levé depuis pas mal de temps, et l'Être n'est pas au rendez-vous !

Karel posa sa main sur le bras du robot.

— Tu oublies, Robi, qu'il te l'a dit lui-même. Sans la clarté du soleil jaune, les Etres ne peuvent reconstituer leur énergie. Il me semble les voir, la nuit, apeurés et tremblants, attendant avec impatience que

l'astre vital réchauffe la planète. Or, ce matin, pas de soleil jaune. Peut-être l'Être n'a-t-il pas eu la force de venir ici ?

— Hum ! grommela Robi. Cela me surprendrait. J'ai cru comprendre qu'ils disposaient d'un certain potentiel énergétique et qu'ils se tenaient constamment, grâce au soleil jaune, près du maximum de leurs possibilités, mais je serais surpris si, en une seule nuit, ils étaient réduits à l'impuissance. Attendons encore un peu...

Une heure coula. Cette fois, aucun doute : l'Être, pour une raison inconnue, n'était pas au rendez-vous.

— C'est donc moi qui irai vers lui, décréta Robi.

Et, à ses compagnons :

— Nous traversons de nouveau le fossé, je vous ramène dans la vallée noire.

— Pourquoi ? demanda Karel.

Robi ne répondit pas. Il attendait la réponse de Mauri. Elle ne se fit pas attendre.

— Karel t'a demandé pourquoi. J'aimerais, comme elle, savoir pourquoi tu prétends nous renvoyer dans la vallée où le moins que je puisse dire est que nous ne serons pas accueillis comme des amis après ce que nous avons fait : évasion d'un prisonnier, vol d'une bulle..., et la plus rapide... Et l'ami qui m'a confié les clés..., et les deux surveillantes de la grotte aux orphelines, et...

— Assez, assez ! fit Robi en riant. Je sais fort bien que tu me racontes des histoires, et que vous ne risquez pas grand-chose.

— Alors ? Pourquoi nous chasser ?

Robi regarda Mauri. Il ne riait plus.

J'ai tout lieu de supposer, expliqua-t-il, que les Êtres sont totalement désémparés par l'occultation du soleil jaune. Si je parviens à réparer leur astronef, ils quitteront la planète. Mais j'ai aussi la quasi-certitude que d'autres envahisseurs s'apprêtent à fouler le sol de votre terre. Il y a donc un risque mortel à courir..., pour vous. D'un côté comme de l'autre, des créatures irritées ou inconscientes peuvent vous supprimer. Et je ne le veux pas.

Mauri s'exclama.

— Ce risque, tu vas le courir aussi ? A t'entendre, on pourrait supposer que tu es immortel !

— Je ne le suis pas dans le sens que tu donnes à ce mot, fit Robi avec patience, mais, en fait, je ne peux pas mourir. Je t'expliquerai ça une autre fois. Pour l'instant, le bon sens recommande de...

— Je me moque de ce que recommande le bon sens ! cria Mauri. Que Karel reste dans la vallée, d'accord. Mais moi, je...

— Et qu'es-tu de plus que moi ? demanda Karel doucement.

Comme il hésitait à répondre, elle ajouta :

— Tu es un homme, je suis une femme. Pourquoi les hommes seraient-

ils toujours aux postes périlleux ? Je tiens à venir, et je viendrai, à moins que vous ne me jetiez hors de la bulle.

Dans cette perspective, elle se cramponnait avec défi aux accoudoirs de son siège. Mauri regarda Robi, qui souriait. Somme toute, Karel avait raison. Au point où on en était... Et il y avait autre chose, dont Karel s'avisa tout à coup.

Si je m'en vais, qui pilotera la bulle ?

Robi s'abstint de lui dire que, cette fois, il avait noté le moindre de ses gestes, que tout était enregistré dans un repli de l'un de ses trois cerveaux. Il pouvait désormais piloter aussi bien qu'elle, et mieux, sans doute, car quoi qu'elle prétendît, elle était un peu trop émotive.

Il soupira.

— Soit ! Allons-y ! Mais je vous en prie, pas d'imprudence : je peux, moi, sortir de la bulle. Les Etres me laisseront en paix. Vous..., attendez que je vous le demande. La preuve est faite que vous y êtes en sécurité.

Il ne pensait qu'aux Etres. Il ignorait que l'envahisseur avait déjà pris pied sur la planète, et une bulle n'était qu'un obstacle dérisoire pour un être-matière.

Karel remit en marche et, suivant les indications de Robi, se dirigea, à pleine vitesse, vers l'astronef des Etres.

... Ils glissaient depuis plus de deux heures au milieu de la plaine désolée quand Mauri murmura avec angoisse :

— Il y a un Etre sur la bulle !

Robi se retourna, et reconnut le nuage d'énergie qui entourait la colonne de lumière.

— Est-ce toi, ami ? siffla-t-il.

— C'est moi, répondit l'Être. Je n'ai pu être exact au rendez-vous. En vérité, je me suis battu, longuement, afin de tenter de sauver les humains de cette planète..., bien qu'ils puent !... Je n'ai pu y parvenir. J'en suis navré, ami.

Robi ne demanda pas à Karel de ralentir. La conversation pouvait se poursuivre malgré l'obstacle constitué par les parois de la bulle, car, désormais, il avait assimilé le langage des Etres.

— Je ne comprends pas, fit-il. Les envahisseurs ont donc débarqué sur la planète ?

— Oui. Dès qu'ils eurent réussi à stabiliser leur écran sur le soleil jaune.

— Et c'est contre eux que tu t'es battu ?

— Non. Contre mes frères. Mais tu prends le mot « battu » dans un sens différent de celui que je lui donne, semble-t-il. Je veux dire par-là que j'ai longuement discuté, que j'ai tenté de faire comprendre aux miens que les créatures puantes sont dignes d'intérêt, que nous ne pouvions pas les abandonner aux nouveaux venus...

— Je t'en remercie, ami. Ils ont donc refusé ?

— Je n'ai pu les convaincre.

Robi réfléchit un peu, puis reprit :

— Ont-ils bien compris que, dans ces conditions, je n'ai aucune raison de réparer leur astronef et que, comme le soleil jaune ne brille plus, ils sont tous condamnés à perdre progressivement leur énergie jusqu'à leur mort prochaine ?

Il y eut un silence. L'Être répondit enfin :

— Ils quitteront cette planète dans quelques heures.

— Comment cela ? Mais les tuyères de l'astronef ?

— Les envahisseurs les réparent.

Cette fois, Robi venait d'entrevoir quelques images dans l'esprit de l'Être, trop bouleversé pour conserver son sang-froid habituel. Bien sûr, elles ne correspondaient à rien de ce qu'un humain a coutume de voir. L'Être l'avait dit, il ne « voyait » pas. Il prenait contact avec ce qui l'entourait grâce à des sens très différents de ceux de l'homme. Pourtant, sans qu'il parlât, Robi savait désormais que les envahisseurs, peut-être par pur hasard, avaient atterri non loin de l'astronef endommagé, que les Êtres s'étaient aussitôt approchés d'eux. Or, ils avaient immédiatement communiqué, car les nouveaux venus étaient doués du don de télépathie.

Ils appartenaient à la race des Rochs et c'étaient des êtres-matière. Dans l'esprit de l'Être, Robi les voyait moitié moins hauts qu'un humain, le corps arrondi, et munis d'un nombre assez considérable de membres articulés. Six, sept, peut-être huit. Ces membres se terminaient par des pinces extrêmement agiles.

Les Rochs avaient tout d'abord tenté d'attaquer les Êtres à l'aide d'armes étranges qui étaient demeurées sans effet. C'est alors qu'ils avaient tenté de « communiquer ». Ils avaient aussitôt appris l'histoire des Êtres, et leur conclusion avait été immédiate : faits d'énergie pure, ces derniers étaient indestructibles. Or, ils ne songeaient qu'à quitter cette planète. Pourquoi s'embarrasser de créatures immortelles qui, un jour ou l'autre, pourraient se comporter en ennemies ? L'occasion s'offrait de les renvoyer sur leur monde d'origine...

— Comprends-tu, ami ? Les Rochs sont des êtres-matière, et peuvent réparer notre astronef. J'ai eu beau dire...

Avec tristesse, l'Être commenta :

— On ne m'a jamais pardonné mon erreur d'astronavigation, à la suite de laquelle nous avons été bloqués ici.

Robi avait froncé les sourcils.

Voyons... Crois-tu que ces Rochs sont capables de réparer votre astronef ?

— J'en suis à peu près sûr, c'est déjà fait. Ils sont habiles et bien outillés. Dans moins d'une heure, mes frères de race quitteront cette

planète qui tombera ainsi entre les mains des Rochs.

— Eh bien ! conclut Robi en essayant de paraître désinvolte, j'en suis heureux pour toi. Tu retrouveras ta planète mère. Et je te remercie d'avoir tenté de nous aider.

Les sifflements de l'Être se nuançaient d'étonnement et de mélancolie.

— Mais, ami, tu n'as donc pas compris ?

— Quoi ?

— Mes frères partent... Moi, non.

— Comment cela ?

— Je te l'ai dit, je me suis « battu » pour vous... On me l'a reproché. On m'a dit que j'avais l'esprit dévié, que je m'intéressais à des animaux puants... On m'a rappelé que l'accident aux tuyères avait eu lieu par ma faute... Bref...

On eût juré que les sanglots l'étouffaient. Est-ce qu'un être-énergie peut pleurer ?...

— Bref ? demanda Robi.

— On m'a jeté au visage (Robi traduisait évidemment en mots humains) que, puisque je goûtais tant que cela les créatures puantes, je n'avais qu'à demeurer avec elles. Et on m'a exclu de la communauté.

— Quoi ?

— Mes frères ne me reconnaissent plus pour l'un des leurs.

— Tu veux dire que... l'astronef...

— L'astronef partira sans moi, ami. On ne me veut pas à bord. Et comme le soleil jaune est occulté par l'écran des Rochs, je suis désormais incapable de reconstituer mon potentiel énergétique.

— Ce qui signifie, conclut Robi après un temps, que les tiens t'ont condamné à mort.

— Je ne comprends pas exactement ce que vous, êtres-matière, entendez par « mort ». Peu à peu, je cesserai d'exister, sans laisser aucune trace, voilà tout.

Nouveau silence. Dans un monde techniquement très évolué, mais écrasé par une dictature, Robi avait été imaginé et fabriqué par un insoumis, à l'image de l'homme idéal. Peut-être cet insoumis-là était-il trop idéaliste. Peut-être aussi s'était-il rendu compte de ce que l'homme social, déformé par la civilisation, ne cesse de s'éloigner de ce qu'il devrait être. L'homme est un animal évolué. Ce qu'il faut développer en lui, pensait le créateur de Robi, c'est ce qui le différencie de l'animal. C'est pourquoi Robi avait été doté de ce qu'on appelait autrefois « l'instinct chevaleresque », et qui a pratiquement disparu dans les sociétés actuelles.

En conséquence, Robi frappa du poing sur l'accoudoir de son siège et gronda :

— Cela ne sera pas !

— Qu'est-ce qui ne sera pas ? murmura Mauri.

Robi le leur expliqua en quelques mots, car évidemment, ils n'avaient rien compris à la conversation. Lorsqu'il eut terminé, il frappa de nouveau le bras de son siège et répéta :

— Non, cela ne sera pas ! J'avais décidé que la race humaine de cette planète pourrait vivre normalement, et j'y ajoute que mon ami l'Être ne peut se voir ainsi abandonné par les siens. Des Etres, des envahisseurs Rochs ou de Robi, nous verrons qui aura le dernier mot ! Mauri l'écoutait, stupéfait.

— Mais, qui donc es-tu, Robi, pour te croire capable de courber de telles puissances ?

— Je suis une machine, répondit Robi avec fierté. Une machine humaine.

Et, brusquement :

— Nous allons chercher un refuge pour vous. J'irai seul jusqu'à l'astronef. Là, je saurai convaincre les Etres. Ils doivent reprendre mon ami. Après quoi, nous verrons à balayer les Rochs.

— Et l'écran sur le soleil jaune, Robi, murmura Karel... L'oublies-tu ? Même si tu parviens à nous débarrasser des envahisseurs, l'écran subsistera... pour des années..., peut-être éternellement !

Robi fit la grimace. Il avait oublié l'écran. Il interrogea l'Être.

— Cet écran, qu'est-ce que c'est ?

— On ne sait au juste. Nous connaissons les Rochs depuis trop peu de temps. Mais ils semblent passés maîtres dans l'art des champs de force. Nous supposons que l'écran n'est pas matériel, mais énergétique.

— Aïe ! grommela Robi.

En un geste parfaitement humain, il se gratta la nuque tout en grimaçant. Détruire un obstacle matériel était à sa portée. Une barrière énergétique, certainement pas.

Il reprit, après réflexion :

— Dis-moi, ami... Du point de vue technique, où en sont-ils arrivés ? Utilisent-ils l'énergie nucléaire ?

— Non. Leur engin est à propulsion chimique. Ils doivent venir d'une planète relativement proche.

— Parfait ! Quel genre d'armes ont-ils ?

— Nous n'avons pu le déterminer exactement. Il semblerait que celles qu'ils ont utilisées contre nous projettent des radiations qui détruisent, ou mettent en sommeil les substances protoplasmiques.

— Et donc, je n'ai rien à craindre d'eux, fit Robi très vite.

Sans laisser le temps à Mauri de répliquer, il conclut :

— Vous êtes des êtres protoplasmiques, vous. Pense à Karel... Moi, je ne risque rien. J'irai seul. Cachez la bulle quelque part, restez dedans et attendez mon retour. Je vais m'occuper de tout ça. A ma façon.

Karel allait répliquer quelque chose... Elle n'en eut pas le temps. Un

sourd grondement ébranla le silence. Sous leurs pieds, le sol frémit.
Un trait lumineux stria l'horizon, très loin.

— Trop tard, fit l'Être.

Et, d'une voix si faible que Robi l'entendit à peine :

— L'astronef a décollé... Tous les miens sont partis. Humains, vous êtes perdus, comme moi.

CHAPITRE XIV

Après une brève discussion avec Karel et Mauri, ils avaient abandonné la bulle à l'abri de rochers entassés, et ils étaient partis vers le lieu d'où venait de décoller l'astronef des Etres. Eux, c'est-à-dire Robi et l'Être, les seuls qui, c'était probable, n'avaient rien à redouter des envahisseurs.

Robi courait, de sa foulée longue, souple, inépuisable. Pas de fatigue : il eût pu faire le tour de la planète. L'Être glissait près de lui. Et ils discutaient en phrases brèves.

— Combien sont-ils ? Des milliers ? demandait Robi.

— Pas du tout. A peine une cinquantaine.

— Et vous n'avez pas pu vous en débarrasser ?

L'Être dit, surpris :

— Pourquoi l'aurions-nous fait ? Il est un principe chez nous : nous ne détruisons que ce qui nous incommode.

— Et l'écran qu'ils ont glissé devant le soleil jaune, ne vous incommode-t-il pas ?

— Oui, dit l'Être. Certes. Mais puisque les Rochs nous permettaient de nous enfuir en réparant notre astronef, que nous importait ?

Robi se dit que l'Être avait cent fois raison, car la loi universelle commande de s'occuper de ses propres affaires, non de celles du voisin. Mais il entendait se mêler de l'avenir des humains de cette planète et, qui savait, de celui de l'Être abandonné.

— Leurs armes ? Dis-moi tout ce que tu sais de leurs armes.

— Rien. Je ne sais rien, sinon qu'elles sont basées sur les champs de force. Contre nous, elles sont sans effet puisque nous n'avons pas la moindre particule de matière et que nous sommes capables de « polariser » notre énergie.

— Qu'entends-tu par-là ?

— Tu ne le lis donc pas dans mon esprit ?

Robi dit avec impatience :

— Je pourrais le faire, mais pendant que tu me parles, j'essaie de trouver la solution du problème. Je n'ai jamais été partisan de penser à deux choses à la fois, bien que je puisse le réaliser. Qu'est-ce que « polariser » votre énergie ?

— Eh bien un exemple te permettra de comprendre. L'énergie peut prendre diverses formes, tu le sais, tout en demeurant immatérielle. La nôtre peut prendre toutes les formes possibles et imaginables. Suppose que nous nous heurtions à un champ de force électrique. Nous transformons toute notre énergie en chaleur..., et nous passons. C'est un exemple très simple.

— Je comprends, fit Robi. Et tu crois que ces champs de force

m'arrêteraient ?

— Je le crois. Tu es un être matériel.

— Si j'en étais certain..., grommela Robi. Puis, tout à coup, il cessa de courir. L'Être s'arrêta près de lui.

— Tu es mon ami, n'est-ce pas ?

— Oui. Jusqu'à ma disparition. Tu me plais, je te l'ai déjà dit. Et comme mes frères m'ont abandonné, que le soleil jaune est masqué..., je n'en ai plus pour bien longtemps. Pourquoi n'être pas l'ami de la seule créature vivante que l'on peut approcher ? Si les humains de cette planète pouvaient moins, sans doute aurais-je trouvé parmi eux beaucoup d'amis... Hélas !

— Bien, fit Robi. Peux-tu créer des champs de force ?

Il eut la sensation que l'Être riait.

— Bien sûr !

— Tu vas essayer divers champs de force. Je veux savoir à quoi m'en tenir, et si je puis les négliger.

— Puisque tu le veux... Mais j'essaie à faible puissance... Si tu passes au travers, j'augmenterai leur valeur. Vois-tu ces deux pierres ? Essaie de passer entre elles.

Robi regardait les pierres, que l'Être désignait à l'aide d'un tentacule de lumière. Il ne put noter que la clarté de la colonne de lumière diminuait légèrement. Il avança avec prudence, passa..., se retourna...

— Je n'ai rien ressenti, affirma-t-il.

— Reviens vers moi. Je vais augmenter la puissance.

Il passa de nouveau. Sans dommages.

— Regarde à tes pieds, fit l'Être.

Il baissa la tête et frissonna. Le sable du désert ressemblait à du verre fondu.

— Les écrans calorifiques n'affectent pas ton organisme, conclut l'Être, du moins dans la mesure où les Rochs envahisseurs peuvent les utiliser.

Robi eut un léger frisson en regardant le sable qui durcissait.

— Tu pourrais établir un écran plus puissant encore ? murmura-t-il.

L'Être répondit avec une certaine lassitude :

— Je ne suis qu'énergie, souviens-t'en. Si je consentais à disparaître à jamais (ce que vous appelez « mourir ») en me transformant en énergie calorifique, cette planète en souffrirait beaucoup. Et toi aussi, sans doute. Mais renouvelons l'essai. Je vais établir un écran purement électrique. Prends garde : une créature protoplasmique serait détruite en le touchant.

Très lentement, Robi avança. Il se savait protégé par le système incorporé dans son organisme, et qui lui permettait de changer de temps et d'espace une fraction de seconde avant qu'il fût détruit, mais il ne tenait nullement à quitter cette planète avant d'avoir résolu deux

problèmes essentiels : sauver les humains, et donc redonner toute sa clarté au soleil jaune, et réduire à l'impuissance les envahisseurs Rochs. Une besogne impossible en apparence..., mais les cerveaux de Robi avaient conclu : « Nous ne possédons pas assez d'informations pour conclure. Tâche d'en trouver... » C'est pourquoi il se mesurait aux écrans-force.

Il passa sans rien ressentir. L'Être en fut surpris, et demanda :

— Rien ? Pas même une paralysie passagère ?

— Rien du tout, fit Robi en riant.

Depuis son aventure contre les Xhans (Même collection : *Planète maudite.*), il savait que pas un atome de métal n'entrait dans son corps. Pas plus qu'une molécule de protoplasme. Que peut un courant électrique contre un isolant ?

— Extraordinaire, conclut l'Être. Je modifie encore. Je mets en place un écran magnétique. Essaie de passer.

Tout plein de confiance, Robi avança..., et s'arrêta. Soudain soucieux, sourcils froncés, rageur, il appuya de toute sa force... Il n'avança pas d'un centimètre.

Il ne ressentait aucune douleur, tout paraissait absolument normal en lui, mais, bien qu'il n'aperçût aucun écran, il y avait devant lui une barrière invisible qu'il était incapable de franchir.

— C'est cela, fit l'Être sur un ton consterné. Un écran magnétique, et te voilà réduit à l'impuissance.

— Tout de même pas ! protesta Robi en reculant vivement. Je conserve la liberté de mes mouvements !

— En un sens, tu as de la chance, dit l'Être. Il est impossible de créer un champ magnétique sphérique..., ou même cylindrique..., sans appareillage spécial. Tu conserveras donc, comme tu le dis, la « liberté de tes mouvements », mais tu seras incapable d'agir contre les envahisseurs.

Déconfit, Robi s'était assis sur une pierre.

— Parce qu'ils disposent de champs de ce genre ?

— Je te l'ai dit. Ils n'ont pas d'« armes » dans le sens que les humains donnent à ce mot. Ils créent des champs de force. Calorifiques, électriques, tu y es insensible. Mais magnétiques, te voilà incapable de passer. Les cerveaux de Robi travaillaient à toute vitesse.

— Comment créent-ils ces champs ? A l'aide d'appareils ?

— Évidemment ! Puisqu'ils ne sont que matière !

— Je pourrais envisager de saboter leurs appareils...

— Non, fit l'Être. Ils sont entourés d'un triple champ de force calorifique, électrique et magnétique. Tu ne pourras t'approcher d'eux.

— Avec ton aide ?

— Comment veux-tu que je t'aide ? Je ne puis neutraliser de tels écrans qu'en sacrifiant beaucoup de mon énergie..., ce qui m'est

indifférent puisque tous mes frères m'ont abandonné..., mais la réaction sera telle que toute cette face de la planète sera privée de vie pendant des siècles. Encore n'est-il pas certain que la planète elle-même ne sera pas disloquée !

— Tant que ça ? fit Robi, stupéfait.

— Oui, tant que ça, murmura l'Être tristement. Tu sais ce que donne la matière désintégrée... Pour l'énergie neutralisée, c'est la même chose. Il est très rare que l'un de nous décide qu'il cessera d'exister. Quand il s'y résout, mieux vaut en être très éloigné.

Robi, furieux, frappait du poing sur la pierre.

— Il faut pourtant que je chasse les Rochs et que je supprime l'écran qui occulte le soleil...

L'Être lui coupa la parole.

— Ton raisonnement est faux, ami.

— Comment cela ?

— Même si tu chasses les Rochs et si tu détruis l'écran, tu n'auras pas triomphé. Ils pourront revenir à tout moment et créer un nouvel écran sur le soleil jaune.

Maussade, Robi reconnut que l'objection était valable. Mais alors, que faire ?

— Je ne vois pas très bien comment tu pourrais y parvenir, reprit l'Être, mais je te conseille de t'attaquer à l'écran et de négliger les Rochs envahisseurs. Parce qu'ils sont télépathes sans contrôle mental, nous savons qu'ils ne supporteraient même pas pendant une heure les radiations du soleil jaune. Et donc, si l'écran disparaît, et si les Rochs sont loin de leur astronef, ils seront condamnés. Je doute que d'autres surviennent avant des générations et des générations d'humains. Robi enregistra le renseignement. Il n'avait aucune raison de douter des affirmations de l'Être, et, pourtant, il décida de rencontrer les Rochs. On ne peut lutter contre un ennemi dont on ignore à peu près tout.

— Tu viens de dire qu'ils sont télépathes sans contrôle mental, murmura-t-il. Si j'ai bien compris ta pensée, ils lisent dans l'esprit des autres, mais ne peuvent empêcher que les autres lisent aussi dans le leur ? Est-ce cela ?

— C'est cela. Ils devinent tout ce que tu penses..., et, en même temps, tu devines tout ce qu'ils pensent.

— Eh bien ! fit Robi, de nouveau souriant, ils vont avoir une surprise. Parce que je les défie de lire en moi. Alors que moi, je lirai en eux !

L'Être manifesta son étonnement.

— Un télépathe ne peut lire en toi alors qu'il lit en moi ?

— Oui, affirma Robi. J'en ai eu la preuve (Même collection : *Planète maudite*). Vois-tu, je ne suis qu'une machine – extraordinairement compliquée, certes. Comment veux-tu qu'un télépathe, aussi doué qu'il soit, lise dans une machine ?

— Toutes les créatures matérielles sont des machines, murmura l'Être. C'est, du moins, la conclusion à laquelle nous en sommes arrivés (je parle des vieux de chez nous, ceux qui ont des milliers d'années ; moi, je suis jeune, mais j'ai cru ce qu'ils m'ont expliqué). Les êtres-matière sont constitués par des assemblages de cellules qui réagissent mécaniquement aux ordres transmis par un cerveau ou des centres nerveux, eux-mêmes composés de cellules sur lesquelles influent des sécrétions chimiques, si bien que...

Robi lui coupa la parole.

— Ne discutons pas de cela, ami. Je te demande une chose : as-tu vraiment une certaine affection pour moi ?

— Plus que je n'en ai jamais eu pour qui que ce soit. C'est d'ailleurs étrange. Chez nous, il n'y a pas d'accouplement tel que vous le concevez, vous, matériels, et les « naissances » sont le fruit d'un hasard dû aux circonstances naturelles. Nous ignorons à peu près tout de ce que tu nommes « affection ». Nous sommes tenus par des liens de caste, voilà tout. Mais, depuis que je te connais, ami, un étrange sentiment est né en moi. Un sentiment que je n'avais jamais ressenti : j'aime me trouver près de toi. Je ne sais pourquoi. Tiens, vois-tu, actuellement, alors que tous les miens m'ont abandonné, il me semble que ma peine s'adoucit parce que tu es là. C'est bizarre.

Robi hésita. Il éprouvait lui-même une étrange sympathie pour l'Être. Et ce qu'il allait demander... Mais il le fallait s'il voulait sauver cette planète.

— Veux-tu m'aider ? demanda-t-il simplement.

— Qu'entends-tu par-là ? Je suis prêt à tout faire pour te rendre service.

Un temps. Robi n'osait pas. Enfin, il murmura :

— Peux-tu détruire les Rochs ?

Ll'Être ne répondit pas tout de suite. Puis, tristement, il répondit :

— Je le pourrais, et en quelques secondes. Puisque ce sont des créatures protoplasmiques. Mais, bien que tu sois mon seul ami, je ne le ferai pas. Vois-tu, nous savons de façon formelle que ce sont des créatures pensantes, ce que nous ignorions pour les humains de cette planète, et il existe chez nous une loi formelle : ne pas...

— Merci, ami, fit Robi en lui coupant la parole. Je te demande de me pardonner. Mais, vraiment, je ne sais que faire. Seul, avec l'appui des arcs et des flèches des gens de la vallée, je ne vois pas comment attaquer l'envahisseur.

— D'ailleurs, ami, reprit l'Être, il serait inutile de les détruire si tu ne trouves pas le moyen d'effacer l'écran qui arrête la clarté du soleil jaune.

— C'est vrai. Je te remercie encore. Je vais réfléchir à cela en courant vers les Rochs. Mais rends-moi encore un service... Mes deux amis,

que j'ai abandonnés là-bas avec la bulle, se montrent-ils raisonnables ? Je vais te le dire, fit l'Être.

Il disparut, et revint une minute plus tard.

— Ils nous suivent, dit-il. A une certaine distance, et en limitant la vitesse de leur engin. Mais ils nous suivent.

— C'est bien ce que je craignais, répondit Robi, préoccupé. Et eux, ils sont vulnérables à tous les écrans des Rochs...

Il continuait à courir, et ses trois cerveaux travaillaient à toute vitesse. Ils entrevoyaient une solution... Une seule. L'Être lui-même n'y avait pas pensé. Mais... Certes, si l'on détruisait l'écran, le soleil jaune brillerait de nouveau avec toute sa vigueur, et les Rochs seraient anéantis en une heure. Une telle tâche paraissait impossible, surtout à un robot seul. Et pourtant, Robi savait désormais qu'il pouvait neutraliser les Rochs et supprimer l'écran. Une seule chose l'arrêtait. L'Être était son ami. Et il venait de le dire, depuis qu'ils se connaissaient, un étrange sentiment était né en eux. Amitié ? Le mot était peut-être faible...

Ils coururent encore pendant deux ou trois heures, ou, du moins, Robi courut. L'Être effleurait le sol. A trois reprises, Robi lui demanda de revenir en arrière afin de savoir où en étaient Karel et Mauri. Ceux-ci, dans la bulle rapide, suivaient toujours. Ce fait inquiétait Robi. Il n'ignorait pas que les humains sont très vulnérables.

Enfin, il gravit à longues foulées le flanc d'une colline.

Et, devant lui, il vit les Rochs.

CHAPITRE XV

Une constatation s'imposait tout d'abord. Les Rochs étaient des arachnides. Enormes, d'un poids qui devait approcher celui d'un humain, et assurément beaucoup plus évolués que les araignées dont Robi avait fait la connaissance par hasard, certain jour où il explorait un grenier sur sa planète natale.

Mais c'étaient des araignées. Huit membres – à les voir s'agiter, on pensait à des bras plutôt qu'à des pattes – terminés par des « mains » simplifiées et diversifiées. Parfois, c'étaient des pinces, parfois des crochets, parfois, enfin, des mâchoires. Oui, des mâchoires à l'extrémité des bras, plusieurs Rochs en possédaient.

Ils étaient huit autour d'un engin en fuseau dans lequel Robi reconnut aussitôt un astronef. Mais cet appareil était ridiculement réduit. Une quinzaine de mètres de long, quatre ou cinq de diamètre à sa partie la plus enflée.

— Ils disposent de plusieurs de ces engins, murmura l'Être, nous l'avons lu en eux. Plutôt que de construire de gigantesques vaisseaux, ils ont préféré en fabriquer six. Nous avons lu dans leur esprit que c'était ainsi plus facile pour mettre en place des écrans solaires. A l'intérieur de leurs engins, ils sont parfaitement protégés contre toutes radiations. A l'extérieur, ils sont à la merci du soleil jaune. Je crois que...

— Merci, ami. Mais je vais savoir tout cela moi-même, décida Robi.

Il avança vers les Rochs, qui ne les avaient pas encore aperçus.

... – Mauri, murmura Karel... Oh ! Mauri, regarde ! Il s'approche de ces êtres répugnants !

A l'avant de la bulle rapide, elle se blottissait contre son compagnon. Elle n'avait pas protesté quand celui-ci avait suivi Robi à distance. Comme elle l'avait dit déjà, elle était l'unique descendante des empereurs, et la loi de la cité-dôme voulait qu'elle reçût une éducation virile. Elle ne connaissait pas la peur. Par contre, à la vue des Rochs, elle ne pouvait dompter l'horreur instinctive que lui inspiraient ces créatures.

— As-tu vu, Mauri ?... Horrible ! Ce sont des araignées !

— Certes, fit Mauri doucement. Eh bien ? Pour quelle raison l'homme aurait-il seul évolué sur tous les mondes ?

— Mais tu..., tu ne comprends pas...

Elle tremblait. Elle fit un violent effort sur elle-même pour déclarer :

— Ne crois pas que j'aie peur... Mais j'éprouve une horreur instinctive pour ces animaux. Dans la cité-dôme, nous avons beau les pourchasser, nous ne parvenons pas à nous en débarrasser...

— Je n'en ai jamais vu dans la vallée noire, fit Mauri. Sur le flanc de

la montagne, quelquefois... Mais essaie de maîtriser tes nerfs, Karel. De toute évidence, ces êtres ne sont pas des animaux, mais des créatures très évoluées. L'engin posé près d'eux doit être un astronef... Or, nous, humains, nous n'en avons jamais construit aucun. Pars du fait qu'ils sont techniquement plus évolués que nous. Efface cette notion de répugnance..., et essaie de penser qu'ils sont au moins nos égaux.

— Des araignées ! balbutia Karel, encore incrédule.

— Cesse de te laisser dominer par cette horreur infantine. Regarde Robi...

En effet, Robi, qui venait d'être repéré par les Rochs, s'approchait de ceux-ci lentement, sans hésitation et sans crainte. Il est probable que l'effet de surprise fut tel chez les envahisseurs qu'ils n'aperçurent pas la bulle, immobile loin de là, mais parfaitement visible, pas plus que l'Être réduit à une mince colonne fluorescente sur le flanc de la colline blanchâtre.

Lorsqu'il fut à une trentaine de pas, il commença à percevoir les pensées des Rochs. Leurs pensées et leurs questions. C'était un informe magma duquel surgissaient pourtant certains faits précis.

— Qui est-il ? Est-il dangereux ? Mettez en place les boucliers...

Et, au-dessous de cette réaction défensive :

— Sans doute représente-t-il les habitants de cette planète... Nous avons là une occasion unique d'apprendre l'efficacité de leurs armes contre nos champs de force. Certes, il ne porte aucune arme apparente. Mais nous ? C'est la même chose. Peut-être crée-t-il aussi des champs de force ? Le moment est venu de le savoir. Laissons-le approcher encore...

Robi enregistrerait tout cela et attendait avec patience les pensées positives pour lui, c'est-à-dire celles qui lui fourniraient une indication valable. Il en capta une tout à coup.

— N'avancez pas vers lui... Il est trop loin pour que nos boucliers l'atteignent, mais inutile de s'en approcher, c'est peut-être un piège. Qu'il marche encore un peu, et il sera à la limite de portée.

Il était facile d'en conclure que les « boucliers » ou champs de force, armes à la fois défensives et offensives, n'avaient d'effet que jusqu'à une dizaine de pas. Intéressant à savoir.

Il ralentit l'allure. L'Être avait eu beau essayer sur lui divers écrans d'énergie, il n'était pas très rassuré. Ses réactions humaines lui suggéraient la possibilité de formes négligées par l'Être et qui pouvaient le détruire. Provisoirement, bien entendu, puisque, par construction, il se désintégrait une fraction de seconde avant l'anéantissement total pour se réintégrer ailleurs. Mais il lui eût été très désagréable de disparaître alors que, sur cette planète, rien n'était réglé.

Une voix siffla à son oreille :

— N’aie aucune crainte. Ce que j’ai essayé sur toi est largement supérieur à tout ce dont disposent les Rochs. Ils ne peuvent rien contre toi, sinon t’empêcher d’avancer.

— Merci, ami, fit Robi, rasséréiné. Puis, tout à coup, il entendit... Non ! Il n’entendait pas : il captait des pensées, celles des Rochs. Ils s’étaient tournés vers lui tous les huit, et il les sentait menaçants. Cependant, un fait les déroutait, et ils discutaient mentalement entre eux, stupéfaits.

— Cette créature converse avec l’Être de lumière, il n’y a pas de doute. Or, les Êtres de lumière, nous en avons la certitude, sont extrêmement évolués..., c’est d’ailleurs pourquoi nous avons réparé leur astronef : en cas de conflit contre eux, nous étions vaincus d’avance. Pourtant, cette créature à quatre membres *ne pense pas*. Impossible de capter la moindre étincelle de raisonnement dans son cerveau, en admettant qu’elle en ait un...

Robi, plutôt amusé par le désarroi des envahisseurs, lança un flux de pensées.

— Vous ne captez rien en moi parce que je vous suis supérieur : je puis fermer mon cerveau. Ce qui ne m’empêche pas de lire en vous.

— Un écran mental ? suggéra l’un des Rochs.

— Aucun écran mental, répondit Robi par un nouveau flux de pensées. Il se trouve que nous, humains, nous pouvons contrôler notre cerveau infiniment mieux que vous ne le faites.

Et, persuasif :

— Nous avons entendu dire que vous aviez pris pied sur notre planète, et aussitôt, les miens m’ont délégué près de vous afin de vous prouver que vos armes sont inefficaces et que vous n’avez plus qu’à reprendre vos astronefs afin de chercher un terrain de chasse plus propice.

— Hélas ! ami, murmura l’Être... Tu as oublié qu’ils ont lu dans nos pensées ! En effet, presque aussitôt, Robi capta l’équivalent d’un rire général mais muet. Huit cerveaux d’arachnides s’égayaient.

« Nos armes inefficaces ! Mais nos écrans électriques vous foudroieront, nos écrans thermiques vous carboniseront... Quant à vos moyens d’action, le moindre champ magnétique arrêtera les flèches que lancent vos arcs ! » Puis, brusquement, avec menace : – Nos armes sont inefficaces ? Avance donc encore de quatre ou cinq de tes pas, et tu verras !

Robi contracta imperceptiblement les mâchoires. L’instant décisif était venu. Si l’Être avait commis une erreur, il allait disparaître, abandonnant à leur triste sort Karel, Mauri et les humains de la planète. Lentement, il avança. Quatre pas, cinq... Dix... Il était tout près des Rochs quand il capta le désarroi de leurs pensées.

« Inimaginable ! Un être protoplasmicme traverse sans s’en soucier les

boucliers électriques et thermiques !... Dirait-il vrai ? Serions-nous à la merci des habitants de la planète ? »

A ce moment-là, Robi se crut vainqueur. Un instant encore, et il triomphait. La terreur et l'angoisse naissaient dans l'esprit des Rochs qui le prenaient évidemment pour un humain.

Soudain, il cessa de sourire. A quelques pas du Roch vers lequel il avançait, il venait de heurter une surface invisible, de consistance solide. Quelque chose comme un bloc de métal qu'il n'apercevait pas. Il reconnut aussitôt l'écran magnétique dont il avait expérimenté les propriétés avec l'aide de l'Être. Et il savait qu'il ne pouvait franchir un tel écran ! Les Rochs le devinèrent aussitôt, et il capta leur allégresse. Ils ne pouvaient atteindre les humains, soit, mais ceux-ci ne pouvaient davantage les atteindre ! Il y avait donc au moins possibilité de cohabitation. Pour l'instant, ils n'en demandaient pas davantage.

— Vois-tu, fit tristement l'Être qui avait glissé près de Robi, j'en étais certain. Tu ne peux les approcher, et donc les combattre.

Robi ne répondit rien. Il écoutait toujours les pensées des Rochs. Brusquement, il ordonna :

— Eloigne-toi, ami ! Vite...

— Mais...

— Eloigne-toi, je t'en supplie !... Ne comprends-tu pas ? Ils ne peuvent lire en moi, mais ils lisent en toi.

L'Être comprit aussitôt et disparut. Trop tard. Désormais, pour l'avoir décelé dans l'esprit de l'Être, les Rochs savaient que Robi n'était pas un humain, et qu'il disposait de facultés très supérieures à celles des humains. En particulier, ils avaient appris que ceux-ci étaient vulnérables aux écrans thermiques et électriques. Ce fut en eux un véritable chant de triomphe. Plus question, désormais, de cohabitation : ils avaient la possibilité de détruire totalement les habitants de la planète..., et ils étaient décidés à le faire.

Pendant une dizaine de secondes, Robi cessa de bouger, enregistrant le plus de détails possible au sujet des Rochs qui se concentraient. Il apprit ainsi une foule de choses, que les autres étaient incapables de dissimuler. Par exemple, que les boucliers énergétiques étaient produits par un plastron d'un métal particulier à leur planète d'origine, et qui, maintenu par des sangles, couvrait l'avant de leur thorax. Comme l'avait annoncé l'Être, ils étaient incapables de créer des champs sphériques, voire circulaires, ce qui revenait à dire que leur « bouclier » était placé devant eux. Si l'on tentait de les tourner, ils se contentaient de pivoter. Devant une masse d'ennemis, ils se groupaient de telle façon que les champs de force constituaient un polyèdre infranchissable... et redoutable.

Robi comprit aussi une foule d'autres détails, tel celui-ci, qui présentait une importance considérable : les Rochs, par suite de

l'exiguité de leur astronef, n'avaient emmené avec eux aucun moyen de locomotion. Ils ne pouvaient donc se déplacer qu'à l'aide de leurs membres. Restait à savoir s'ils couraient plus vite que les humains... Cela, Robi ne put le lire pour l'excellente raison qu'il ne disposait d'aucun terme de comparaison, les Rochs n'ayant encore jamais rencontré d'humains.

Tout cela ne dura que quelques secondes, après quoi il eut une idée passablement saugrenue, née de sa fureur de ne pouvoir franchir l'écran magnétique.

Ce bouclier était produit par la plaque sanglée sur le thorax des Rochs, et dont il n'avait d'autre point d'appui que le Roch lui-même. Or, pour Robi, il se comportait comme un mur plein. On allait bien voir !

Arc-bouté sur ses deux jambes, sa large poitrine appuyée à la paroi invisible, il se mit à pousser de toute sa force, considérable.

La joie du triomphe lui arracha un long éclat de rire. Le bouclier reculait ! Il accrut sa poussée... A quelques pas, le Roch tentait de se cramponner au sol avec ses huit membres. Mais comment résister à Robi ? L'araignée pensante n'avait même pas la force physique d'un homme !

Cependant, les sept autres s'approchaient, avec un écœurant grouillement de pattes. Robi lut en eux qu'ils allaient tenter de le cerner en appliquant leur tactique du polyèdre à huit faces. Il recommença à rire. Brusquement, il se pencha. Ses doigts s'insérèrent dans le sable, et n'y rencontrèrent aucune résistance. Comme il l'avait compris, l'écran magnétique n'existait qu'au-dessus du sol.

Il rassembla toutes ses forces et, soudain, dans une prodigieuse détente, il souleva l'écran ! Il n'y avait nul mérite : fait d'énergie, le bouclier n'avait aucun poids. Avec un rire éclatant, il vit le Roch culbuter sur le dos, agitant ses membres en l'air, maladroitement. L'écran devait être à l'horizontale au-dessus de lui, et jamais, sans doute, aucun Roch ne s'était trouvé dans une telle position inconfortable !

Robi fonça, passant sous l'écran, arriva jusqu'au Roch qui, plutôt que de tenter de se relever, essaya de le saisir avec les pinces et les mâchoires qui constituaient l'extrémité de ses membres. Adroitement, Robi évita ces armes naturelles, tendit les deux bras, tira de toute sa force.

Les sangles qui maintenaient le plastron de métal cédèrent. Avec un nouveau hurlement de triomphe, Robi se releva, brandissant le générateur d'écrans, et il agita avec défi celui-ci au-dessus de sa tête. En même temps, pendant une infime fraction de seconde, il lança un flux de pensées.

« Quoi que vous fassiez, vous êtes vaincus d'avance ! Vos armes sont sans effet sur moi, et votre bouclier de protection est dérisoire ! A moi

seul, je puis vous chasser de cette planète ! »

... Puis il se tut. Quelque chose d'horrible venait de sauter sur lui par derrière. Puis une autre... Une autre encore... Des pinces, des mâchoires saisissaient ses bras et ses mains. Déséquilibré, il roula à terre.

En un éclair, il comprit que les Rochs avaient adopté la seule tactique possible pour eux. Ils avaient abandonné leurs boucliers et l'attaquaient directement !

Pendant un bref instant, il fut tenté de rire encore. Il avait une confiance absolue en son organisme, et surtout en cette matière plastique qui formait son épiderme, capable d'arrêter non seulement les flèches, mais encore les balles.

Mais, soudain, une notion nouvelle naquit en lui : la souffrance physique. Il ne l'avait encore jamais ressentie. La douleur pénétrait ses doigts, ses bras, et jusqu'à ses épaules. Il devinait d'où elle provenait : les Rochs, avec leurs pinces et leurs mâchoires, tentaient de briser ses membres !

Et il savait aussi autre chose, parce qu'Allan, son créateur, l'avait mis en garde. Son système sensitif était des plus rudimentaires, Allan n'ayant pas vu la nécessité de lui faire ressentir la douleur comme la ressentent les humains.

Du fait qu'il souffrait physiquement, c'est que pinces et mâchoires parvenaient à percer, à trancher, à écraser cette armure plastique qu'il avait crue invulnérable ! Quelques secondes encore et, bien qu'il tentât de se libérer de l'étreinte des huit Rochs, la merveilleuse mécanique qu'il était ne serait plus qu'une épave...

Car le dispositif de désintégration dont il était muni n'agissait que lorsqu'il était en danger de mort immédiate. Et une mutilation n'est pas la mort.

CHAPITRE XVI

— Il est perdu, Mauri ! souffla Karel, horrifiée.

Blottis dans la bulle rapide à quelques centaines de mètres, ils avaient assisté à cet étrange combat et, jusqu'au dernier moment, ils avaient cru que Robi en sortirait vainqueur. Ils avaient en lui une telle confiance !

Mais Robi était à terre, solidement maintenu par les huit énormes araignées qui tentaient de cisailler ses mains et ses bras !

Mauri, tendu, légèrement penché en avant, ne répondit rien. Il espérait encore. Brusquement, il gronda :

— Descends, Karel ! Il ne peut se dégager ! Descends !

— Mais..., que vas-tu faire ?

— L'aider de mon mieux. Foncer sur eux avec la bulle. Mais pas toi. Moi seul.

Elle secoua la tête et eut un petit rire sans joie.

— Tu es incapable de diriger cet engin, Mauri. Moi, je le puis. Déjà, elle mettait en marche à toute vitesse et fonçait vers les Rochs. Du coin de l'œil, elle surveillait Mauri. Elle se demandait si celui-ci, comme l'eût fait Helge en pareille circonstance, allait trouver une échappatoire, décréter qu'il était trop tard, que...

— Tu es une femme brave, Karel, dit Mauri simplement. Il essaie de nous sauver, nous ne pouvons l'abandonner.

Tout en parlant, il préparait son arc et ses flèches ! Karel se dit qu'Helge n'aurait jamais osé attaquer les Rochs. Quoi qu'elle fit, elle comparait encore les deux hommes. Mais plus le temps passait, plus elle comprenait que Mauri l'impulsif, c'était bien autre chose qu'Helge le calculateur.

A une vingtaine de mètres du groupe constitué par Robi, qui se débattait, et les huit Rochs qui tentaient de cisailler ses mains, elle arrêta la bulle qui se posa docilement sur le sol. Elle ne dit rien. Elle avait connu les jeunes hommes de la cité-dôme, et elle savait avec certitude qu'aucun d'entre eux n'eût osé quitter la bulle en de telles circonstances. Elle se demandait intérieurement si Mauri aurait le courage de descendre et de décocher ses flèches sur les Rochs arachnides.

Or, il se produisit une chose totalement différente. Mauri lança son arc sur les coussins arrière et gronda :

— Ça n'aurait aucun effet sur de telles créatures !

En même temps, il dégainait son couteau, ouvrait la porte et sautait à l'extérieur de la bulle. Karel, qui, sans connaître la peur, tremblait de la tête aux pieds, eut un sourire ravi. Mauri, pas plus qu'elle, n'avait une chance sur mille d'en réchapper, et elle le savait, mais elle était

heureuse de mourir en compagnie d'un homme. Un vrai.

Mauri, couteau à la main, fonça sur le groupe des Rochs.

... La douleur devenait extrêmement violente, mais elle fournissait à Robi certaines précisions. Les Rochs ne tentaient nullement de cisailer son épiderme (ils avaient essayé, mais n'avaient pu réussir). Ils le maintenaient couché grâce à leurs soixante-quatre membres, et ils avaient bloqué toutes leurs « mâchoires » sur le poignet gauche de leur adversaire. Seize mâchoires, pendant que quarante-huit pinces empêchaient Robi de se relever. Et ces seize mâchoires serraient, tordaient, jusqu'au moment où le poignet se briserait.

Et ce moment-là ne tarderait pas... Robi le comprenait ! Il souffrait atrocement. Quelques secondes encore, et...

Comme dans un voile, il aperçut la bulle qui s'arrêtait à quelques mètres, Mauri qui descendait, couteau au poing.

— N'avance pas ! hurla-t-il... Fuyez, Karel et toi !

Puis il hurla, parce que la pression devenait telle que son poignet commençait à se disloquer... Tout à coup, plus rien. Plus de souffrance. Plus de Rochs. Pendant une infime fraction de seconde, Robi se demanda si le système de désintégration n'avait pas fonctionné bien qu'il ne fût pas menacé de mort, s'il ne se retrouvait pas sur quelque nouvelle planète...

Puis, relevant la tête, il aperçut Mauri tout près de lui, indécis, incrédule, son couteau à la main, et..., et les Rochs à vingt ou trente pas, écroulés à terre, et qui se relevaient avec peine comme après un choc violent.

D'un bond, il se leva. Et, aussitôt, il comprit pourquoi Mauri s'était figé à quelque distance.

L'Être était là avec sa scintillante colonne de lumière.

— C'est toi qui m'as sauvé ! murmura Robi.

— Bien sûr. Tu es mon ami. Un simple flux d'énergie, et pftt... Plus de Rochs. Il était temps, je crois.

Dans l'esprit de l'Être, Robi lut à la fois une amitié vraie et une ironie à peine déguisée.

— Oui, murmura Robi. Il était temps, et je m'en souviendrai.

Puis, très vite, à Mauri :

— Merci, ami... Mais pars vite ! Reprends la bulle, et va préparer vos dispositifs de défense dans la vallée. Les Rochs sont décidés à vous détruire jusqu'au dernier. Si même tu pouvais alerter ceux de la cité-dôme...

Il se tut. Les Rochs revenaient lentement, groupés, mais, heureusement, dans leur désarroi, ils n'avaient pas eu l'idée de mettre en fonctionnement leurs écrans calorifiques et électriques, sans quoi Mauri eût péri aussitôt. L'homme de la vallée noire n'hésita pas. Il regarda Robi, puis l'Être, très vite, puis il recula vers la bulle qu'il

avait abandonnée. Les Rochs se désintéressaient de lui. Robi, satisfait, lisait en eux cette caractéristique des races faibles : ils ne savaient pas admettre la défaite. Certains prétendent que l'entêtement dans l'erreur est une qualité. Robi ne l'admettait pas : ses circuits avaient été imaginés par Allan, la plus brillante intelligence de sa planète d'origine.

Les Rochs s'approchaient en demi-cercle. Ils se maintenaient sur quatre membres, et brandissaient les quatre autres avec menace.

Tout en surveillant Mauri qui s'éloignait vers la bulle et qui, dépassé par les événements, se campa à quelques pas de l'engin afin de pouvoir intervenir si besoin en était, Robi explorait les pensées des autres – c'est-à-dire des Rochs, puisque l'esprit de l'Être ne lui était perméable que lorsque celui-ci parlait.

Les Rochs étaient furieux, pas de doute. Mais pas tellement envers celui qu'ils avaient terrassé. En eux, Robi passait au second plan. Leur flux de colère s'élevait vers l'Être qui, en intervenant, les avait privés d'une victoire.

Soudain, s'éleva la voix de l'Être. Ses sifflements, plutôt.

— Il parle afin que tu comprennes ce que je pense, ami, car si tu lis en eux, tu ne peux lire en moi tant que je suis silencieux, tu me l'as toi-même avoué. Ils témoignent beaucoup de colère envers moi.

— Je le vois, fit Robi. Est-ce parce que tu les as balayés d'un seul souffle ? L'expression fut très agréable à l'Être qui répondit en jubilant :

— C'est cela. D'un seul souffle. Ils sont effroyablement vaniteux. Je n'ignore pas que, actuellement, ils sondent mes pensées, et je tiens à ce qu'ils sachent que, pour moi, ils ne sont que d'humbles créatures protoplasmiques que j'anéantirais sans perdre la millième partie de mon énergie.

— Malgré leurs boucliers de champs de force ? demanda Robi, très intéressé.

— Pffft !... répondit l'Être.

Robi, qui surveillait les Rochs, nota aussitôt que ceux-ci s'étaient immobilisés. La crainte les paralysait, reléguant leur colère au second plan.

— Pourquoi ne les détruis-tu pas, puisque tu peux le faire ?

— Parce que ce sont des créatures pensantes, et qu'ils ne puent pas, répondit l'Être simplement.

— Mais ils l'ont avoué, ils s'apprêtent à détruire la race humaine !

— Et que m'importe ?

— Je suis ton ami. Les humains sont mes amis. Les amis de tes amis ne sont-ils pas ?...

L'Être lui coupa la parole.

— Il ne m'est guère difficile de comprendre que tu essaies de me faire

accomplir des actes irréparables..., et pourtant, tu te dis mon ami. En vérité, je le sais, tu n'as d'amitié que pour deux des humains puants : les deux qui t'attendent là-bas dans la bulle.

— Ces deux-là, tu les protégeras ?

— Oui, dit l'Être. Et les Rochs le lisent dans mon esprit. Je n'admettrai pas qu'ils y touchent, pas plus qu'à toi. Quant aux autres humains puants, qu'ils se défendent seuls.

Tristement, il ajouta :

— Depuis que le soleil jaune est masqué, je ne puis plus reconstituer mon énergie, ne l'oublie pas.

Robi écouta de nouveau les pensées des Rochs. Après les déclarations de l'Être, elles étaient plus calmes. L'un d'eux, porte-parole muet, demanda :

— Nous pouvons donc facilement nous entendre, Etre. Nous sommes d'accord pour ne pas attaquer cet humain et ses deux compagnons, puisque cela semble te faire plaisir.

— Oui, répondit l'Être. Grand plaisir.

Robi sursauta.

— Je ne comprends pas ta passivité, gronda-t-il. Comment ? Ces envahisseurs ont établi un écran solaire qui te condamne à brève échéance et tu ne fais rien pour qu'ils le disloquent ?

— Continue à lire dans leur esprit, demanda l'Être avec tristesse.

Robi obéit. Et, tout de suite, il apprit que les Rochs, à partir de leurs astronefs spécialement conçus, étaient capables de masquer le rayonnement d'un soleil, mais il leur était totalement impossible de détruire l'écran lorsque celui-ci était en place.

— Même s'ils le voulaient, ils ne le pourraient pas, ajouta l'Être. Il y a là une sorte de fatalité. L'écran est en place, et je te le dis sans chercher à te peiner, ni toi ni les humains puants ne sont capables de le détruire. Et les Rochs ne le peuvent pas. Donc, la saine logique commande de céder la place aux Rochs à la condition qu'ils te ménagent, toi et tes deux compagnons.

Robi ne répondit rien. Il tourna le dos, alla vers la bulle rapide, poussa Mauri à l'intérieur, s'y assit lui-même. Sous la main ferme de Karel, l'engin s'arracha au sol et partit à toute vitesse vers la vallée noire.

L'Être demeura pensif. Il se demandait s'il ne venait pas de se fâcher avec son unique ami.

... – Ne va pas trop vite, Karel, demanda Robi.

Docilement, elle ralentit l'allure de la bulle rapide. Robi s'était retourné et regardait au loin. Les Rochs s'étaient mis en marche, dédaignant l'Être de lumière immobile. Robi tenait à juger la vitesse de leur déplacement. Il fut aussitôt rassuré. Peut-être cette planète avait-elle une masse supérieure à celle de leur planète d'origine, mais ils semblaient très maladroits. Plutôt des crabes que des araignées, se

dit Robi. Si cela continuait, ils n'étaient guère capables de rattraper un humain à la course. Et comme leurs boucliers offensifs ou défensifs ne s'établissaient qu'à quelques pas d'eux, l'humanité pourrait survivre, même s'ils détruisaient la cité-dôme, même s'ils envahissaient la vallée noire.

Survivre... Le cœur de Robi se serra. Comment survivre sur une planète vouée à la pénombre ? Jamais plus le soleil jaune ne réchaufferait les humains, et les cultures de la vallée noire.

Le problème était là, et non dans l'invasion des Rochs. L'unique moyen de sauver la planète, c'était de détruire l'écran solaire.

— Nous perdons du temps, fit Mauri à voix basse. Ces créatures ont lu dans l'esprit des Etres l'existence de la vallée noire et de la cité-dôme. Il faut avertir au plus vite nos compagnons.

Robi le regardait avec curiosité.

— Ceux de la cité-dôme sont vos ennemis, dit-il, et tu veux pourtant les alerter ?

— Ces querelles appartiennent au passé, répliqua Mauri. Nous sommes des humains, eux et nous. Il faut sauver la race.

Conscient tout à coup de ce que Robi, lui, n'était qu'une machine, il se tut, confus. Mais Robi lui sourit gentiment et expliqua avec patience :

— Tous tes semblables réagissent comme toi. Vous supposez que, parce que je ne suis pas humain, je me sens inférieur à vous. Détrompe-toi. Ni supérieur ni inférieur. Je suis « moi », comme vous êtes « vous ». Comme les Rochs sont les Rochs.

Et, tourné vers Karel :

— Fonce à toute vitesse vers la cité-dôme.

— C'est cela, fit Mauri, rasséréiné. Je les alerterai.

Robi eut un sourire.

— Ils reconnaîtraient aussitôt que tu viens de la vallée noire et, tels que je les connais, ils tireraient sur toi. Moi, vois-tu, j'ai une supériorité sur toi : je me moque de leurs armes. C'est donc moi qui les avertirai. Et n'en sois pas jaloux...

Il riait, avec une pointe d'ironie.

— Pendant que j'irai, tu seras seul avec Karel, acheva-t-il.

Mauri ne répondit rien, preuve que cela ne lui était pas désagréable.

CHAPITRE XVII

La ville-dôme fut attaquée deux jours plus tard, alors que Robi et ses amis, après avoir alerté les sujets du Grand-Thorem, avaient regagné la vallée noire dont les habitants, désemparés par l'éclipsé prolongée du soleil jaune, les accueillirent sans hostilité.

Les Rochs étaient au nombre d'une quarantaine – tous ceux qui avaient débarqué sur la planète, à l'exception de quatre d'entre eux qui surveillaient les astronefs.

A quelques centaines de mètres du dôme, ils s'immobilisèrent, tinrent un rapide conseil, et l'un d'eux s'avança, seul. A travers la paroi translucide, quelques humains le regardaient venir, une moue de dégoût aux lèvres. Sur l'ordre du Grand-Thorem, on avait préparé toutes les armes disponibles, fort peu de chose d'ailleurs, dans le cas improbable où le dôme aurait cédé aux assauts des envahisseurs. Parce qu'ils vivaient depuis des centaines d'années sous sa protection, les humains le croyaient invulnérable.

Et, en vérité, il l'était. Quand il fut à deux ou trois pas, le Roch concentra toute l'énergie de son plastron de métal rare de façon à produire un champ calorifique extrêmement puissant. Au pied du dôme, le sable et les cailloutis se transformèrent en une matière pâteuse, mais la paroi ne s'en porta ni mieux ni plus mal.

Le Roch manifesta mentalement sa déception et sa colère, et c'est alors que, pour la première fois, les humains captèrent ses pensées. Ils avaient cru qu'il s'approchait pour négocier... Quelle illusion ! Dans l'esprit de l'arachnide, il n'y avait que fureur et haine, et désir de tuer pour le plaisir de détruire.

Ce grouillement de pensées était si hostile que les habitants de la cité-dôme reculèrent, pris de panique. Ils lisaient chez le nouveau venu la certitude du triomphe et de l'extermination de la race humaine grâce aux boucliers énergétiques contre lesquels ils ne possédaient nulle parade.

Quant au Roch, immobile, il fouillait l'esprit de ces êtres pratiquement désarmés, et il y voyait la terreur, l'impuissance..., la panique.

Il essaya successivement l'écran électrique, qui demeura sans effet, puis le bouclier magnétique qui, simple arme défensive, était incapable d'ouvrir une brèche dans la paroi du dôme.

Mais, tout en procédant à ces essais, il continuait à pénétrer dans l'esprit des humains trop proches encore pour que leurs pensées s'éteignissent. Il eut un grognement de satisfaction et, sans insister, revint vers ses compagnons. Désormais, il savait que la cité-dôme possédait des entrées souterraines et que, s'estimant protégés des Etres-lumière par l'obscurité, les humains n'avaient établi aucun

système défensif, sinon quelques « bulles » modestement armées de pinces...

De façon instantanée, les autres Rochs l'apprirent. Ils firent aussitôt volte-face pour se diriger vers la carrière la plus proche, celle, précisément, par laquelle Robi, Helge et Karel avaient quitté la cité.

Cela, les humains le savaient déjà : ils avaient lu dans l'esprit des Rochs. Leur réaction fut immédiate.

— Le Grand-Thorem ! Il faut avertir le Grand-Thorem. Nous n'avons plus qu'une seule chance : le tordeur. Il se postera dans le souterrain, terrassera ces monstres que nous exterminerons pendant qu'ils seront dans l'impossibilité de se défendre.

Les Rochs ignoraient tout du tordeur : aucun humain n'y avait pensé alors qu'ils étaient assez proches d'eux pour capter leurs ondes cérébrales.

— Le Grand-Thorem ! Où est le Grand-Thorem ?

On courait au hasard dans les rues, à la clarté fumeuse des torches. Depuis que le soleil jaune était occulté, ce n'était plus la pénombre sous le dôme, c'était la nuit.

— Le Grand-Thorem ! Alerte-le : les envahisseurs sont arrivés et vont tenter de passer par les carrières !...

On eût dit des moutons affolés bêlant afin que leur berger vînt les défendre.

* *

*

... Le Grand-Thorem décréta aussitôt que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les Rochs avaient tenté de percer le dôme et n'y étaient pas parvenus. On n'aurait donc pas à faire face au danger en plusieurs points à la fois, mais seulement dans l'un des souterrains, et donc, le tordeur allait prouver à l'envahisseur que l'on pouvait se défendre, et les contraindre à regagner leur monde lointain.

En son for intérieur, il en était beaucoup moins convaincu. Le doute avait germé en lui depuis que certain inconnu, surgi on ne savait d'où, avait paru insensible à l'action du tordeur. Pendant quelques instants, il se demanda s'il n'allait pas confier l'engin à quelqu'un de ses sous-ordres, sous le prétexte de diriger lui-même les opérations à partir du Temple... Mais c'était un homme retors, et il n'ignorait pas que la cité appartenait à celui qui possédait le tordeur. Quelle garantie avait-il qu'on le lui remettrait après la victoire ? Il se résigna donc à descendre dans le souterrain, non sans avoir auparavant alerté les bulles de surveillance, leur ordonnant d'attaquer les Rochs dès que ceux-ci tenteraient de descendre dans la carrière.

Les bulles de surveillance munies de pinces articulées, se rassemblèrent donc au fond de la carrière et attendirent l'assaut des envahisseurs.

En fait, il n'y eut pas d'assaut. Les Rochs descendirent tranquillement par le plan incliné à l'aide duquel la bulle d'Helge, Karel et Robi s'était enfuie. Ils avaient édifié devant eux, à quelques pas, leur triple écran de force : calorifique, électrique, magnétique.

Ils avancèrent vers les bulles qui, pour n'être pas en reste, glissaient lentement vers eux.

Les parois des bulles étaient de cette même matière qui entourait la cité-dôme – plus transparente, voilà tout. C'est dire que les armes offensives des Rochs, l'écran thermique et l'écran électrique, ne pouvaient rien contre cette sorte de carapace.

A vingt pas, les humains apprêtèrent leurs armes à feu. Malheureusement pour eux, ils n'osèrent pas entrouvrir les portes pour les utiliser. Il faut avouer, d'ailleurs, que les écrans magnétiques des Rochs étaient capables d'arrêter les balles, tout comme l'épiderme de Robi. Mais les humains n'eurent pas le loisir de le constater. Confiants en la solidité de leurs bulles, ils s'avancèrent au plus près, décidés à tirer à bout portant.

Or, à quatre ou cinq pas des Rochs, les bulles s'affaissèrent, inertes. Il n'y avait plus aucune vie à l'intérieur. Les écrans calorifique et électrique étaient sans effet sur la paroi, mais la traversaient ! D'où mort immédiate de l'équipage. Les humains de la cité-dôme n'avaient pu noter cela, car ils s'étaient toujours tenus à une certaine distance de la paroi du dôme.

En moins d'une minute, le combat fut terminé. Les bulles gisaient à terre, leurs moteurs fonctionnant encore au ralenti, et probablement, ils continueraient à souffler doucement jusqu'à épuisement du carburant.

Les Rochs passèrent, dédaignant les machines, et s'engagèrent dans le souterrain... Il y avait deux jeunes gens, envoyés là en éclaireurs par le Grand-Thorem, chargés d'apporter à celui-ci les résultats de cette première escarmouche.

Ils s'élancèrent à grandes enjambées, devançant de peu les Rochs patauds. Le Grand-Thorem était debout au fond du puits vertical creusé sous la cité. Il tenait à la main le tordeur.

— Grand-Thorem !... C'est une catastrophe ! Ils disposent d'armes inconnues ! Comme les Etres de lumière, ils ont pétrifié tous les équipages... Ils arrivent ! Prépare le tordeur !

Cette fois, l'ambition du Grand-Thorem ne résista pas à l'élan de peur qui le rejeta en arrière. Au hasard, il tendit l'engin à l'un de ses assistants.

— Arrête-les ! Je vais revenir avec toutes les armes dont nous disposons !

L'autre, ébahi, prit le tordeur, le braqua vers le souterrain, et fit fonctionner l'engin au moment où le premier Roch apparaissait à la vague lueur des torches.

* *

*

... Le Grand-Thorem surgit en haut du puits, et, sans alerter personne, se précipita vers son palais. Là, il rangea dans un petit coffre tous les bijoux qu'il avait accumulés.

Puis, non sans quelque hésitation, il revint vers le premier souterrain. Difficile pour lui de s'enfuir avant de savoir comment tournaient les choses !

Il décida d'attendre un peu, bien décidé à sauter dans sa bulle personnelle et à quitter la cité par un autre souterrain..., si cela allait mal.

Un repli stratégique, somme toute. Ce qui le faisait hésiter, c'est que ses nouvelles positions n'étaient pas préparées à l'avance, et qu'il craignait qu'on ne l'accueille pas très favorablement dans l'autre centre habité de la planète : la vallée noire.

* *

*

... Le premier Roch qui avançait dans le souterrain reçut sur son triple bouclier invisible le jet du tordeur. Nul ne savait, depuis des générations, sur quels principes fonctionnait le tordeur. Mais le fait est que, contrairement à ce que supposait le Grand-Thorem, il fut efficace sur les Rochs !

Le jet du tordeur traversa les trois boucliers (il avait probablement traversé aussi le corps de Robi, mais sans que l'organisme de celui-ci réagît) et atteignît le Roch.

Aussitôt, celui-ci fut saisi de convulsions atroces, tomba sur le sol et se mit à gesticuler. Sa pensée émettait de telles ondes de souffrance que ceux qui le suivaient, épouvantés, refluèrent vers la sortie du souterrain. A ce moment-là, il s'en fallut d'un rien que l'humanité triomphât et que les Rochs, qui ressentaient tous l'atroce douleur de leur congénère, ne refluent vers leurs astronefs afin de chercher une planète plus accueillante. Ce qui, d'ailleurs, n'eût rien changé sur celle-ci, *puisque l'écran subsistait au-dessous du soleil jaune !*

Mais il y a toujours un grain de sable... Cette fois, ce fut le fait que l'assistant du Grand-Thorem, fort de sa supériorité, avança, sans lâcher le tordeur, vers l'arachnide qu'il venait de maîtriser. En lui, d'abord, la joie du triomphe, puis l'idée qui se développait rapidement : « Je tiens le tordeur. J'ai gagné la partie. Si les envahisseurs s'enfuient, rien à faire pour que je rende le tordeur au Grand-Thorem, et me voilà Grand-Thorem à sa place !... »

Un pas... Deux pas... Trois pas...

Le triple bouclier du Roch, absolument invisible, se déplaçait sans arrêt de haut en bas, suivant les contorsions désordonnées de l'envahisseur vaincu.

L'homme au tordeur était à quatre ou cinq pas du Roch quand le bouclier se rabattit sur lui. Il n'eut même pas un centième de seconde d'agonie. Il s'abattit, transformé en un petit tas fumant par le bouclier thermique.

Et le tordeur, bien entendu, chut près de lui..., sur les pierres du sol.

L'avenir d'une race tient à bien peu de chose. La face active du tordeur eût-elle été dirigée vers les Rochs que ceux-ci, saisis d'épouvante, se fussent enfuis vers leurs astronefs. Malheureusement, le contraire se produisit.

Le tordeur tomba de telle façon que son rayonnement atteignit les humains qui, un peu à l'écart, frémissements, surveillaient la scène ! Ils se mirent à hurler et à gesticuler.

Le Roch atteint, lentement, se releva, comprit aussitôt ce qui venait de se produire, et avança vers les humains incapables de fuir. Il y eut des grésillements... Une odeur atroce s'éleva : elle n'incommodait pas les Rochs qui n'avaient pas d'odorat. Et le vainqueur de la joute n'eut même pas besoin de se tourner vers ses congénères pour que ceux-ci apprennent, par télépathie, que la défense adverse était brisée. Il suffisait de passer en longeant la paroi du souterrain, en évitant le rayonnement de l'engin abandonné sur le sol.

Quant aux défenseurs groupés au pied du puits vertical, ils n'étaient déjà plus que des corps carbonisés par l'écran calorifique du premier Roch.

Ainsi fut fait. Les Rochs passèrent, grimpèrent, avec une agilité due à leurs huit membres, jusqu'au niveau de la ville-dôme.

Là, sans la moindre hésitation, ils se mirent à réduire à l'état de cendres fumantes tous les humains qu'ils rencontraient. Les balles pleuvaient sur eux sans qu'ils s'en soucient : l'écran magnétique les arrêtaient.

Dix, vingt, cinquante humains périrent dès les premières minutes. Le Grand-Thorem, qui suivait les progrès de l'invasion à bonne distance, décida que la partie était perdue. Plus rien ne pouvait arrêter les Rochs.

Il se précipita donc vers son palais et vers sa bulle, non sans grimacer, car la cité-dôme s'emplissait d'une atroce odeur de chair brûlée.

... Il y eut des scènes d'horreur. Dans l'ombre de la cité-dôme, on finit par remarquer que les boucliers des Rochs étaient vaguement phosphorescents. Pendant que fuyaient les femmes et les enfants, les combattants tentèrent donc de les éviter, soit en sautant de côté, soit en se plaquant aux murailles. Fort peu y réussirent, les Rochs étant très agiles. On vit des gens qui, effleurés par l'extrémité de l'écran

calorifique, tombaient à terre, mi-vivants, mi-morts, tout un côté du corps carbonisé, hurlant leur souffrance indicible. On en vit d'autres dont les jambes et le ventre étaient réduits à l'état de charbons fumants, et qui vivaient encore..., pour combien de minutes ? Il y en eut qui, lançant quelque projectile, regardaient ensuite avec stupeur leur bras transformé en une sorte de bâton noueux et sans réactions parce qu'il avait pénétré dans l'écran électrique.

Puis périt le premier Roch. Par hasard. Un jeune d'une quinzaine d'années, blotti sur le seuil d'une porte, et échappant ainsi aux boucliers mortels, avait ramassé un pistolet et, fou de colère et de peur, avait tiré sur le flanc de l'un des agresseurs. L'écran triple ne protégeait que l'avant. La balle frappa le Roch au thorax, de si belle façon qu'il s'amollit, tomba et ne put se relever. Il eut tout de même le temps de se tourner vers l'insolent qui fut réduit à un tas de matière fumante.

Deux conséquences. D'abord, plusieurs humains avaient noté le fait, et s'embusquèrent alors de façon à prendre de flanc les envahisseurs. Ensuite, bien que le Roch atteint fût mort, ses trois écrans continuaient à fonctionner. On constata alors qu'ils interdisaient le passage aux autres, vulnérables à leurs propres radiations, et qui durent emprunter une autre rue.

Mais, déjà, ils se groupaient en octogone, suivant leur tactique habituelle. De quelque côté que l'on tirât, les balles s'amollissaient sur les écrans. Peut-être eût-on pu les atteindre des toits, mais les humains armés étaient trop peu nombreux : avant même qu'ils y pensent, ils étaient, eux et leurs armes archaïques, réduits à l'état cendres.

Les Rochs avançaient ainsi, par groupes de huit, dans les rues désormais désertes. Nul besoin de pénétrer dans les logis : les écrans mortels traversaient les murs les plus épais. Femmes et enfants mouraient chez eux, d'un coup.

Alors, chez les humains, ce fut la débandade. Comme chez toutes les races dites civilisées, les familles entassèrent rapidement dans un sac, ou dans une couverture nouée aux quatre bouts, non point les objets de première nécessité, mais les objets précieux : les pièces de monnaie, les tableaux d'art (depuis que la cité était sous dôme, on aimait particulièrement les peintres, peut-être parce qu'ils utilisaient des couleurs rutilantes qui faisaient rêver).

Ce fut la ruée vers les trois autres souterrains. Pas question d'utiliser les bulles, qui n'eussent pu descendre dans les puits sans écraser des dizaines de fugitifs. On descendait vers les carrières en utilisant les vieux monte-charge, ou bien, si l'on était assez agile, en se cramponnant à l'armature des parois.

Dès que l'on surgissait des clairières, à la faible lueur du soleil gris, on partait au hasard. Certes, Robi l'étranger avait déclaré que les Etres de

lumière avaient quitté la planète, mais n'importe : le cœur se glaçait d'épouvante à l'idée que l'un d'entre eux pouvait apparaître.

Dans la cité-dôme, les Rochs, méthodiquement, détruisaient toute vie. Quand ils eurent terminé et qu'ils furent certains de ne laisser derrière eux que des substances mortes, ils s'acheminèrent vers les souterrains et commencèrent la chasse aux fugitifs. Ils avaient toujours aimé la chasse, surtout derrière une proie affolée que l'on peut rabattre et cerner. Ils étaient dans l'état d'esprit du veneur qui se lèche les lèvres en songeant au proche hallali.

... Or, ils prenaient à peine garde à la colonne de lumière qui les escortait depuis qu'ils avaient surgi de la cité-dôme. L'Être était là, et lisait dans leurs esprits tant et tant d'images de mort, tant et tant d'espoir de curée, que le dégoût submergeait ses propres pensées.

Pourtant, il n'avait nullement l'intention d'intervenir. La loi des Etres-lumière leur interdit d'agir tant qu'ils ne sont pas directement incommodés.

Robi, Karel et Mauri étaient dans la vallée noire. C'était là-bas qu'il fallait veiller afin qu'il ne leur advînt aucun mal, puisqu'ils étaient ses amis et qu'il avait ordonné aux Rochs de les laisser en paix.

Il y alla en une fraction de seconde. Peut-être, sans l'admettre, espérait-il que les Rochs violeraient le pacte conclu et s'attaqueraient à Robi. Il eût aimé leur montrer comme ils étaient peu de chose devant un Etre fait d'énergie pure.

CHAPITRE XVIII

Dans la vallée noire, on avait d'abord accueilli avec scepticisme le récit fait par Mauri et concernant le départ des Etres et l'invasion des Rochs. Cette incrédulité naissait en partie de la défiance que Robi inspirait au Conseil, et de la colère des membres de celui-ci après la fuite mouvementée du robot humain.

Pourtant, impossible de nier que le soleil jaune n'était plus qu'une ombre d'astre. Hésitations, tergiversations, reproches à Mauri, menaces à Robi, se prolongèrent pendant des heures. Cette séance de longueur insolite finit par inquiéter les humains de la vallée qui, dans leur grande majorité, vinrent se ranger devant la grotte du Conseil.

Mauri sortit alors, résuma pour eux les derniers événements. Chose étrange, on le crut aussitôt, on l'entoura et l'on commença à discuter avec lui des préparatifs de défense. Le Conseil s'en indigna, et le vieux Garec s'exclama :

— Pour qui donc se prend ce Mauri ? C'est nous qui décidons, et non lui ! Robi, du seuil de la grotte, répondit avec mépris :

— On ne le dirait guère. Vous ne parvenez pas à croire que vous êtes à deux doigts de l'anéantissement total de la race humaine. Attendez d'avoir vu les Rochs, et vous comprendrez.

Puis il se rapprocha de Mauri et de Karel, qui discutaient avec les jeunes hommes armés. Mauri avait eu une idée excellente, et appela Robi à la rescousse.

— D'après ce que tu m'as expliqué, l'écran énergétique des Rochs est dressé devant eux. Il est vertical, et les Rochs ne peuvent le manier comme un bouclier ?

— C'est cela.

— Nos flèches ne le transperceraient pas ?

— Certainement pas. Ni flèches, ni balles, ni aucun projectile que vous pourriez lancer.

— Et lorsqu'on tente de les attaquer de flanc, ils se groupent, je le sais. Reste donc... la partie non protégée, au-dessus d'eux.

— Hé, hé ! fit Robi, attentif.

Mauri s'expliquait, très animé :

— D'après ce que j'ai vu, leur triple écran est lié au plastron qu'ils portent sur le thorax. Pour se protéger des flèches qui jailliraient du flanc de la montagne, au-dessus d'eux, ils devraient donc se coucher sur le dos..., mais deviendraient alors vulnérables à celles que l'on lancerait horizontalement sur eux ! Ne le crois-tu pas ?

Robi n'eut pas le temps de répondre. Une voix sèche répliquait :

— C'est stupide. Au lieu de se grouper à huit comme ils le font, ils se mettront neuf, l'un d'eux couché sur le dos au centre. Dès lors, aucune

flèche ne peut les atteindre. C'était Helge. Il avait fait quelques pas au-devant d'un modeste groupe de sept ou huit jeunes qui semblaient avoir pris leur parti.

— Si l'un d'eux se couche, fit Mauri, ils constitueront un groupe défensif inexpugnable, c'est certain... Mais ils ne pourront plus avancer, et donc attaquer !

— Qu'en sais-tu ? fit Helge. Chacun d'eux possède huit membres. Quoi de plus facile pour eux que de porter celui qui sera couché ?

Mauri fronça les sourcils, répliqua quelque chose que Robi n'entendit pas. Helge avait raison. Une telle discussion était inutile : jamais les humains de la vallée noire ne parviendraient à détruire les Rochs. Robi se demandait même si les flèches ne se briseraient pas sur leur dure carapace.

D'ailleurs, à quoi bon ? En admettant un triomphe des humains, une déroute des Rochs et leur anéantissement total, cela ne rendrait pas à la planète son soleil jaune sans lequel aucune vie ne pouvait se prolonger..., sinon celle des Rochs !

Le problème était là : supprimer l'écran qui arrêta le rayonnement du soleil jaune. Comme en un rêve, Robi entendit la suite de la discussion. Puis son nom retentit, prononcé par Helge :

— Quelqu'un ici, ou plutôt « quelque chose », peut lutter contre l'envahisseur. C'est lui, Robi. Lui seul. D'après ce que j'ai entendu, il est invulnérable aux écrans offensifs, et il peut bousculer les écrans défensifs afin que nous lancions nos flèches.

Et, avec une nuance de triomphe :

— Entends-tu, Machine ? Quand les Rochs se présenteront, tu les attaqueras seul... Tu disloqueras leurs écrans... Et nous en profiterons.

— Non fit Robi.

Tranquille, il expliqua :

— Admettons que vous les tuiez tous. Sans la clarté de votre soleil jaune, vous êtes tout de même condamnés.

— La peur te ronge le ventre, Machine ! cria Helge avec haine.

— Je ne sais pas ce qu'est la peur, répondit Robi. Mais j'essaie d'agir de façon logique. Si les Rochs me détruisent, vous êtes définitivement condamnés. Donc, il ne faut pas qu'ils me détruisent. D'autre part, s'ils vous tuent tous, votre race est perdue. Donc, il ne faut pas qu'ils vous tuent tous. Enfin, quoi qu'il se produise, si l'écran subsiste, c'est la fin des humains. Donc, l'écran doit disparaître. Ces trois propositions se résument à une seule : il faut que je détruise l'écran solaire. Ce n'est évidemment pas vous qui pouvez le faire. Donc, moi. Si j'y parviens, les Rochs ne résisteront pas pendant plus d'une heure aux brûlants rayons du soleil jaune, l'Être me l'a affirmé.

— Toi, détruire l'écran solaire ? hurla Helge avec fureur. Comment en serais-tu capable ?

Robi hochla la tête avec tristesse.

— Oh ! je sais comment faire, affirma-t-il. Mais...

Il n'ajouta rien. Helge, d'ailleurs, lui coupait la parole.

— Sur cette planète, nous ne reconnaissons aucun roi, aucun empereur, aucun guide. Nous réfléchissons nous-mêmes. Le Conseil, là, dans cette grotte, n'est plus rien, tu viens de le dire toi-même. Nous ne reconnaissons plus son autorité. Nous n'avons plus qu'un souci au cœur : sauver notre race. Et pour cela, puisque tu es une machine, tu combattras bon premier. Entends-tu ?

— Helge, fit Karel avec désespoir... Crois-tu que le moment soit bien choisi pour nous diviser ?

— Toi, gronda Helge, silence ! Nous nous étions promis l'un à l'autre, et voilà que tu m'as bel et bien abandonné pour suivre ce Robi, cette machine, et ce Mauri qui se prend pour un roi.

Mauri fit quelques pas, mais Robi l'arrêta.

— N'envenime pas les choses... Crois-moi, la bataille sera rude. Ils sont une dizaine avec Helge. Les connais-tu ?

— Oui. Des exaltés. Mais aussi de très bons archers. Je me suis toujours défié d'eux.

— Mauri, fit une voix près d'eux... Un signe de toi, et nous enfermons ces fous dans quelque grotte !

Les poings de Mauri se fermaient. L'allusion à Karel lui avait été très désagréable.

— Vous discutez comme des enfants, fit Robi impatienté. Et les Rochs sont peut-être tout près d'ici.

De l'entrée de la grotte parvint une voix cassée qui s'essayait à l'autorité :

— Nous sommes le Conseil, et c'est nous qui décidons !

Helge tourna à peine la tête.

— Toi, le vieux, ta gu... ! répliqua-t-il. Il est grand temps que vous sachiez que vous ne représentez plus rien ici.

Comme Mauri était d'accord, il y eut un long silence. Puis Helge demanda doucement :

— Il faut s'entendre. Karel, approche, je vais te confier quelque chose que vous ignorez. Après l'intervention du vieux Garec, et la réponse d'Helge qui marquait une profonde rupture avec l'organisation établie, la demande parut si bénigne que même Robi n'éprouva aucune défiance en voyant la jeune femme s'approcher du jeune homme.

Quand elle arriva devant lui, il la saisit dans ses bras, s'en fit une sorte de bouclier vivant et, triomphant, lança :

— En retraite vers la grotte, mes amis ! Et toi, Machine, et toi, Mauri, dites-vous bien que je tiens celle que vous aimez. Car vous l'aimez tous les deux, aussi bien la machine que l'humain. Je vous en avertis, sa vie dépend de vos actes. Robi la Machine fera tout pour s'opposer à

l'invasion des Rochs. Et toi, Mauri, tu l'aideras de tout ton pouvoir, même si tu dois en crever ! Car si un seul Roch entre dans la vallée noire, nous avons juré de trancher la gorge de Karel.

Ils reculaient, Helge et son groupe. Mauri, fou de colère, fit mine de se précipiter, mais Robi le retint d'une main. Très soucieux, Robi.

— Laisse, ami. Ils ne lui feront aucun mal tant que les Rochs ne se présenteront pas devant la vallée. Nous avons le temps.

— Le temps ! Alors que ce lâche tient Karel ! gronda l'autre.

— Il ne lui fera aucun mal, et tu le sais bien, à moins justement que tu ne déchaînes la bagarre en essayant de la délivrer. Attends, laisse-moi parler. Si je parviens à détruire l'écran qui masque le soleil et à vous débarrasser des Rochs, crois-tu que les jeunes qui obéissent à Helge ne se soumettront pas ?

— Ils abandonneront Helge aussitôt, dit Mauri. Ils n'ont pour lui que mépris..., et il vient de la cité-dôme ! Mais, pour l'instant, ils sont tout heureux de nous lancer au-devant des Rochs, nous deux.

Robi réfléchissait, faisait la grimace.

— L'ennui, reprit-il à mi-voix, c'est que, pour détruire l'écran, il me faudra probablement deux jours entiers. Or, si les Rochs surviennent ici, ils envahiront la vallée sans que vous puissiez leur résister pendant seulement dix minutes.

— Il semble que tu dédaignes nos moyens de défense ! fit Mauri humilié.

Robi haussa les épaules.

— Vos flèches ? Peut-être en atteindrez-vous un ou deux, mais rien ne prouve que vous percerez leur enveloppe chitineuse. Le fossé à l'entrée de la vallée ? Il ont huit membres, et escaladeront les rochers mieux que vous. Non, ami... Il faut les arrêter pendant deux jours..., et j'ai beau réfléchir, je n'en vois pas la possibilité.

Après un long silence, il ajouta :

— Peut-être mon ami aura-t-il quelque idée ?

— Ton ami ? Lequel ?

— L'Être, répondit Robi. Je suis sûr qu'il m'attend là-bas, à l'entrée de la vallée, à la vague clarté du soleil gris. J'y vais. Attendez mon retour avec patience.

... l'Être était là, immobile colonne de pâle lumière.

— Je savais que tu viendrais, dit Robi.

— Oui. Tu es mon ami. La loi m'interdit de prendre parti entre les humains et les Rochs, mais tu n'es ni l'un ni l'autre.

Il parlait avec tristesse.

— Les humains sont des créatures puantes, reprit-il, mais l'âme des Rochs est plus puante encore.

— Que veux-tu dire ?

— Ecoute... Je vais te raconter ce qu'ils ont fait de la cité-dôme, et

que j'ai lu dans leur esprit alors qu'ils pourchassaient des fugitifs. Il se mit à parler longuement dans son langage chuintant. Robi écoutait sans interrompre, à l'affût du renseignement qu'il cherchait. L'Être se refusait à prendre parti... Mais, pendant qu'il parlait, Robi pouvait explorer ses pensées. L'avait-il oublié ? Non, peut-être, et c'était alors un service d'amitié qu'il rendait à Robi.

Il parla de l'attaque de la cité, du tordeur qui gisait, inutilisable, dans le souterrain, de l'anéantissement des humains, de la fuite éperdue des rares survivants...

Et Robi, désespérément, essayait de découvrir dans les pensées de l'Être quel était le point faible des Rochs. Comment les arrêter pendant quarante-huit heures... L'avenir des humains était conditionné par cela.

L'Être se tut, et Robi n'avait pas encore trouvé la solution du problème. Il se reprocha alors de n'avoir pas directement posé la question à son ami et, après un temps, il fit à mi-voix :

— Les Rochs sont donc invincibles, il faut l'admettre.

Il y avait une certaine raillerie dans la voix de l'Être quand celui-ci répondit :

— Oh ! pas du tout ! Ils sont, au contraire, très faciles, sinon à vaincre, du moins à mettre en fuite. Mais la Loi est formelle et, bien que je sois ton ami, je n'ai pas le droit de te dire comment les humains doivent s'y prendre.

— Merci, ami ! cria Robi fou de joie.

L'Être se mit à rire, ce qui produisit une série de sifflements aigus.

— Je n'ai rien dit, affirma-t-il. J'ai respecté la Loi.

— Certes ! Mais merci tout de même.

Bien sûr, c'est volontairement que l'Être, tout en parlant, avait laissé errer sa pensée du côté des « points faibles des Rochs ». Il avait refusé de les révéler, mais Robi avait très facilement lu dans son esprit.

Les Rochs, provenant d'une planète éclairée par un astre très lointain, ne pouvaient supporter la lumière. Leurs astronefs étaient conçus de façon à masquer totalement la clarté des soleils. Tout débarquement leur avait été interdit tant que brillait le soleil jaune. Et l'Être, qui avait lu en eux beaucoup plus souvent et beaucoup plus longtemps que Robi, avait appris que les Rochs avaient une horreur instinctive du feu. Ils fuyaient devant tout ce qui projetait une certaine clarté.

La solution était là : dès qu'ils approcheraient de la vallée noire, les humains allumeraient de grands brasiers, et entretiendraient ceux-ci jusqu'au moment où Robi aurait réussi à briser l'écran qui masquait le soleil jaune.

— S'il te plaît, Etre, attends-moi pendant quelques minutes...

— Je t'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra, répondit l'Être. N'es-tu pas mon seul ami ?

Et, tristement :

— La coutume veut que lorsque l'un d'entre nous cesse d'exister, ce qui se produit très rarement, tous ses amis l'entourent afin de lui apporter la consolation de leur présence. J'aimerais que tu sois là quand je retournerai dans le néant.

— Je te le promets, Etre, fit Robi. Et même, à mon retour, je t'entretiendrai d'un projet qui me tient à cœur.

CHAPITRE XIX

Dans la vallée noire, la situation s'était aggravée. Malgré la passivité de Robi, Mauri n'avait pu voir sans réagir qu'Helge et ses partisans emportaient Karel dans la grotte la plus proche – précisément celle du Conseil. La rage au cœur, il brûlait d'envie d'intervenir, de prendre Helge en corps à corps... Mais il craignait pour la vie de Karel.

Pourtant, il crut tenir un prétexte quand les jeunes gens qui escortaient son rival, gênés par les membres du Conseil immobiles, encore effarés, sur le seuil de la grotte, bousculèrent ceux-ci sans ménagements. Helge cherchait au plus vite l'abri de la caverne, dans laquelle lui et les siens seraient à peu près invisibles alors qu'ils apercevraient la silhouette de leurs adversaires à la pâle clarté du soleil gris.

Le vieux Garec cria. Ann se mit à rugir sa fureur. Mauri se décida tout à coup et fonça.

— A moi, amis ! Voilà que ces fous attaquent le Conseil !... Il regretta ces paroles dès qu'il les eut prononcées, car il était la droiture même et quelques heures plus tôt il avait lui-même envisagé de réduire à l'impuissance ces chefs de clan encroûtés dans leur routine.

Mais, déjà, il n'était qu'à quelques pas de l'entrée de la grotte et ses compagnons couraient près de lui, arc tendu... Cette attaque déclencha les hostilités. Les amis d'Helge, blottis dans l'ombre, tirèrent. Trois jeunes gens s'écroulèrent. Mauri tira au hasard ainsi que ceux qui le suivaient, mais ils n'apercevaient pas leur cible. Pas une flèche ne fit mouche.

Emporté par son élan, Mauri, qui avait devancé ses amis, parvint sur le seuil de la grotte... Il allait entrer... Une flèche se planta dans son épaule gauche. D'instinct, il bondit en arrière, arracha la flèche d'un coup sec (la pointe n'était pas conçue pour faire de graves blessures, puisque, en fait, ils n'utilisaient les arcs que contre les voleurs de femmes de la cité-dôme) et se blottit derrière un rocher.

Tous ceux qui l'accompagnaient avaient agi de même. Les trois garçons atteints vinrent les rejoindre en boitillant.

— Un simple avertissement, cria Helge avec haine. A la clarté du soleil gris, vous êtes pour nous des cibles parfaites, alors que vous ne nous voyez pas. En outre, nous tenons Karel. Je t'en avertis pour la seconde fois, Mauri, j'égorgerai Karel plutôt que de la voir tomber entre tes mains !

— Et tu dis que tu l'aimes ! gronda Mauri.

Pourtant, il ne renouvela pas sa tentative. Le cœur rongé par la colère, il se contenta de surveiller la grotte, attendant un moment plus propice.

Des minutes s'écoulèrent. Puis, soudain, Robi revint...

... Robi comprit aussitôt ce qui venait de se passer et fit la grimace dans la pénombre. Il allait quitter ce monde pour ne plus y revenir, il le savait. L'idée d'abandonner Karel, que se disputaient ces deux hommes si dissemblables l'un de l'autre, lui paraissait intolérable. Pourtant, que faire ? Tout en lui affirmait : « Elle a choisi Mauri. » Mais il n'en avait nulle certitude. Et quelque part dans son organisme, quelque circuit imaginé par Allan son créateur insinuait : « Les femmes sont si bizarres... »

— Il menace d'égorger Karel ! gronda Mauri.

— Il ne le fera pas, affirma Robi.

Moins sûr de lui qu'il ne le prétendait. Chez Helge, l'ambition dominait l'amour, voilà tout. Une fois encore, quelque circuit microscopique suggéra à Robi que « c'était chose courante, et que cela s'était vu en tous pays et à toutes les époques ».

Robi continua à avancer. Sur le seuil de la grotte, il dit avec tranquillité :

— Helge, et vous tous, je connais le moyen d'arrêter les Rochs envahisseurs. Mais, pour cela, il faudra que vous vous y mettiez tous. Je vous suggère d'oublier tout ça, de relâcher Karel, et d'aider vos compagnons. Je suis sûr qu'ils vous pardonnent à l'avance et que...

Il avançait tout en parlant. Tout à coup, il entendit un léger crépitement, pendant qu'il per cevait, au travers de ses vêtements, des chocs comparables à ce qu'eût provoqué une poignée de graviers lancés par un gamin. Il haussa les épaules, continua à avancer.

— Vous perdez votre temps. Vos flèches et vos couteaux sont incapables de m'égratigner.

— Un pas de plus, cria Helge, et j'égorge Karel !

Robi s'immobilisa. Il eut un soupir et demanda :

— Est-ce vrai, Karel ?

Elle lui répondit sans terreur, mais avec un accent de mépris qui arracha à Mauri un sourire de triomphe :

— Ce lâche dit vrai. Ils sont trois à me tenir, et il a son couteau sur ma gorge. Il le ferait. Mais peu importe.

Mauri, malgré sa légère blessure, braquait sa flèche vers l'intérieur de la grotte. Mais il avait beau fouiller les ténèbres, il ne voyait rien. Il eut un grondement de déception.

L'un des cerveaux de Robi suggéra avec une base de discussion.

— Helge commet une énorme erreur, affirma Robi.

— Comment cela, Machine ? répliqua l'ombre de la grotte.

— J'apporte, je le répète, le moyen de repousser les Rochs... Du moins en attendant que j'aie détruit l'écran qu'ils ont établi autour du soleil jaune. Il me faut deux jours. Si j'échoue, vous êtes tous perdus. Si je réussis, la vie sera pour vous cent fois plus belle qu'auparavant,

puisque vous disposerez de toute la planète..., y compris la cité-dôme dont les rares survivants se sont enfuis. Entendez-vous ? Ils étaient infiniment mieux armés que vous, ils disposaient d'un tordeur, ils n'ont pas résisté pendant un quart d'heure.

Il se tut, car il entendait des murmures. Ses paroles avaient porté. Il reprit presque aussitôt :

— Si je réussis, dit-il, la vie sera pour vous cent fois plus belle. Et je m'adresse à Helge en particulier. Crois-tu, Helge, que, lorsque l'écran sera détruit, que la planète s'ouvrira devant vous et que l'on élira un chef, ceux de la vallée noire choisiront l'homme qui, alors que l'envahisseur s'approchait, a égorgé une femme ? Et vous qui l'accompagnez, croyez-vous que l'on oubliera que vous avez participé à ce crime ? Helge, j'ai lu partiellement dans ton esprit. Tu es intelligent, rusé, et, contrairement à ce que j'ai supposé pendant un certain temps, tu n'es pas lâche. Toi et ceux qui t'accompagnent, vous êtes en train de piétiner votre avenir..., et ce, au moment où je vous offre votre seule chance de salut. Je me retire. Réfléchissez.

Il sortit lentement de la grotte, alla vers Mauri et, haussant les épaules, murmura :

— Ne te montre pas rancunier, Mauri.

— J'ignore ce qu'est la rancune, répondit l'autre. La colère, oui. La rancune, non. Mais acceptera-t-il ?

— Je ne sais.

Robi, avec Mauri, s'approchait des blessés, constatait que ceux-ci ne souffraient que de légères égratignures aux jambes ou aux cuisses. Les compagnons d'Helge étaient d'excellents tireurs et avaient pris garde à ne donner qu'un « avertissement ».

Deux minutes... Trois... Robi cria avec impatience :

Les palabres ne sont pas de mise ! Je vous le répète, la cité-dôme est prise, les Rochs pourchassent les fugitifs et il est probable que certains d'entre eux vont les conduire ici. Oui ou non, acceptez-vous d'oublier cette sottise querelle ?

— Que proposes-tu ? demanda Helge.

— Je te l'ai dit déjà : l'oubli. On tire un trait et on repart à zéro. Vous relâchez la prisonnière et vous venez aider vos compagnons à arrêter les Rochs. C'est facile : j'en connais le moyen. Vous n'aurez même pas à exposer votre vie.

— Ceux que nous avons blessés vont nous en tenir rancune, répondit une voix inconnue.

Robi, à l'abri des rochers, regarda les trois blessés qui secouèrent la tête. Il leur sourit. Comme lui, ils avaient compris que la négociation allait aboutir.

— Non, affirma-t-il. Ils l'affirment. Ils n'ont que des écorchures, ce qui prouve que vous êtes de fameux archers.

— On ne parlera plus de tout ça ?

— On n'en parlera plus. Vous en avez ma parole.

Quelqu'un cria :

— C'est la parole de Mauri que nous voulons !

— Vous l'avez, fit Mauri avec noblesse. Même Helge. J'oublie tout. Plus tard, quand le danger sera passé, s'il le veut, il pourra poser sa candidature au poste de chef, comme moi. Pour l'instant, je jure de tout oublier. Et puis..., et puis...

Il reprit son souffle, ajouta plus bas :

— Je sais que Robi n'a pas menti. S'il parvient à disloquer l'écran du soleil jaune, la planète tout entière s'ouvrira devant nous avec ses possibilités merveilleuses. Helge, ne crois-tu pas qu'il y aura alors place pour plusieurs chefs ?

« Ouf ! » fit Robi un peu à l'écart. Décidément, ce Mauri, qui jamais n'avait « fait de politique », était admirable. Dans la simplicité de son esprit, voilà qu'il venait de découvrir l'argument clé, celui qui pouvait décider Helge..., celui auquel Robi lui-même n'avait pas pensé. Certes, restait Karel. Mais Robi n'en doutait plus, Helge n'aimait pas la jeune femme, ne l'avait jamais aimée. Il appartenait à cette race d'ambitieux auxquels, pour démarrer, il faut un tremplin. Et ma foi, quand ils ont sauté, ils l'abandonnent au premier venu. Le malheur pour Helge, pensait Robi vaguement égayé, c'est que parfois, quand on saute, on reprend contact plutôt rudement avec la terre ferme. Ça pouvait lui arriver, à Helge.

Mais cela, Robi ne le verrait pas.

Deux minutes plus tard, Karel sortait avec Helge et les autres. Probablement par défi, elle se jeta dans les bras de Mauri qui, lui, surveillait Helge. Mais Helge était impassible.

— J'attends que l'on me dise ce qu'il faut faire, dit-il. Je ne demande qu'une chose : pour combattre, laissez-moi mes amis.

— Et pourquoi pas ? fit Mauri qui, d'un bras, enlaçait Karel.

Robi, sourire aux lèvres, expliqua :

— Inutile de combattre. Il ne s'agit que d'allumer de grands feux. Les Rochs sont épouvantés par la vive lumière.

Il fut surpris par l'effet de ses paroles. On eût dit que personne n'avait compris.

— Que dis-tu ? fit enfin Mauri.

— De grands feux ! De la lumière ! Les Rochs s'enfuieront tant que vous leur opposerez des foyers lumineux ! C'est simple, non ?

Un silence plana, puis Mauri dit, doucement :

— Et avec quoi veux-tu que nous entretenions de tels feux ? Ignores-tu que, à la saison froide, nous grelottons même dans les grottes ? Nous allumons du feu pour cuire nos aliments, et c'est avec parcimonie car le bois manque...

Robi ne répondit rien tout d'abord. On a beau posséder trois cerveaux, certaines choses vous échappent. C'est un peu comme les ordinateurs lorsqu'on ne leur fournit que des renseignements fragmentaires. Puis, très bref :

— Rien pour entretenir des brasiers ?

— Pendant une heure peut-être, en accumulant tout ce dont nous disposons.

Il passa sa main sur son front, en un geste humain.

— Une heure, cela ne suffit pas. Je vous l'ai dit, j'espère détruire l'écran placé sous le soleil jaune. Il me faut au moins quarante-huit heures.

— Impossible, fit Mauri.

— Un instant, dit Helge.

Il avançait, se postait aux côtés de Mauri qui, jusqu'alors, avait fait figure de chef.

— De la lumière, de grandes flammes, c'est bien cela que tu veux ?

— Oui, c'est cela.

— Nous avons tout ce qu'il faut, dit Helge. Il suffit de s'organiser.

— Que veux-tu dire ? demanda Mauri sceptique.

— Le carburant des bulles, répondit Helge. Vous n'utilisez plus celles-ci depuis longtemps, et vous possédez d'importants stocks de carburant. Nous le savons, à la cité-dôme : nous avons même tenté de négocier avec vous afin que vous nous le cédiez puisqu'il vous était inutile.

— Et nous avons refusé car vous veniez voler nos femmes, cria quelqu'un.

Robi intervint :

— Est-ce vrai, Mauri ? Avec le carburant des bulles, pourriez-vous entretenir de grands feux ?

Mauri rêva un peu, puis fit :

— Cela paraît facile, en effet. Il existe dans la vallée des pierres très poreuses. On pourrait les entasser, les arroser de carburant, mettre le feu. Les flammes s'élèveraient à..., oh ! à la hauteur des grands arbres.

— Parfait ! Les Rochs n'oseront jamais s'en approcher. Mais pour entretenir ces brasiers ?

— Eh bien !... Nous disposons de centaines de bidons fabriqués par nos ancêtres et que nous utilisons pour transporter l'eau des Trois Sources. En les emplissant de carburant et en jetant l'un d'eux, de temps à autre, sur les pierres en flammes, je crois que cela irait.

— De combien de bidons disposez-vous ?

Mauri se tourna vers une femme âgée qui répondit :

— Environ un millier.

En une fraction de seconde, Robi calcula que cela représentait plus de vingt récipients toutes les heures pendant deux jours.

— C'est tout ce qu'il faut, trancha-t-il. Commencez les préparatifs. Bien entendu, ne vous contentez pas d'allumer un feu à l'entrée de la vallée ! Rassemblez-vous ici, avec des provisions suffisantes, et constituez une double barrière de feu ici et là-bas, à l'intérieur de la vallée. Je remarque que, sur une cinquantaine de mètres, les parois de la montagne sont à pic. Les Rochs sont parfaitement incapables de descendre par-là. D'ailleurs, la brutale clarté les contraindra à demeurer à plusieurs centaines de mètres.

Il conclut avec assurance :

— Pendant deux jours et deux nuits, vous ne courrez aucun risque.

— Mais après ? souffla quelqu'un.

Robi s'efforça de rire sans laisser percer son anxiété.

— Avant quarante-huit heures, affirma-t-il, l'écran aura disparu. Le soleil jaune brillera de toute sa clarté, et les Rochs sont incapables de supporter cela pendant une heure. Je l'ai lu dans leur esprit.

Il y eut un silence. Quelqu'un demanda à voix basse :

— Es-tu sûr de réussir ?

— Oui, fit Robi. Oui, j'en suis sûr.

Il mentait, mais il savait que le mensonge est nécessaire parfois quand on s'adresse aux humains.

— Mais vous ne me reverrez plus, ajouta-t-il.

Sa voix tremblait un peu, quoi qu'il fût.

— Pour détruire l'écran, il faut que je quitte cette planète. Adieu, Karel. Adieu, Mauri. Adieu tous. Quarante-huit heures, et vous serez libres sur votre terre, à la clarté de votre soleil jaune.

Il leur avait tourné le dos et partait vers le fossé.

— Robi ! cria Karel.

Il eut un léger sursaut, mais continua à marcher sans se retourner. Il n'avait jamais autant regretté de ne pas être humain.

CHAPITRE XX

Robi était revenu près de l'Être. Ce qu'il avait à dire était si délicat qu'il cherchait en vain la façon de présenter les choses à son ami afin que celui-ci ne répondît pas par un « non » immédiat. Il se contenta donc, au début, d'expliquer ce qui venait de se passer dans la vallée. L'Être l'écouta avec attention et, fait à peine croyable, c'est lui qui enchaîna la conversation dans la voie où voulait l'emmener Robi. Ce dernier, beaucoup plus tard, se demanda d'ailleurs s'il n'avait pas été le jouet de son étrange compagnon. Qui sait ? l'Être n'avait-il pas déjà compris ce que voulait son unique ami, et n'était-il pas prêt à se laisser faire « douce violence » à la condition qu'on lui fournît un prétexte pour transgresser la loi qui lui interdisait d'intervenir dans les querelles qui ne le concernaient pas ?

— Donc, ils vont allumer de grands feux, dit l'Être pensif, et les Rochs devront se tenir à distance ?

— C'est cela.

— Mais ils ne peuvent entretenir les brasiers que pendant deux jours ? Hélas, oui.

— Cela ne servira qu'à retarder de deux jours leur agonie, décréta l'Être.

Robi sauta immédiatement sur l'occasion qu'on lui offrait.

— Ami, dit-il doucement, deux jours sont bons à prendre. Et toi même, qui te sais condamné, ne vas-tu pas errer sur cette planète, sans possibilité de reconstituer ton énergie, jusqu'au jour où tu disparaîtras ? Il semble que toutes les créatures, qu'elles soient faites de matière ou d'énergie pure, se cramponnent à l'existence jusqu'au bout.

L'Être ne répondit pas tout de suite, mais, après un temps de réflexion, protesta :

— Je crois que tu commets une erreur, ami. Pour les créatures matérielles, tu as sans doute raison. Pour moi, non.

— Comment cela ?

— Je te l'ai dit déjà, il advient que certains d'entre nous dispersent volontairement leur énergie, c'est-à-dire « meurent » dans le sens que tu donnes à ce mot. Par exemple, lorsque tout les ennuie, lorsqu'ils ne prennent plus aucun plaisir à exister. Cela se produit en général après des milliers et des milliers d'années, mais on a connu des Êtres relativement jeunes qui agissaient ainsi parce qu'ils avaient conclu à la totale inutilité de notre existence.

— Chez les humains, on appelle cela de la neurasthénie, affirma Robi.

— Cela existe aussi chez les humains ? Je ne l'aurais pas cru.

Un nouveau silence. Puis Robi, avec une amicale perfidie :

— Crois-tu pouvoir cohabiter avec les Rochs ?
— Non ! Oh, non ! Leur esprit est fait de boue.
— Avec les humains ?
— Moins encore. Ils puent trop. Je ne puis supporter leur odeur. Mais tu es là, ami, et les Rochs te laisseront en paix. Tu es mon unique raison de vivre encore.

— Hélas ! murmura Robi.

Il devina le désarroi de l'Être aux sifflements qu'il entendait et qu'il ne pouvait traduire. Puis vint une phrase stupéfaite :

— Que veux-tu dire ? Envisagerais-tu de m'abandonner ?

— Si je t'abandonnais, ami, que ferais-tu ?

— Je me détruirais, dit l'Être avec tristesse. Ecoute-moi. Je n'ai que peu de temps à vivre. Mes réserves d'énergie ne me permettent guère de subsister que pendant deux ou trois de ce que vous nommez « années »...

Robi eut un frisson. Il avait supposé que l'Être périrait en quelques jours !

— ... Comme tu le vois, je ne ferais qu'abrégier mon existence d'un temps infime. Alors, à quoi bon hésiter ? Sans ami, incapable de m'approcher des Rochs ou des humains, les uns étant puants d'esprit, les autres de corps, je me dissocierais..., lentement, pour ne pas provoquer de catastrophe sur cette planète.

Nouveau silence, très prolongé cette fois. Puis Robi, à voix basse, et d'une voix qui tremblait un peu :

— Ami, je suis *construit* de façon à aider la race humaine, où que je me trouve. Je ne puis agir autrement. Or, je sais que sous quarante-huit heures, si l'écran solaire existe toujours, tous les humains vont périr sur cette planète. Je vais te dire ce que je vais faire. Je vais aller jusqu'aux astronefs des Rochs. Par ruse ou par force, je m'emparerai de l'un de ces engins. J'ai lu dans l'esprit de plusieurs d'entre eux tout ce que je dois savoir pour le piloter, du moins à une si courte distance. Je vais foncer jusqu'à l'écran et, d'une façon ou d'une autre, faire exploser l'astronef... en espérant que cela brisera au moins une partie de l'écran.

— Tu vas périr ! fit l'Être, douloureux.

— Non. Je ne veux rien te cacher. Et je crois te l'avoir déjà dit. Je suis construit de telle façon que, une infime fraction de seconde avant d'être détruit, je me désintègre pour me retrouver, dans l'espace et dans le temps, ailleurs, je ne sais où. Il faut absolument que je tente quelque chose.

— Tu échoueras, répondit l'Être avec tristesse. C'est évident. L'explosion d'un engin si minuscule, fonctionnant avec des produits chimiques, ne peut même pas forer dans l'écran un orifice gros comme ton doigt. Pour disloquer un tel écran, il faut une puissance dont tu

n'as pas idée, une fantastique quantité d'énergie libérée d'un seul coup...

— La désintégration d'un Etre tel que toi, *murmura Robi*.

Il n'y eut aucune réponse. Plus tard, encore une fois, Robi devait se demander si l'Être n'avait pas compris dès le début de l'entretien, plus tôt peut-être. Deux, trois minutes de silence. Puis l'Être :

— C'est donc cela que tu envisages, dit-il lentement. Moi, je ne puis piloter l'astronef des Rochs. Toi, tu ne peux détruire l'écran. A nous deux, nous pouvons faire l'un et l'autre. C'est vrai. Et il m'importe peu de finir de cette façon ou d'une autre, puisque tu ne seras plus là quand je disparaîtrai. Tu n'oublies qu'une chose : ma loi m'interdit de favoriser les Rochs ou les humains.

— Si ce n'était cela, demanda Robi très vite, tu accepterais ?

— Oui, répondit l'Être après une brève hésitation. Je crois que j'accepterais, puisque, de toute façon, je suis condamné, que tu es mon seul ami, que je tiens à disparaître à tes côtés..., et que cela semble te faire un tel plaisir. Oui, si je n'étais pas tenu d'observer la plus stricte neutralité, j'accepterais de détruire l'écran afin de disparaître à tes côtés...

— Eh bien ! dit Robi d'une voix très nette, viens avec moi jusqu'aux astronefs des Rochs. Nous n'avons pas une seconde à perdre.

— Mais tu n'as donc pas compris ! Détruire l'écran, ce serait favoriser les humains. La loi me l'interdit.

Robi regarda l'Être et hocha la tête.

— Le départ de tes compagnons t'a porté un coup très rude, je le vois, affirma-t-il. Je prétends, moi, que depuis que les Rochs sont sur cette planète..., que dis-je !..., bien avant qu'ils y soient !..., tu as tout fait pour précipiter la chute de la race humaine.

— Que dis-tu là ?

Robi s'assit. Il n'éprouvait nulle fatigue, mais il préférerait ne pas regarder l'Être en face car l'Être était un ami, et il éprouvait une certaine honte à lui exposer des choses que, en temps normal, il eût tues.

Ami, réponds-moi en toute franchise. Quand toi et les tiens ont débarqué sur cette terre, n'est-il pas vrai que les humains, que vous preniez pour des animaux puants, étaient techniquement beaucoup plus développés qu'ils ne le sont actuellement ?

— C'est vrai, reconnut l'Être. C'est pourquoi nous avons longuement tenté de « communiquer ». Nous n'avons pas réussi, et nous avons supposé qu'ils n'étaient que des créatures sans intelligence, utilisant des engins fabriqués par une race disparue.

— Ne crois-tu pas que, dans l'état de leur civilisation à ce moment-là, ils auraient pu vaincre une cinquantaine de Rochs ?

De nouveau, un long silence. Puis l'Être, pensif :

— Je vois où tu veux en venir. Certes, ils disposaient d'engins, et probablement d'armes dont leurs successeurs ont perdu le secret.

— Vois-tu, ami, après ce que tu m'as révélé concernant l'horreur des Rochs pour la lumière et le feu, je me suis dit que, si je disposais seulement d'une semaine, je me ferais fort de détruire les Rochs jusqu'au dernier avec l'aide des humains. Connais-tu ce qu'on nomme un « lance-flammes » ? Un engin que l'on garnit de carburant chimique qui, une fois enflammé, projette le feu à des dizaines de mètres. Les humains sont plus rapides que les Rochs, et peuvent donc se tenir à distance afin d'échapper aux boucliers énergétiques. Les Rochs, éponantés, se seraient laissés prendre dans les flammes. Cela, les humains actuels auraient pu le réaliser..., s'ils avaient disposé d'une semaine.

— Je n'y puis rien, souffla l'Être, gêné.

— Désolé, ami. Mais je veux aller jusqu'au fond des choses. C'est votre débarquement sur cette planète qui a brisé la civilisation humaine. Votre rage à écraser les « punaises puantes » les a conduites à se retirer en des abris où, évidemment, elles ne pouvaient que végéter et revenir en arrière. N'est-ce pas exact ?

— Oui, reconnu l'autre. Mais ma propre part de responsabilité...

— Est énorme, trancha Robi. Quand j'ai rencontré les Rochs en ta compagnie, ils n'avaient lu dans l'esprit d'aucun humain. Ils allaient donc probablement s'enquérir avant d'attaquer... Ce qui demanderait plusieurs jours. Pendant ce temps, moi, j'aurais alerté les humains qui auraient construit, sur mes indications, des lance-flammes. Or, tu étais là – je ne dis pas « malheureusement », bien au contraire, puisque tu m'as sauvé. Cependant, c'est bien dans ton esprit qu'ils ont lu tout ce qui concernait les humains, et qui les a incités à les attaquer aussitôt sans leur laisser la possibilité de préparer des armes.

Il observa un bref silence et reprit avec tristesse :

— Vois-tu, ami, tu n'y peux rien, mais les tiens ont ruiné la civilisation humaine..., et toi, tu as favorisé les Rochs au détriment des humains. C'est pourquoi je prétends que tu as transgressé ta loi. Tu n'es pas resté neutre. Inconsciemment, bien sûr. Tu as sans cesse aidé les Rochs, et même avant qu'ils ne débarquent. Ne crois-tu pas qu'il serait temps de rétablir l'équilibre ?

Il se tut. L'Être murmura :

— Laisse-moi réfléchir. Robi soupira et cacha son visage dans ses mains pour dissimuler son sourire. L'Être n'avait pas refusé net, et donc il finirait par accepter.

... Les réflexions de l'Être se prolongèrent au point que Robi reprit la parole avant qu'elles ne fussent achevées.

— Le temps passe, ami, fit-il. Et je dois m'emparer d'un astronef roch avant de foncer vers l'écran. Mon raisonnement a été brutal, je le sais

et te prie de m'en excuser, mais il est valable. D'autre part, je crains que tu ne juges disproportionné ce que je te demande pour les humains en comparaison de ce que tu as fait, sans le vouloir, pour les Rochs. Pourtant, ne l'oublie pas, le fait de disloquer l'écran qui masque le soleil jaune n'est qu'un retour aux conditions naturelles de la planète. Somme toute, nous disparaîtrons tous deux en laissant cette Terre à peu près dans l'état où elle était quand nous y sommes arrivés. Il ne s'agit pas d'un acte d'hostilité, mais de justice.

Encore un temps. Puis l'Être, légèrement sarcastique :

— Tu parles bien, ami. Mais ça ne sert à rien. Chez nous, la malédiction des malédictions, c'est de cesser de vivre alors que l'on n'a aucun ami près de soi. Crois-moi, cela compte beaucoup plus que toutes les logiques du monde. Tu es prêt à mourir avec moi ?

— Je te le répète, je ne puis mourir. Je...

— Je sais, fit l'Être. Et je consens à le croire. Mais tu seras près de moi, et je préfère ça à une triste fin solitaire sur une planète qui pue du corps et de l'âme. Je suis prêt à détruire l'écran. Mais je t'en avertis, je ne ferai rien contre les Rochs.

Robi se leva lentement.

— Etre, dit-il, si tu étais humain et que je le sois aussi, je t'embrasserais !

— Je t'en remercie, fit l'Être. Je sais que c'est une caresse très amicale. Allons voir de plus près les astronefs des Rochs.

Longtemps, longtemps après, alors qu'il était sur un autre monde, Robi s'en souvint : il y avait beaucoup d'ironie dans la voix de l'Être.

CHAPITRE XXI

L'astronef fonçait vers l'écran. Robi le pilotait, grâce aux souvenirs très précis qu'il avait conservés de ses contacts avec les Rochs, et surtout avec les derniers : les surveillants qu'il avait dû neutraliser avant de s'emparer de l'engin. Cela avait été assez facile : il avait utilisé la tactique déjà employée, c'est-à-dire qu'il avait soulevé le champ de force magnétique et renversé le Roch. Mais, cette fois, ils n'étaient que deux dans ce secteur, et il les avait sans difficulté neutralisés l'un et l'autre.

Puis il avait assimilé leurs pensées, tout en leur laissant comprendre qu'il prétendait diriger un des astronefs. Les réponses mentales avaient été immédiates : vanité, rien que vanité. « Toi, piloter de tels engins ? Sais-tu seulement que telle manette commande ceci, que tel bouton commande cela... » Ainsi, pendant de longues minutes, alors que les arachnides gesticulaient, les « pattes » en l'air.

Quand Robi les abandonna, il était capable de diriger l'astronef aussi bien qu'eux. Mieux sans doute, car ses trois cerveaux ne toléreraient pas la moindre erreur.

Ils fonçaient vers l'écran. Quelques heures encore...

— Éprouves-tu du ressentiment envers moi ? demanda Robi.

— Ressentiment ? Tu veux dire « rancune » ? Nous ignorons ce sentiment. J'ai réfléchi, je t'ai donné mon accord. Ceux qui éprouvent du ressentiment sont ceux qui ne décident pas en toute liberté, or tu ne m'as pas contraint à obéir.

L'Être gloussa, amical :

— Comment aurais-tu pu le faire ?

Bien qu'ils soient tous deux à peu près dans la situation de condamnés à mort, Robi éprouvait une forte envie de rire. Il n'avait pas « contraint » l'Être à obéir..., mais il l'avait grandement poussé sur la voie où il souhaitait l'engager.

— Évidemment, fit-il, évidemment. Aucun être-matière ne peut t'imposer sa volonté et te contraindre à faire ce que tu ne veux pas faire.

— Hum ! Hum ! chuchota l'autre. Ne parlons plus de ça, veux-tu ?

Une fois de plus, Robi se demanda si l'Être, très amicalement, ne s'était pas moqué de lui, si l'Être, en véritable ami, n'avait pas admis dès le début la nécessité de se « suicider » afin de briser l'écran des Rochs. Pour lui, avait-il précisé, la mort n'avait aucune signification. Il cessait d'exister, voilà tout. Que lui importait que ce fût quelques jours ou quelques mois plus tôt, puisqu'il n'avait plus rien à attendre de cette planète ? Cette philosophie plaisait à Robi, qui eût aimé que les humains s'y intéressent. Pour lui, machine, quand un humain mourait,

il cessait d'exister – exactement ce que pensait l'Être.

— J'ai donc, somme toute, une supériorité sur toi, dit-il encore.

— Comment cela ?

— Je sais, moi, dit Robi, que je vais être désintégré, puis réintégré ailleurs, ce qui me permettra d'être utile à d'autres humains.

— Espérons qu'ils pueront moins que ceux-ci, répondit l'Être.

Et Robi ne trouva rien à répliquer.

... L'engin s'approchait de l'écran. Robi eût été incapable de définir la position exacte de celui-ci, mais c'était un jeu pour l'Être qui murmura :

— Tes humains puants ont bien de la chance. L'écran est assez loin de la planète pour qu'elle ne subisse aucun dommage du fait de sa destruction, et assez loin du Soleil pour que celui-ci n'en soit pas perturbé.

De nouveau, Robi eut un frisson.

— Veux-tu dire par-là que... le bouleversement va être considérable ? N'y a-t-il pas de risques de radiations mortelles pour les humains ?

— Non, fit l'Être. Un champ de force annulé par un autre champ de force ne crée aucune radiation. Sinon lumineuse et thermique. Tes humains seront éblouis..., et auront chaud pendant quelques minutes.

Robi s'impatiait :

— Sommes-nous loin encore ?

— Cela dépend de ce que tu entends par « loin ». Cet astronef n'est pas très rapide.

— Combien de temps avant d'atteindre l'écran ?

— Une dizaine d'heures encore, répondit l'Être.

Robi frissonna. Bien qu'il eût couru à toute vitesse, il avait mis plus d'une journée et d'une nuit pour arriver aux astronefs des Rochs. l'Être ne pouvait agir seul : il était incapable de manœuvrer les commandes. Neutraliser les veilleurs rochs avait demandé plusieurs heures, car l'Être avait refusé net de s'en mêler, et Robi avait dû les surprendre l'un après l'autre, les renverser et combattre en corps à corps. Il regrettait de ne pas avoir pris la bulle rapide en quittant la vallée noire, mais l'utiliser, c'eût été priver ceux de la vallée du carburant qu'elle contenait et dont ils auraient grand besoin pour arrêter les Rochs.

Il avait demandé quarante-huit heures... Elles étaient presque écoulées ! Arriverait-il assez tôt ? Et que se passait-il sur la planète ? Mauri et Karel avaient-ils encore du carburant pour entretenir les feux ? Si les brasiers étaient éteints, les Rochs envahiraient la vallée, détruiraient toute vie... Et, pour comble, ils y seraient à l'abri du soleil jaune ! Il se demanda s'il n'allait pas sacrifier l'Être en agissant trop tard.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, l'Être dit :

— Cet astronef est vraiment peu rapide. Je me demande si les humains ne seront pas submergés par les Rochs avant que je ne détruise l'écran.

— Si cela était, ami, murmura Robi d'une voix un peu rauque, renoncerais-tu ?

Pour la seconde fois, il entendit le rire de l'Être : un sifflement strident, entrecoupé de chuintements.

— Non, répondit l'Être. Oh, non ! Qu'il n'y ait plus d'humains sur cette planète, peu m'importe. Mais que les Rochs, dont l'esprit pue, y deviennent les maîtres grâce à leur écran, jamais. C'est toi qui avais raison, ami. On éprouve un plaisir immense à ne pas disparaître sans résultats. Et des résultats, il y en aura, crois-moi !

... L'astronef fonçait toujours vers l'écran. Mais Robi avait déjà quitté la vallée noire depuis quarante-huit heures, bien qu'il ne le sût pas.

... Dans la vallée noire, c'était presque la panique. Non que tout ne se fût pas déroulé comme l'avait prévu Robi. Les premiers Rochs, entrevus par des éléments avancés, avaient été arrêtés net par les brasiers qui lançaient des flammes jusqu'à dix ou quinze mètres de haut. Ils avaient reflué loin de la vallée puis, après un long conciliabule, plusieurs d'entre eux s'étaient détachés du groupe et avaient commencé à escalader le flanc de la montagne afin de prendre les défenseurs à revers.

Robi avait aussi prévu cela, car une seconde barrière de feu barrait l'étranglement rocheux, et les humains étaient entassés entre les deux lignes de brasiers.

Dès la première heure, la situation s'était donc stabilisée ainsi : une trentaine de Rochs en rase campagne, à deux ou trois cents mètres des brasiers. Une dizaine au fond de la vallée, au-delà de la seconde barrière de flammes. Mauri et les siens avaient évidemment pris la précaution de rassembler tous les humains, et tout le carburant dont ils disposaient, au centre de l'espace protégé.

Des heures coulèrent. Les Rochs se concertaient, mais il semblait que ceux qui, imprudemment, s'étaient aventurés au fond de la vallée en descendant du flanc de la montagne regrettaient leur témérité : ils étaient coupés de leurs congénères, leurs conversations télépathiques ne pouvant s'instaurer à une telle distance.

Mauri et Helge avaient pris chacun la tête d'un groupe d'hommes qui, de temps à autre, lançaient un bidon dans les flammes qui menaçaient de s'éteindre. Dès le début, il apparut que la provision de carburant serait suffisante pour que l'on tînt pendant les quarante-huit heures qu'avait exigées Robi. Donc, en principe, tout allait bien, et Mauri s'efforçait de calmer les hommes alors que Karel rassurait les femmes et les enfants.

Des heures encore. Quelques Rochs intrépides tentèrent de se glisser

sur le sommet de la paroi verticale qui dominait le réduit violemment éclairé. Sans doute espéraient-ils décimer les assiégés en projetant sur eux des pierres et des rochers... Ils n'en eurent pas le loisir : ils étaient décidément incapables de résister à la brutale clarté qui jaillissait des brasiers. On en vit deux ou trois, tout là-haut, qui se retirèrent aussitôt en gesticulant.

Il convient de ne pas oublier que nul, dans la vallée noire, ne disposait du moindre dispositif capable de préciser la notion du temps. Tout le mal vint de là. Robi avait dit deux jours. Mais la fuite des heures n'était pas mesurable. Tout ce qu'ils savaient, c'est que le soleil gris était passé déjà deux fois au-dessus de la vallée, et donc que les deux jours étaient, sinon écoulés, du moins très près de l'être. Mais ils avaient encore du combustible pour des heures. Donc, tout allait bien. C'est alors que les Rochs trouvèrent la parade.

... Les humains somnolaient, à l'abri entre les deux barrières de flammes, laissant à une dizaine d'entre eux, sous la direction d'Helge, le soin d'entretenir les feux.

Soudain jaillirent les cris :

— Alerte ! Debout tous !

Mauri fut le premier près d'Helge.

— Qu'y a-t-il ?

Dans le tumulte, Helge tendit le bras vers la paroi rocheuse.

— Regarde !

Ce qui se produisait était tellement inattendu que Mauri ne comprit pas aussitôt. Le premier brasier, le plus rapproché de la paroi, était éteint. Par contre, les flammes continuaient à surgir dans la nuit de la vallée, mais plus loin, à une cinquantaine de mètres. Et elles se déplaçaient, emportées par on ne savait quoi vers le fond du défilé rocheux !

— L'eau ! souffla Helge. Une véritable cataracte qui dégringole du sommet des rochers !

Mauri jura à voix basse et devina la vérité.

— Ils ont détourné les trois sources ! gronda-t-il.

C'était facile, en effet : il suffisait de barrer les ruisseaux qui amenaient l'eau dans la vallée, de façon à ce qu'ils prennent la direction de la barrière de feu. Sans même que les Rochs eussent à s'approcher du sommet de la falaise, l'eau des trois sources, surgissant en cascade, avait noyé le premier brasier, emportant à sa surface le carburant enflammé vers le fond de la vallée ! Et déjà le second feu chuintait, crépitait, hésitait...

— Regardez-les ! cria Helge.

Ils étaient là, les Rochs, au nombre d'une dizaine, mal dissimulés derrière des rochers. Les derniers soubresauts des flammes à l'agonie, surnageant sur le torrent déchaîné, les contraignait encore à se cacher.

Mais, désormais, les humains devenaient pour eux une proie facile. Un quart d'heure, une demi-heure au plus, et plus rien ne s'opposerait à leur irruption dans la zone protégée !

— Quatre ou cinq volontaires, demanda Helge très vite. Avec moi. Nous allons en finir.

— Que veux-tu faire ? dit Mauri.

Helge le regarda avec hauteur.

— Ecoute-moi, Mauri. Karel et toi, vous m'avez toujours pris pour un lâche. Je ne parle pas de la machine, ce Robi qui prétendait nous restituer la clarté du soleil jaune et qui, selon toutes probabilités, a pris la fuite parce qu'il avait peur. Moi, j'ai beaucoup réfléchi. Même si, par extraordinaire, Robi la Machine réussit à neutraliser l'écran, notre situation n'en est pas moins désespérée.

— Comment cela ? Les Rochs ne peuvent vivre une heure à la clarté du soleil jaune !

— Admettons-le. Supposons que ce soit valable pour ceux qui se trouvent à l'extérieur de la vallée. Mais les autres ? Ceux que vous entrevoyez là-bas, blottis derrière les rochers ? Vous savez mieux que personne que le soleil jaune n'a jamais éclairé la vallée ! Que leur importe, à ceux-là, qu'il brille ou qu'il ne brille pas ? Dès que la barrière de feu sera éteinte, ce qui ne tardera pas, ils vont se précipiter sur nous... Je le répète, *que l'écran soit là ou qu'il n'y soit pas, dans la vallée noire c'est toujours la pénombre !*

Des murmures s'élevèrent. Mauri pâlit. Il n'avait pas réfléchi à cela, mais Helge avait cent fois raison.

— Que vas-tu faire ?

Helge le dévisagea avec hauteur.

— Je vais vous sauver, dit-il. Voilà des heures que j'y pense. Nous avons adopté une attitude de vaincus. Ce qu'il fallait faire, je vais le faire mais sans toi, Mauri. C'est moi qui ai trouvé l'idée, c'est moi qui l'appliquerai. Avec mes amis.

Quatre jeunes gens s'étaient groupés autour de lui. Il se pencha, saisit l'un des bidons avec lesquels on alimentait les brasiers.

— Imitez-moi, demanda-t-il.

Les quatre prirent un bidon, et, comme lui, enroulèrent autour du récipient un fragment d'étoffe.

— Les écrans des Rochs, reprit Helge, ne les protègent que jusqu'à une certaine hauteur. Mon idée est celle-ci : s'approcher d'eux pendant qu'ils sont terrorisés par les flammes..., ce qui ne durera pas !... Enflammer très vite l'étoffe dont nous entourons les bidons, et lancer ceux-ci, en hauteur, de façon à ce qu'ils franchissent leur maudit écran et retombent sur eux. Les récipients ne sont pas fermés, il ne fait pas l'ombre d'un doute que le liquide se répandra sur ses damnées araignées et prendra feu. Je doute qu'ils aiment ça.

La tête basse, il s'activait dans sa besogne, attendant une réponse de Mauri qui finit par avouer :

— L'idée est excellente..., mais dangereuse.

— Préfères-tu qu'ils nous détruisent jusqu'au dernier ?

— Je tiens à venir aussi, souffla Mauri.

Il se penchait, saisissait un bidon. Helge, avec furie, lança celui qu'il préparait au hasard, du côté des Rochs.

— Pas toi ! gronda-t-il. Toujours te montrer au premier plan, n'est-ce pas ? C'est moi qui ai eu l'idée, c'est moi qui la mettrai à exécution. Entends-tu ?

Mauri haussa les épaules.

— Soit. Je crois avoir prouvé que je n'étais pas lâche. A ton tour.

Il tourna le dos et revint vers Karel. Helge n'avait pas prononcé un seul mot au sujet de la jeune femme. Pas difficile de deviner ce qui se passait en lui. Jusqu'alors, il ne s'était guère manifesté, sinon en emportant Karel dans la grotte par surprise. Or, si Robi réussissait dans sa tentative, les survivants désigneraient certainement un chef, peut-être deux...

— Crois-tu qu'il réussisse ? souffla Karel.

— Je l'espère, répondit Mauri. Si le moyen qu'il a imaginé échoue, je n'en connais pas d'autre pour échapper aux Rochs. Et vois : le torrent enflammé s'écoule vers le fond de la vallée... Encore un quart d'heure et les Rochs peuvent passer ! Le second feu s'est éteint... Le troisième donne des signes de défaillance. Oh ! certes, je souhaite qu'il réussisse...

* *

*

— Une demi-heure à peine, ami, siffla l'Être, et nous atteignons l'écran. Je ne crois pas que l'astronef puisse le traverser. Je t'avertirai, et tu manœuvreras de façon à ce que nous tournions en cercle juste au-dessous de lui.

— N'est-il pas nécessaire d'y pénétrer ? demanda Robi.

— Non, dit l'Être. Je puis me propulser jusqu'à lui, à courte distance, même à travers les parois de l'astronef. Dès que je prendrai contact avec l'écran, je me désintègrerai.

Il ajouta avec tristesse :

— En vérité, j'aurais aimé que cela te donne une faible chance... Mais je n'y crois pas. L'astronef sera dans la zone de choc.

— Peu importe pour moi, murmura Robi, puisque je ne ferai que changer de monde. Mais toi ?

— Qui sait ? répliqua l'Être avec un rire triste. Peut-être ne ferai-je que changer de monde aussi. Nul d'entre nous n'est jamais revenu pour nous le dire.

* *

... Mâchoires serrées, les humains, Mauri et Karel en tête, regardaient Helge et ses volontaires qui, un bidon à la main gauche, une torche enflammée à la main droite, avançaient vers les Rochs blottis derrière un rocher.

Le flux des pensées des envahisseurs était décuplé par la colère au point qu'il parvenait jusqu'à eux. C'était un magma de haine et de fureur, d'une telle violence que Mauri frissonna.

Helge marchait en tête. A une quinzaine de pas, il s'arrêta, approcha la torche du lambeau d'étoffe qu'il avait enroulé autour du bidon de carburant... Aussitôt, il comprit l'inanité de sa tentative. Car s'il lisait dans l'esprit des Rochs, ceux-ci lisaient dans le sien. Et ils savaient désormais que les récipients renfermaient un liquide qui, en prenant contact avec leur corps, allait s'enflammer ! En moins d'une seconde, ils se livrèrent à la seule manœuvre qui, peut-être, pouvait encore les sauver. Manœuvre dont Helge avait parlé d'ailleurs avant l'attaque de la vallée. L'un d'eux se coucha sur le dos au milieu du groupe formé par les autres.

Dans ces conditions, les écrans magnétiques les entouraient d'une infranchissable barrière ! Helge eut un hurlement de rage. Mais, parce qu'il continuait à lire les pensées des Rochs, il sut qu'il avait encore une chance de triompher.

Car les Rochs avaient peur ! Dans leur esprit, Helge entrevoyait le carburant se déversant sur les écrans magnétiques, à quelques pas d'eux, puis s'enflammant et les cernant dans une demi-sphère de feu ! Qu'adviendrait-il des Rochs ? Non sans haine, Helge se dit : « Ils vont cuire comme dans un four ! Et s'ils veulent échapper aux flammes, ils devront annuler leurs écrans... A ce moment-là, c'est directement sur eux que nous projetterons les bidons ».

Cela aussi, les Rochs le lurent. Leur angoisse et leur terreur furent telles qu'ils envisagèrent de s'enfuir vers le fond de la vallée. Mais les humains étaient plus rapides qu'eux ! D'ailleurs, déjà, Helge lançait le premier récipient, imité presque aussitôt par deux de ses compagnons. Cela suffit, cria-t-il aux deux autres. Attendez !

En une fraction de seconde, le dôme invisible constitué par les écrans des Rochs s'embrasa. Les flammes fusaient à deux, trois mètres.

— Je reviens ! cria Helge.

Il fonça vers Mauri et, sans un mot, prépara deux autres bidons. Il ne tenait pas à se trouver les mains vides si les Rochs, à moitié grillés, tentaient de fuir.

Il revint à côté de ses compagnons juste au moment où s'écroulait la voûte en flammes des écrans. Jamais ils ne surent si les Rochs y avaient volontairement renoncé, ou si le feu avait eu raison de ces barrières magnétiques. Pourquoi pas ? Un aimant porté au rouge n'est

plus un aimant.

Trois, quatre arachnides surgirent parmi les flammes qui rampaient désormais sur le sol. Ils étaient fous. L'arrière-train de l'un d'eux brûlait en crépitant. Un autre n'avait plus que trois pattes et avançait quand même, de côté, comme un crabe.

Helge eut un rire de triomphe, posa sa torche sur la bandelette qui prit feu, fit quelques pas en brandissant le bidon.

Il ne le lança pas. De l'emplacement où ils se trouvaient, c'est-à-dire à moins de vingt mètres, les humains, Mauri et Karel en tête, le virent se raidir, bouche grande ouverte comme pour lancer un hurlement qui ne retentit pas. A la clarté des brasiers mourants, son visage se recroquevilla, se noircit et il tomba à terre, déjà à demi carbonisé, alors que le carburant en feu se répandait sur lui. Trop confiant, Helge. Parce que les Rochs avaient supprimé leur bouclier magnétique, il en avait conclu qu'ils étaient à sa merci. Il eût dû écouter leurs pensées pendant quelques secondes avant d'agir. Il aurait appris ainsi que le double écran offensif, thermique et électrique, subsistait toujours !

Karel hurla, se masquant le visage dans ses mains. Mauri la prit dans ses bras et cria :

— Lancez ! Mais lancez donc ! Ils n'ont plus aucune protection !

Deux bidons s'envolèrent, projetés par les compagnons d'Helge. Chose étrange, ils s'enflammèrent au moment où ils traversaient l'écran thermique, et ce fut une véritable pluie de feu qui s'abattit sur les quatre Rochs. Dix, quinze secondes, pas davantage, pendant lesquelles les humains captèrent d'atroces ondes de souffrance et d'épouvante...

Puis quatre tas de matière fumante, près du corps d'Helge lui-même carbonisé. Il n'y avait plus un seul Roch vivant dans la vallée. Mais là-bas, vers le fossé, les foyers fléchissaient. Mauri regarda l'amas de bidons dont ils disposaient et pâlit.

Dans moins d'une heure, on ne pourrait plus alimenter les brasiers. Il leva les yeux vers le ciel, secoua la tête. Il eût dû faire grand jour. On discernait vaguement le soleil jaune, à travers l'écran, juste au-dessus de la montagne. Le soleil gris avait déjà disparu. Une heure encore, et même si l'écran disparaissait les Rochs se précipiteraient dans la vallée noire, à la fois pour tuer les humains et pour échapper à l'ardeur du soleil jaune.

* *

*

L'astronef doit pouvoir se mettre en orbite horizontale autour d'un point imaginaire, par exemple celui où nous sommes, dit l'Être doucement. J'entends par là cesser de s'élever ?

— Oui, aisément, répondit Robi.

— Le moment est venu, ami. Je te donnerais volontiers le conseil de

piquer vers la planète dès que j'aurai disparu, mais ce serait totalement inutile. Il ne s'écoulera pas un millième de seconde entre l'instant où je vais quitter l'astronef et celui où l'écran disparaîtra. J'espère que tu ne te trompes pas, et que tu te retrouveras sur quelque autre planète.

La voix baissait encore, lasse, mais sans crainte ni désespoir. Tout au plus une vague tristesse.

— Tu l'as compris, c'est surtout pour toi..., et cela me coûte si peu ! Adieu, ami.

— Adieu, Etre, murmura Robi.

Il eut un léger haussement de sourcils : l'Être avait disparu.

... Le soleil avait-il éclaté ? Pendant un centième de seconde, Robi se demanda si l'Être ne s'était pas trompé, si l'écran n'était pas trop proche de l'astre, si la désintégration de la masse d'énergie vivante n'avait pas perturbé le soleil lui-même...

Un unimaginable flamboiement mangeait le ciel autour de l'astronef. Du métal en fusion ? C'était pire. Avant de fermer les yeux, Robi constata que, en cet infime laps de temps, la coque de l'astronef devenait rouge, puis blanche, puis se liquéfiait...

Puis il ne vit ni ne sentit plus rien, parce que, la mort étant toute proche, le système de désintégration avait fonctionné, et il se réintégrait déjà sur quelque autre planète.

* *

*

... A l'entrée de la vallée, on avait utilisé les derniers bidons. Les flammes mollissaient. Les Rochs, déjà, se rapprochaient ! Certes, le fossé les arrêterait pendant quelques minutes, mais ensuite ?

Mauri avait pris Karel dans ses bras.

— J'aurais pourtant voulu..., commença-t-il avec tendresse.

Puis il se tut, et son hurlement se mêla à cent autres cris de triomphe et de joie.

Au-dessus des montagnes, le ciel s'embrasait. Dix fois la clarté du soleil jaune ! Pour la première fois, les roches de la vallée noire connurent la caresse de l'astre du jour.

Cela dura pendant une ou deux minutes, puis, progressivement, la lumière redevint celle qu'ils avaient toujours connue. Le soleil jaune brillait dans un ciel sans nuages.

Mauri regarda vers la plaine. Les Rochs s'étaient écroulés. L'Être avait lu en eux qu'ils ne supporteraient pas pendant une heure la clarté du soleil, mais le formidable flamboiement dû à la destruction de l'écran avait eu raison d'eux en quelques minutes.

Le cauchemar était terminé. Sur la planète, la vie allait reprendre, comme autrefois au temps des ancêtres, avant l'arrivée des Etres. Et Mauri ne doutait pas qu'il serait le chef.

Il serra contre lui celle qu'il avait choisie pour compagne.

Il disait qu'il n'était qu'une machine, murmura Karel...

Mauri secoua la tête.

— C'était un dieu, dit-il. Un dieu venu sur la planète pour nous sauver, nous, humains. Et nos enfants, et les enfants de nos enfants le sauront.

... Il se pencha pour embrasser Karel.

Une nouvelle religion venait de naître.

FIN